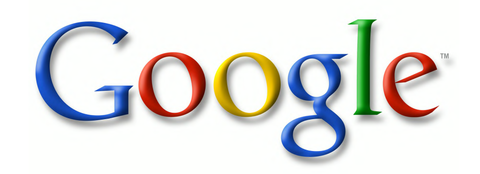
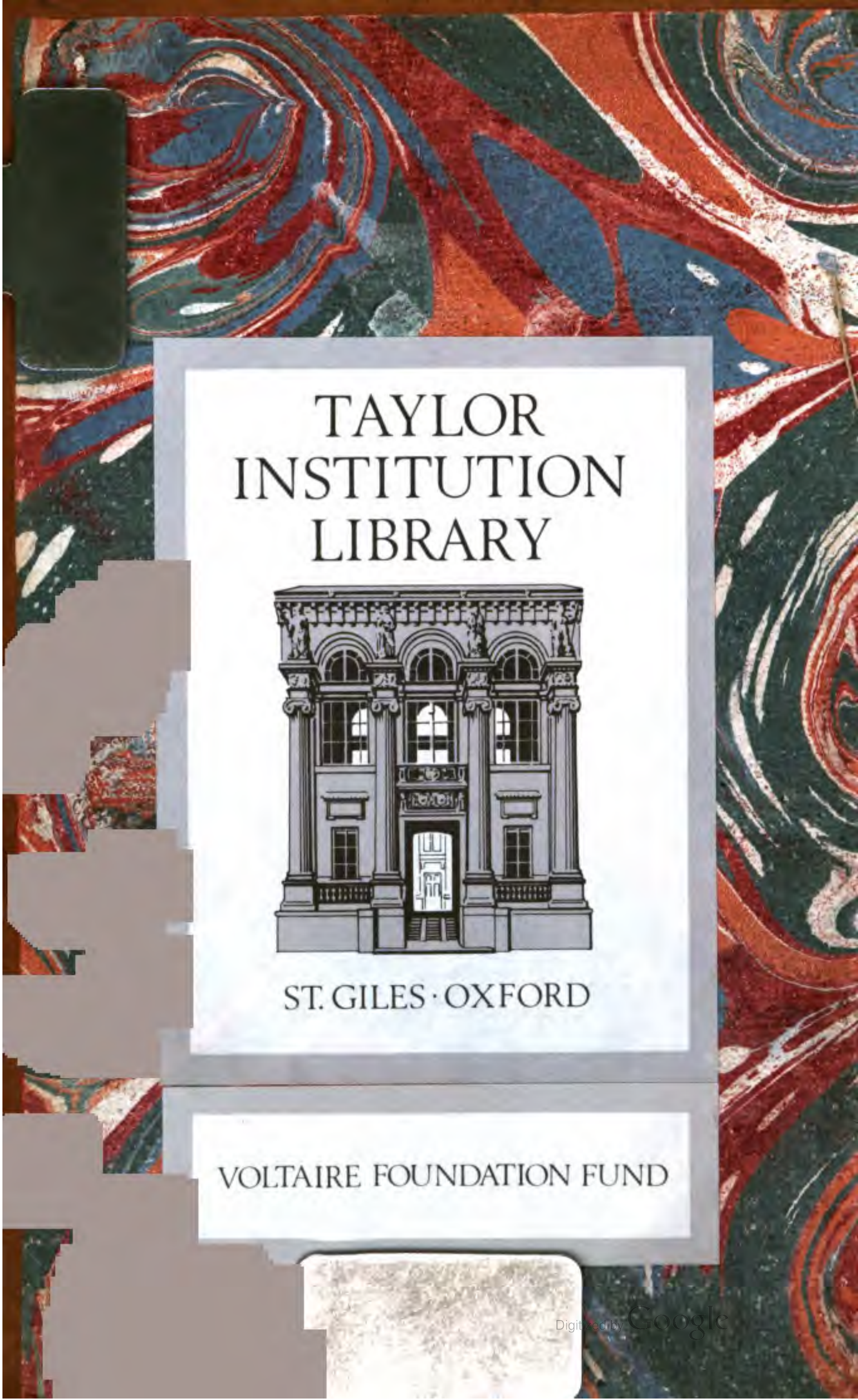
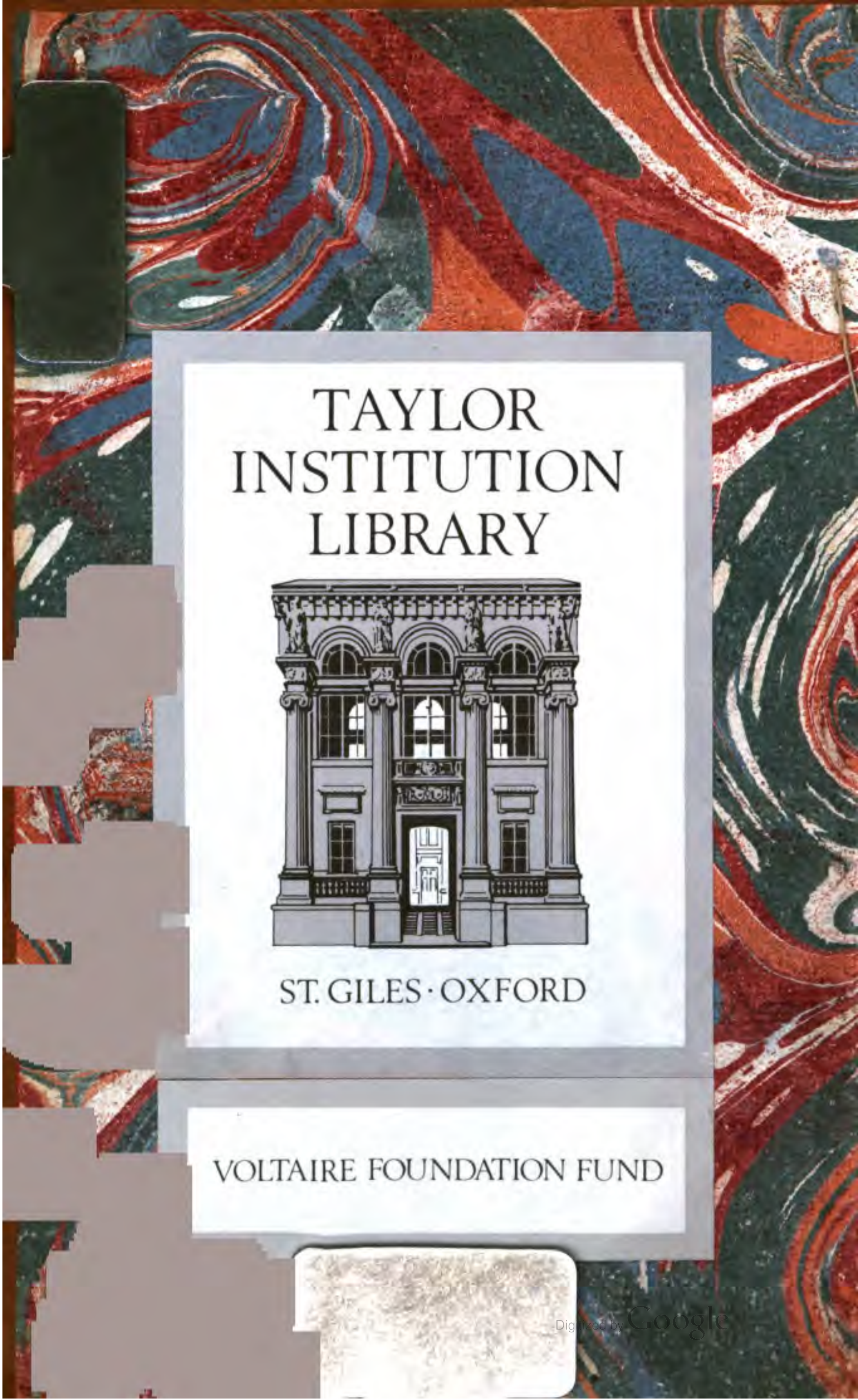





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND
Digitized by Google




TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND
Digitized by Google





QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE,

PREMIERE PARTIE.

QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPEDIE,
DISTRIBUÉES EN FORME DE
DICTIONNAIRE.

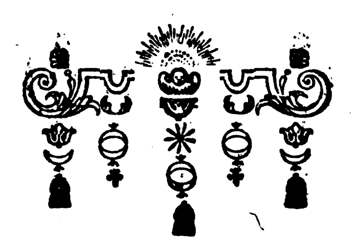
PAR

DES AMATEURS.

A — APO.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE EDITION.



LONDRES.

M. DCC. LXXI.

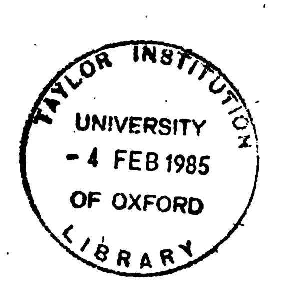


TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans cette PREMIERE Partie.

QUESTIONS



INTRODUCTION.

QUelques gens de lettres qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissemens; ils se déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent surtout de ce qu'ils avancent; ils respectent ce qu'ils doivent respecter; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont audessus de leur raison, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France; aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précéda était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage qui annonçait le palais des sciences; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la basse littérature se déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encor paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la maniere de leur pays; on le contrefait chez les Suisses: & les additions dont on le charge sont sans doute entiérement opposées à

la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs; ainsi tout l'ouvrage pourait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siecles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la premiere matiere du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables

dans tous les rangs, officiers-généraux, magiftrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreffer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, foufcrire & travailler à la fois: ils ne voulaient que la fatisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'eft malgré eux qu'on a imprimé le nom de plufieurs.

Le philofophe s'oublia pour fervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatifme ne s'oublierent pas. Quelques jéfuites qui étaient en poffeffion d'écrire fur la théologie & fur les belles-lettres, penfaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliftes de Trévoux d'enfeigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent: car il eft à remarquer qu'aucun jéfuite n'a donné au public fes ouvrages fans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulfionnaires fe préfentaffent pour coopérer à l'Encyclopédie; on avait à choifir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raifon, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on fe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auffi, parce que les places étaient prifes. Ce furent autant d'ennemis qui tous fe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lors qu'ils vinrent y débiter quelques-uns de

leurs essais: on les prit pour des sorciers, on saisit juridiquement leurs livres; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Un maître d'école connu alors dans Paris, ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très ardent convulsionnaire, se chargea au nom de ses confreres de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems sur le théâtre des marionnettes de St. Médard, & avait poussé la friponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 Mars 1749, dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Giles, en présence de cent convulsionnaires; ce fut cet homme qui se porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trevoux, des bâteleurs de St. Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encor plus, de tout mérite.

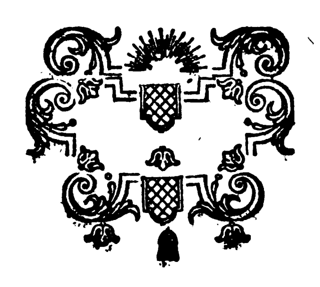
Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, disait-on, *la malice; le premier tome est plein des renvois aux derniers, donc c'est dans les derniers que sera tout le venin.* Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut ſupprimée ſur cette divination; mais enfin la raiſon l'emporta. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de *la Sageſſe* de *Charon*, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage *de Thou*, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vuide, de la rotation de la terre, de l'uſage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu enſuite avec la reconnaiſſance tardive du public.

Le délateur couvert de honte eſt allé à Moſcou exercer ſon métier de maître d'école, & là il peut ſe faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni ſéduire des magiſtrats. Les autres ſerpens qui mordaient la lime ont uſé leurs dents & ceſſé de mordre.

Comme la plupart des ſavans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zele à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes; & comme dans plus d'un pays on a déja commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangeres, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pouront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains; & c'eſt alors qu'elles pouront recevoir la vie.



QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPEDIE.



A.

NOUS aurons peu de questions à faire sur cette premiere lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César Du Marsais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très profonde & très nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du troisieme volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche; & sans les générosités du comte de *Lauraguais*, il serait mort dans la plus extrême misere. Saisissons cette occasion de dire que jamais la nation Française ne s'est plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'état encourager les talens dans l'indigence & demander le secret. *Colbert* les récompensait, mais avec l'argent de l'état; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien; & par-là ils sont

au-dessus de *Fouquet* autant que par leur naissance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre *A* qui a été si bien traitée par feu Mr. *Du Marsais*, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut sur cette matiere.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*, & dans tous les imparfaits, comme, *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.; la raison n'en est-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi*, & de prononcer *ai*? nous disions autrefois, *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*. Lors qu'enfin on adoucit ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caracteres: & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *français* dans la conversation & dans les discours publics. Mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poëtes se crurent obligés de faire rimer *français* à *loix*, *rois*, *exploits*: & alors les mêmes académiciens qui venaient

de prononcer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une piece de vers de *Pierre Corneille*, sur le passage du Rhin, assez peu connue.

Quel spectacle d'effroi! grand Dieu, si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous François premier *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toute-fois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue se perfectionnait le plus, *Boileau* disait:

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois*:
Mais laissons Chapelain pour la derniere *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *françois* comme on écrit *Saint François*. Il faut du tems pour réformer la maniere d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encor, *je croyois*; & si vous prononciez *je croyois*, en faisant sentir les deux *o*, personne ne pourait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne menagez-vous pas aussi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare?

Vous enseignez la langue française à un étranger; il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*,

j'octroyais, *j'employais* ; il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la derniere ſillabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire ſuccéder une diphtongue à une autre. La derniere ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſillabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous ortographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſillabes portent toujours une prononciation uniforme; vous dites *anglais*, *portugais*, *français*; mais vous dites *danois*, *ſuédois*; comment dévinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi én prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne parait-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A,

A, troisieme personne au présent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans doute qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*,

Hodièque manent vestigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé ; plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase: *la différence qu'il y a*; *la distance qu'il y a entre eux*; est-il rien de plus languissant à la fois & de plus rude? N'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage en disant simplement, *la distance*, *la différence entre eux*. A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le discours sec, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas surtout éviter le concours de deux *a*? *Il va à Paris*, *il a Antoine en aversion*? trois & quatre *a* sont insuportables; *Il va à Amiens*, *& de là à Arques*.

La poësie française proscrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permetre cet achopement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient soigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire,

Muove si il vecchiarel canuto e bianco,

Dal dolce luogo ove ha sua eta fornita.

L'Arioste a dit:

Non sa quel che sia Amor:

Doveva fortuna alla christiana fede.

Tanto giro che venne a una riviera

Altra aventura al buon Rinaldo accade.

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en Italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui possede une infinité de terminaisons, ne pouvait guere admettre un pareil heurtement de voyelles; & la langue française est encor en cela plus circonspecte & plus sévere que le latin. Vous voyez très rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle: ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

Arma amens capio,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

In Neptuno Ægeo.

Homere, il est vrai, ne s'assujettit pas à cette regle de l'harmonie qui rejette le concours des voyel-

les, & ſurtout des A; les fineſſes de l'art n'étaient pas encor connues de ſon tems, & *Homere* était au-deſſus de ces fineſſes: mais ſes vers les plus harmonieux, ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande, dès le premier chant de l'*Art poëtique*.

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce quelle était la premiere: les Egyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres: de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appellaient *hier' alpha*; & comme *oméga* était la derniere lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifierent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrettes cela produiſit; *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſpheres céleſtes était compoſée des ſept premieres lettres; & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.



ABC, OU ALPHABET.

SI Mr. *Du Marſais* vivait encor, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune

langue de l'Europe; *alphabeth* ne ſignifie autre choſe que *A B* & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons; & ces deux ſons n'ont aucun raport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*alpha*; l'un eſt le premier, l'autre le ſecond, & on ne ſait pas pourquoi.

Or comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes, pour exprimer la porte de toutes les ſciences? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la premiere partie de la grammaire; ceux qui poſſedent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légere notion, pouront dire ſi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire que cette nation s'eſt toujours donnée deux mots chinois, pour exprimer le catalogue, la liſte des caracteres de ſa langue; l'un eſt *ho-ton*, l'autre *haipien* (1): nous n'avons ni *ho-ton* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet*. (2) *Séneque le philoſophe* ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire;

(1) Premier vol. de l'hiſtoire de la Chine, de *Du Halde*.
(2) Epit. lib. 5.

Il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorsque ces Hébreux vinrent s'établir auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caracteres aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte; les Phéniciens en qualité de négocians rendaient tout aisé: & les Egyptiens en qualité d'interprêtes des Dieux rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand Phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un Grec son correspondant, non-seulement mes caracteres sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix, mais ils expriment nos dettes actives & passives; Mon *aleph* que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent; *betha* en vaut deux; *ro* en vaut cent: *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces: je vous paie un *ro*: reste un *ro* que je vous dois encore; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercerent que très tard; ils avaient la mer en horreur: c'était leur *Typhon*. Les

Tyriens furent navigateurs de tems immémorial; ils lierent ensemble les peuples que la nature avait séparés, & ils réparerent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allerent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changerent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allerent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appella *la toison d'or*, ils donnerent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis, & dont j'espere qu'ils secoueront le joug, grace à l'impératrice de Russie.

Il est très-vraisemblable, (je ne dis pas très vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens, ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en resterait quelques traces; ils auraient les signes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue; & ils en ont, nous dit-on, quatre vingt-mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & & dix-neuf mille neuf cents soixante & seize fois plus

fois plus savante, & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caracteres tartares, indiens, siamois, japonois, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larinx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan Grison a le gosier fait comme la premiere chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insuportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible, qu'aucun anatomiste ne peut l'appercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux goutes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignerent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déja mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gosier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes, & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie

au contraire était rude, groffier, c'était des *Shafiroth*, des *Aſtaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thapheth*; il y aurait là dequoi faire enfuir notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands Hollandais viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caracteres; mais ils ſe garderaient bien de parler la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athenes en uſa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith: les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Miſraim qui eſt l'Egypte: & rebuterent leur patois.

Philoſophiquement parlant, & abſtraction reſpectueuſe faite de toutes les inductions qu'on pourait tirer des livres ſacrés dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'eſt-elle pas une plaiſante chimere?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il eſt arrivé que dans une multitude de ſiecles les moutons ſe ſoient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linotes à ſifler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très articulés & très variés de la chatte; c'eſt une merveilleuſe choſe de voir dans le Mirebalais une cavale dreſſer ſes oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens in-

telligibles d'un âne. Chaque espece a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabins prétendent que la langue mere était le samaritain; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton: dans cette incertitude, on peut fort bien, sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mere.

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans disent d'eux-mêmes, *ah eh* quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent, *hu hu*, *hou hou* quand ils se moquent, *aie* quand on les frappe? Et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Égypte *Psammeticus* (qui n'est pas un nom égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive, il n'est gueres possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfans que le croassement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mere dise à son enfant l'équivalent de *vien*, *tien*, *pren*, *tai-toi*, *approche*, *va-t-en*: ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenſe pour arriver à la ſintaxe. Je ſuis effrayé quand je ſonge que de ce ſeul mot *vien*, il faut parvenir un jour à dire, *je ſerais venu ma mere, avec grand plaiſir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me ſeront toujours chers, ſi en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverſe; & ſi une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il ſemble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des ſiecles pour ajuſter cette phraſe; & bien d'autres ſiecles pour la peindre. Ce ſerait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *pere*, *mere*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c.; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caracteres alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſteres aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Caldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuerent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, à la maniere de les prononcer; ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrette. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angelique; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin. Cette ſcience des caracteres entra néceſſairement dans la magie:

point d'opération magique, sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les sciences, devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La maniere de prononcer des consonnes & des voyelles, devint le plus profond des mysteres, & souvent le plus terrible. Il y eut une maniere de prononcer *Jéova*, nom de Dieu chez les Syriens & les Egyptiens; par laquelle on faisait tomber un homme roide mort.

St. Clément d'Alexandrie rapporte que *Moïse* fit mourir sur le champ le Roi d'Egypte *Nechephre*, en lui souflant ce nom dans l'oreille; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. (3) *St. Clément* d'Alexandrie est exact, il cite son auteur, c'est le savant *Artapan*; & qui poura recuser le témoignage d'*Artapan*?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain, que cette profonde science de l'erreur, née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origene*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origene* (4) dit surtout expressément, si en invo-

(3) Stromates ou Tapisseries, liv. I.
(4) Orig. contre Celse. nº. 202.

„ quant Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme
„ le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, on fera
„ par ces noms des choses dont la nature & la for-
„ ce sont telles, que les démons se soumettent à
„ ceux qui les prononcent; mais si on le nomme
„ d'un autre nom, comme Dieu *de la mer bruyante*,
„ Dieu *supplantateur*, ces noms seront sans vertu,
„ le nom d'*Israël* traduit en grec ne poura rien opé-
„ rer: mais prononcez-le en hébreu, avec les autres
„ mots requis, vous opérerez la conjuration."

Le même *Origene* dit ces paroles remarquables,
„ Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu,
„ tels que sont ceux dont se servent les sages par-
„ mi les Egyptiens, les mages en Perse, les brac-
„ manes dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie*, n'est
„ pas un art vain & chimérique, ainsi que le préten-
„ dent les Stoïciens & les Epicuriens: ni le nom de
„ *Sabaoth*, ni celui d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour
„ des êtres créés; mais ils appartiennent à une théo-
„ logie mystérieuse qui se rapporte au Créateur; de
„ là vient la vertu de ces noms quand on les arrange
„ & qu'on les prononce selon les regles, &c."

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitieme églogue,

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.
On fait avec des mots tomber la lune en terre,

Enfin, l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme & de toutes ses sotises.



ABBÉ, ABBAYE.

CEux qui fuient le monde sont sages: ceux qui se consacrent à DIEU sont respectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succéderent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire*: ils firent bientôt corps; ce qui est le contraire de solitaire, & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur: car tout se faisait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'église. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échapant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparables des grands empires. Chaque société de moines choisit son pere, son abba, son abbé; quoiqu'il soit dit dans l'évangile: *n'appellez personne votre pere.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers siecles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St. Basile d'abord moine, puis évêque de Césarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines, au

quatrieme siecle. Cette regle de *St. Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Basile*; ils furent partout riches; ils se mêlerent de toutes les affaires; ils contribuerent aux révolutions de l'empire.

On ne connoissait gueres que cet ordre, lorsqu'au sixieme siecle *St. Benôit* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. (5) *St. Grégoire le grand* assure dans ses dialogues que Dieu lui accorda un privilege spécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monasteres du monde. *Pascal II* lui donna le titre *d'abbé des abbés*. Il s'intitule *patriarche de la sainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus, il n'y a pas longtems une lettre d'un de mes correspondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots; „ Les abbés princes de Kemptem, Elvangen, Eudertl, Murbach, Berglesgaden, Vissembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres „ abbés qui ne sont pas princes, jouissent ensemble „ d'environ neuf cents mille florins de revenu, qui „ font deux millions cinquante mille livres de votre

(5) Liv. II. chap. 8.

„ France au cours de ce jour. De là je conclus que
„ JESUS-CHRIST n'était pas si à son aise qu'eux."

Je lui répondis: „ Monsieur, vous m'avouerez
„ que les François sont plus pieux que les Allemans
„ dans la proportion de quatre & un vingtieme à l'u-
„ nité; car nos seuls bénéfices consistoriaux de moi-
„ nes, c'est-à-dire, ceux qui paient des annates au
„ pape, se montent à neuf millions de rente, à qua-
„ rante-neuf livres dix sols le marc avec le remede;
„ & neuf millions sont à deux millions cinquante mil-
„ le livres comme un est à quatre & un vingtieme.
„ De là je conclus qu'ils ne sont pas assez riches, &
„ qu'il faudrait qu'ils en eussent dix fois davantage.
„ J'ai l'honneur d'être &c."

Il me répliqua par cette courte lettre: „ Mon
„ cher monsieur, je ne vous entends point; vous
„ trouvez sans doute avec moi, que neuf millions
„ de votre monnoie sont un peu trop pour ceux qui
„ font vœu de pauvreté; & vous souhaitez qu'ils en
„ aient quatre-vingt dix! je vous supplie de vouloir
„ bien m'expliquer cette énigme."

J'eus l'honneur de lui répondre sur le champ. „ Mon
„ cher monsieur, il y avait autrefois un jeune hom-
„ me à qui on proposait d'épouser une femme de
„ soixante ans, qui lui donnerait tout son bien par
„ testament: il répondit, qu'elle n'était pas assez
„ vieille." L'Allemand entendit mon énigme.

(6) Il faut savoir qu'en 1575 on proposa dans le con-

(6) Chopin, *de sacra politia*, lib. 3.

ſeil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commandes ſéculieres toutes les abbayes de moines, & de donner les commandes aux officiers de ſa cour & de ſon armée; mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenſon* miniſtre de la guerre, voulut en 1750 établir des penſions ſur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St. Louis; rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile: il n'en put venir à bout. Cependant ſous *Louïs XIV*, la princeſſe de *Conti* avait poſſédé l'abbaye de St. Denis. Avant ſon regne les ſéculiers poſſédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le pere de *Hugues Capet*, n'était riche que par ſes abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaiſirs. *Ogine* mere de *Louis d'outremer*, quitta ſon fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste. Marie de Laon*, pour la donner à ſa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire ſervir les uſages, les innovations, les loix anciennes, abrogées, rénouvellées, mitigées, les chartes ou vraies ou ſuppoſées, le paſſé, le préſent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'eſt toûjours à la plus grande gloire de DIEU. Conſultez l'*Apocalypſe* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

ABEILLES.

LEs abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre-humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essains qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte la main nue paisiblement dans la ruche qui leur est destinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était

une *Messaline* qui avait un ferrail prodigieux, qui paffait fa vie à faire l'amour & à faire fes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois efpeces différentes, des reines, des efclaves nommés *bourdons*, & des fervantes nommées *ouvrieres*; ce qui n'eft pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyficien, d'ailleurs grand obfervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne confidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encor que ce phyficien, inventa de même le royaume des abeilles fous une reine, mere de trois efpeces.

Plufieurs naturaliftes avaient déja répété cette invention; il eft venu un homme qui étant poffeffeur de fix cents ruches, à cru mieux examiner fon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes fur cette république induftrieufe qu'on ne connait gueres mieux que celles des fourmis. Cet homme eft Mr. *Simon* qui ne fe pique de rien, qui écrit très fimplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en fait plus que Mr. le prieur de Jonval, & que Mr. le comte *du Spectacle de la nature*; il a examiné fes abeilles pendant vingt années; il nous affure qu'on s'eft moqué de nous, & qu'il n'y

a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espece de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui président aux ouvrages; il les a dessinés, & il renvoie aux *mille & une nuits*, & à l'*histoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec son serrail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la premiere, enfin la grande famille des abeilles ouvrieres qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Le systême le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant, j'ai souvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & ses suivantes sur son bras nud. Je n'ai point fait cette expérience; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un essain qui sortaient de la mere ruche, sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des essains entiers sur leur poitrine & sur leur visage.

Virgile n'a chanté sur les abeilles que les erreurs

de son tems. Il se pourait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tête des autres. Il faut bien que lorsqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'est ce qui me parait plus que douteux.

Plusieurs especes d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les béliers, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très souvent aussi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec, il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit état; il ne s'éloigne jamais de son serrail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lievre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas des rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Sa-*

lomon a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lievres, qui ne couchent point sur la pierre; & des lézards, dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace, vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croît, il se dévelope dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie; il n'en sort que pour aller sucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd souvent des essains lorsqu'ils sont chassés de la mere ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aisée, elle sera très utile. Mais dans le gouvernement des animaux domestiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des descriptions, des comparaisons, des allégories, des fables à la poësie. La fameuse fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons,
Dans les ruches se glisserent.
Ces bourdons ne travaillerent;

Mais ils firent des fermons,
Ils dirent dans leur langage,
Nous vous promettons le ciel:
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent;
Sentirent bientôt la faim;
Les plus fottes en moururent.
Le roi d'un nouvel effain
Les fecourut à la fin.
Tous les efprits s'éclaircrent;
Ils font tous défabufés;
Les bourdons font écrafés;
Et les abeilles profperent.

Mandeville va bien plus loin; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aife dans une grande & puiffante ruche fans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir fans vices. Otez la vanité aux grandes dames: plus de belles manufactures de foie, plus d'ouvriers ni d'ouvrieres en mille genres; une grande partie de la nation eft réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice: les flottes Anglaifes feront anéanties. Dépouillez les artiftes de l'envie, l'émulation ceffe; on retombe dans l'ignorance & dans la groffiéreté.

Il s'emporte jufqu'à dire, que les crimes mêmes font utiles, en ce qu'ils fervent à établir une bonne légiflation. Un voleur de grand-chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il

Il eſt très vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très bons remedes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre : En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourait devenir un ouvrage de morale utile.



ABRAHAM.

Nous ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au prophane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tems, aux mœurs, aux uſages ; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des tems abſolument perdue dans les lieux où les grands événemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats, où ces faits étaient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers

l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte:

„ (7) *Tharé* vécut soixante & dix ans, & engendra „ *Abram*, *Nacor* & *Aran*.

„ Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq ans, mou„ rut à Haran.

Le Seigneur dit à *Abram*: (8) „ Sortez de votre „ pays, de votre famille, de la maison de votre pe„ re, & venez dans la terre que je vous montrerai, „ & je vous rendrai pere d'un grand peuple."

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à soixante & dix ans, étant mort à deux cents-cinq; & *Abraham* étant sorti de la Caldée immédiatement après la mort de son pere, il avait juste cent trente-cinq ans, lorsqu'il quitta son pays. Et c'est à-peu-près le sentiment de *St. Etienne* (9) dans son discours aux Juifs; mais la Genese dit:

„ *Abram* avait soixante & quinze ans, lorsqu'il „ sortit de Haran. (10)

„ C'est le sujet de la principale dispute sur l'âge d'*Abraham*; car il y en a beaucoup d'autres. Com-

(7) Gen. ch. XI. vs. 26. vs. 32.
(8) Gen. ch. XII. vs. 1.
(9) Act. des Apôt. chap. VII.
(10) Gen. ch. XII. vs. 4.

ment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années, & seulement de soixante & quinze? *St. Jérôme* & *St. Augustin* disent que cette difficulté est inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux saints n'ont pu résoudre ce problême, croit dénouer aisément le nœud, en disant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genese le nomme le premier & par conséquent l'aîné.

La Genese fait naître *Abraham* dans la soixante & dixieme année de son pere; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentieme. Une telle conciliation a été un nouveau sujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laissent, le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, suivant *Moréri*, soixante & dix systêmes de chronologie sur l'histoire dictée par Dieu même. Depuis *Moréri* il s'est élevé cinq nouvelles manieres de concilier les textes de l'Ecriture; ainsi voilà autant de disputes sur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systêmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juste ce que c'est que cette ville, ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verset jusqu'au dernier? La résignation.

L'Esprit Saint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la physique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que soumis.

Il est également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était aussi sa sœur. *Abraham* dit positivement au Roi de Gérar, par qui *Sara* avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre vingt-dix ans, étant grosse d'Isaac: *Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon pere; mais non pas de ma mere; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Testament ne nous apprend point comment *Sara* était sœur de son mari. *Dom Calmet*, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa niece.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Caldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins Les mœurs changent selon les tems, & selon les lieux. On peut supposer qu'*Abraham* fils de *Tharé* idolâtre, était encor idolâtre quand il épousa *Sara*, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa niece.

Plusieurs peres de l'église excusent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à Sara: *Aussitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront, & vous prendront: dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi puisque vingt-cinq ans après elle eut un Roi de Gérar pour amant,

elle pouvait bien avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec* Roi de Gérar, dans le désert.

Abraham reçut en présent à la cour de Pharaon, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesses, de chameaux, de chevaux, de serviteurs & de servantes.* Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déja d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déja très peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupissaient ensuite sur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques siecles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en si peu de tems, inventé les arts & toutes les sciences; dompté le Nil, & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déja bâties, puisqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des Princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable, que trois cents ans auparavant, c'est-à-dire, cent années après l'époque du déluge, les Asiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour, qui devait aller jusqu'aux cieux. *St. Jérôme*, dans son commentaire sur *Isaïe*, dit que cette tour avait déja quatre mille pas de hauteur, lorsque DIEU descendit pour détruire cet ouvrage.

Supposons que ces pas soient seulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds ; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice ! Tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus industrieux que nos nations modernes.

C'est-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne, il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans, les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages l'appellait de tems immémorial, *Kish-Ibrahim*, *Milat Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'*Abraham* ; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques, qui écrivaient rarement les

voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *Koran* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisieme sura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif, ni chrétien; il était un musulman orthodoxe; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour les descendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs, tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit: *Jettez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le*

midi & l'occident; je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siecles (11), in sempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.* (12)

Ces critiques demandent comment Dieu a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé; & comment Dieu a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si longtems?

Le Seigneur ajoute encor à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussiere de la terre. (13) *Si on peut compter la poussiere de la terre, on poura compter aussi vos descendans.*

Nos critiques insistent; & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cents mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'église, substituée à la synagogue, est la véritable race d'*Abraham*; & qu'en effet elle est très nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possede pas la Palestine; mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déja conquise du tems du pape *Urbain II*, dans la premiere croisade. En un mot, quand on regarde avec

(11) Gen. ch. XIII. vs. 14 & 15.
(12) ib. ch. XV. vs. 18.
(13) ibid.

les yeux de la foi l'ancien Teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt accompli, ou le ſera, & la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encor des difficultés ſur la victoire d'*Abraham*; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger qui venoit faire paître ſes troupeaux vers Sodome, ait battu avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons *un roi de Perſe*, *un roi de Pont*, *le roi de Babilone*, *& le roi des nations*; & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible; on en voit des exemples dans ces tems héroïques; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon*, qui avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cent lampes, défait une armée entiere. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille Philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires phrophanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents Spartiates arrêterent l'armée de *Xerxès* au pas des Termopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre, au-lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encor que ces trois cents Lacédémoniens qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille Grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des

rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir longtems combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents Spartiates, ils y acquirent encor plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée Perſanne qui les tailla tous en pieces. Auſſi dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes; & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encor, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante Suiſſes, (14) qui mirent en déroute à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, composée de vingt mille hommes. Ils renverſerent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher; & donnerent le tems à quatorze cents Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eſt plus belle que celle des Termopiles, puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés; & il était impoſſible qu'ils euſſent affaire à cent mille Perſes dans un pays montagneux. Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perſes qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La

(14) en 1315.

proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire.... Où nous a conduits *Abraham*?

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.



A B U S.

VIce attaché à tous les uſages, à toutes les loix, à toutes les inſtitutions des hommes; le détail n'en pourait être contenu dans aucune bibliotheque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonois, aux Anglais, Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront, nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonois en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira, nous ſommes puiſſans ſur mer, & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus*,

C'eſt une erreur de penſer que maître *Pierre de Cugnieres* chevalier ès loix, avocat du Roi au parlement de Paris, ait appellé comme d'abus en 1330, ſous *Philippe de Valois*. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que ſur la fin du regne de *Louïs XII*. *Pierre Cugnieres* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations Eccléſiaſtiques, dont les parlemens, tous les juges ſéculiers & tous les ſeigneurs haut-juſticiers ſe plaignaient; mais il n'y réuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans qui avaient corrompu toute juſtice; & ils regardaient les Eccléſiaſtiques comme des tyrans qui ſavaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, & non pas dans ſa cour du parlement, comme le dit *Paſquier*; le roi s'aſſit ſur ſon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui compoſaient ſon conſeil.

Vingt évêques comparurent; les ſeigneurs complaignans apporterent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlerent pour le clergé. Il n'eſt point dit quel fut l'orateur du parlement & des ſeigneurs. Il paraît vraiſemblable que le diſcours de l'avocat du roi fut un réſumé des allégations des deux parties. Il ſe peut auſſi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les ſeigneurs; & que ce fût le chancelier qui réſuma les raiſons alléguées de part &

d'autre. Quoi qu'il en ſoit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnieres.*

I°. Lorſqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou ſeigneurial un clerc qui n'était pas même tonſuré, mais ſeulement gradué, l'official ſignifiait aux juges de ne point paſſer outre, ſous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juriſdiction eccléſiaſtique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs conteſtations avec les clercs pour ſucceſſion, prêt d'argent, & en toute matiere civile.

III°. Les évêques & abbés établiſſaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & ſi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorſque le juge ſéculier avait ſaiſi un voleur, il fallait qu'il remît au juge eccléſiaſtique les effets volés, ſinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir ſon abſolution ſans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre, qu'il ferait damné & privé de la ſépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi, ſous prétexte qu'ils ſavaient écrire.

IX°. Ils se faisaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testaments.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'église; & pour lui laisser du moins les honneurs de l'enterrement, ils faisaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à-peu-près semblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit savamment la parole; c'était un homme qui passait pour un vaste génie, & qui fut depuis pape sous le nom de *Clément VI.* Il protesta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ses adversaires, & pour instruire le roi de son devoir.

Il dit que JÉSUS-CHRIST étant DIEU & homme avait eu le pouvoir temporel & spirituel; & que par conséquent les ministres de l'église qui lui avaient succédé étaient les juges nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima.

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révere sa gent duement,
Rends-lui le sien entiérement.

Ces rimes firent un très bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi Cardinalis.* tome Ier des libertés de l'église Gallicane.)

Pierre Bertrandi évêque d'Autun entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'église. Il représenta que les juges eccléſiaſtiques étaient plus capables que les juges royaux ou ſeigneuriaux de rendre juſtice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre, qu'il fallait obliger les baillifs & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les ſuivre.

Cette grande aſſemblée ne ſervit à rien; le roi croyait avoir beſoin alors de ménager le pape né dans ſon royaume, ſiégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Baviere.* La politique dans tous les tems conſerva les abus dont ſe plaignait la juſtice. Il reſta ſeulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du diſcours de *Pierre Cugnieres.* Ce tribunal s'affermit dans l'uſage où il était déja de s'oppoſer aux prétentions cléricales; on appella toujours des ſentences des officiaux au parlement, & peu-à-peu cette procédure fut appellée *Appel comme d'abus.*

Enfin tous les parlemens du royaume ſe ſont accordés à laiſſer à l'égliſe ſa diſcipline, & à juger tous les hommes indiſtinctement ſuivant les loix de l'état, en conſervant les formalités preſcrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LEs livres, comme les converſations, nous donnent rarement des idées préciſes. Rien n'eſt ſi commun que de lire & de converſer inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définiſſez les termes.*

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle eſt malade ; ſon médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obſtructions, des vapeurs, & lui preſcrit une drogue qui purifiera ſon ſang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? La malade & les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au ſecond, au troiſieme dégré.

Un juriſconſulte, dans ſon inſtitut criminel, annonce que l'inobſervation des fêtes & dimanches eſt un crime de leze-majeſté divine au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes, & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? D'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les diſputes ſur la liberté un argumentant entend preſque toûjours une choſe, & ſon adverſaire une autre. Un troiſieme ſurvient qui n'entend ni le premier, ni le ſecond, & qui n'en eſt pas entendu.

Dans

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le desir d'exécuter; ils courent tous trois chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grace. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme substantielle sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui; prenez à droite, lui crie le paysan; il prend la droite & se noie; l'autre court à lui; Eh malheureux! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques, & le roi des rois qui parle?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* faisaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius* grand savant de Lubec, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne; Nous avons ici un *Pétrone* entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration, *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione.* Aussi-tôt il part pour l'Italie,

court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'est une chose dès longtems publique. Puis-je voir ce *Pétrone*? Ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé, dit *Capponi*. Il le mene à l'église où repose le corps de *St. Pétrone*. *Meibomius* prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le jésuite *d'Orléans* dans ses *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northtampton* & *Southampton*, ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques pris au sens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connait la métaphore d'Isaïe, *comment es-tu tombée du ciel étoile de lumiere qui te levais le matin?* On s'imagina que ce discours s'adressait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce tems-là s'est toujours appellé *Lucifer*.

On s'est fort moqué de la carte du tendre de madelle *Scudéri*. Les amans s'embarquent sur le fleuve de tendre, on dîne à tendre sur estime, on soupe à tendre sur inclination, on couche à tendre sur désir; le lendemain on se trouve à tendre sur passion, & enfin à tendre sur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, surtout quand ce sont des *Clélies*, des *Ho-*

ratius Coclès & des Romains aufteres & agreftes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne fignifie pas la même chofe, que la différence eft prodigieufe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon.*

Le plus fingulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont caufé tant de querelles, eft le *King-tien* de la Chine. Des miffionnaires d'Europe difputent entr'eux violemment fur la fignification de ce mot. La cour de Rome envoie un François nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne fait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien*; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point fur cet abus des mots. En hiftoire, en morale, en jurifprudence, en médecine, mais furtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la fatyre qui porte ce nom; il eût pu la mieux faire, mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours,

Lorfque chez tes fujets l'un contre l'autre armés,
Et fur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & fi vive & fi longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphtongue.

ACADÉMIE.

LEs académies ſont aux univerſités ce que l'âge mûr eſt à l'enfance; ce que l'art de bien parler eſt à la grammaire; ce que la politeſſe eſt aux premieres leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être abſolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eſt l'académie Françaiſe; & ſurtout la ſociété royale de Londres.

L'académie Françaiſe qui s'eſt formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louïs XIII*, mais ſans aucun ſalaire, & par conſéquent ſans aucune ſujétion. C'eſt ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & juſqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illuſtre corps. La ſociété de Londres a eu le même avantage.

Le célebre *Colbert* étant membre de l'académie Françaiſe, employa quelques-uns de ſes confreres à compoſer les inſcriptions & les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée dont furent enſuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des ſciences de 1667. Ce ſont deux établiſ-

ſemens qu'on doit au même miniſtre qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiecle de *Louis XIV*.

Lorſqu'après la mort de *Jean-Batiſte Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* ſecrétaire d'état eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* ſon neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle ſcience, & qui étaient ſans rétribution; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celles des honoraires; des places d'aſſociés ſans penſion, & des places d'éleves, titre encor plus déſagréable & ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pié. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecrétaire d'état, & à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des éleves.

L'abbé *Bignon* oſa propoſer le même réglement à l'académie Françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejetter ſes offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des penſions.

L'abbé *Bignon*, qui avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas aſſez ménagé la nobleſſe des ſentimens de ſes confreres, ne remit plus le pied à l'académie Françaiſe; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réſumait même les mémoires lus aux ſéances publiques, quoi-

qu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur le champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique; & il passa pour un *Mécene*. Cet usage de résumer les discours a cessé; mais la dépendance est demeurée.

Cet mot d'*académie* devint si célebre, que lorsque *Lulli*, qui était une espece de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire insérer dans les patentes, que c'était une *académie royale de musique, & que les gentilshommes & les demoiselles pouraient y chanter sans déroger.* Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses; cependant le public à toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de musique.

On sait que ce mot *académie* emprunté des Grecs, signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athenes qui s'assemblait dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituerent de telles sociétés après la renaissance des lettres. L'académie de *la Crusca* est du seizieme siecle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs, qu'on appellait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On appella les jeunes gens

qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies, la Française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie Française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très utile en ce qu'elle n'adopte aucun système, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très rare. (15) Cette grossiéreté n'a gueres été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre*, voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles, & que le savoir vivre a proscrites; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

(15) Voyez le Mercure de France Juin pag. 151. Juillet 2. volume pag. 141. & Août pag. 122. année 1769.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'académie.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.



ADAM.

On a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des pré-adamites &c.... les rabins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hazarde ici sur *Adam* une idée assez neuve; du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun pere de l'église, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scholiaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au tems où les livres juifs commencerent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encor furent-ils très peu connus; les gros livres étaient très rares & très chers; & de plus les Juifs de Jérusalem furent si en colere concontre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue prophane,

leur dirent tant d'injures & crierent si haut au Seigneur, que les Juifs Alexandrins cacherent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrette qu'aucun auteur Grec ou Romain n'en parle jusqu'au tems de l'empereur *Aurélien.*

Or l'historien *Joseph* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu longtems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons* (dit-il) *un pays éloigné de la mer; nous ne nous appliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples. . . . . . . Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu connue?* (16)

On demandera ici comment *Josephe* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliotheque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César.*

Il est constant que les Juifs avaient très peu écrit, très peu lu; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencerent enfin à s'instrui-

(16) Les Juifs étaient très connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire; des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome: mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquerent leurs livres que très tard.

re que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien Phénicien, & de Caldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des tems.

Tels sont les secrets de la Providence que le pere & la mere du genre-humain furent toujours entiérement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grece ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes mêmes jusques vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans? Comment ne se trouva-t-il ni en Egypte, ni à Babilone aucune trace, aucune tradition de nos premiers peres? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlerent-ils point? Car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans-doute par *Hésiode*, & surtout par *Homere*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Euſebe, dans ſon *hiſtoire univerſelle*, a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, le moindre rapport en faveur de nos premiers parens.

Il eſt donc avéré qu'ils furent toujours entiérement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les bracmanes, dans le livre intitulé l'*Ezourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* ſa femme. Si *Adimo* reſſemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent: „ Nous ſommes un grand peuple établi vers le Gange pluſieurs ſiecles avant que la horde Hébraïque ſe fût portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, les Perſans, les Arabes venaient chercher dans notre pays la ſageſſe & les épiceries, quand les Juifs étaient inconnus au reſte des hommes. Nous ne pouvons avoir pris notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Procriti* ne reſſemble point du tout à *Eve*, & d'ailleurs leur hiſtoire eſt entiérement différente.

„ De plus le *Veidam*, dont l'*Ezourveidam* eſt le commentaire, paſſe chez nous pour être d'une antiquité plus reculée que celle des livres juifs; & ce *Veidam* eſt encor une nouvelle loi donnée aux bracmanes quinze cents ans après leur premiere loi appellée *Shaſta* ou *Shaſta-bad*."

Telles sont à-peu-près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands, de l'aveu des jésuites Portugais.

Le Phénicien *Sanchoniaton*, qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïse* (17), & qui est cité par *Eusebe* comme un auteur autentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au tems de *Noé*; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs descendans, ni de *Noé* même.

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Usou*, *Halieus*, *Chrisor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premieres générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé*, ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynasties d'Egypte; ils ne se trouvent point chez les Caldéens, en un mot la terre entiere a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribués des origines imaginaires; & aucun n'a touché à la véritable. On

(17) Ce qui fait penser à plusieurs savans que *Sanchoniaton* est antérieur au tems où l'on place *Moïse*, c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniaton* avait été postérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'Egypte; il aurait surement fait mention du peuple Juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusebe*, *Jule* Africain, *St. Ephrem*, tous les peres Grecs & Syriaques auraient cité un auteur prophane qui rendait témoignage au législateur Hébreu. *Eusebe* surtout qui reconnait l'autenticité de *Sanchoniaton*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

ne peut comprendre comment le pere de toutes les nations a été ignoré si longtems; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même qui a préparé la voie au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mysteres.

ADORER.

N'Est-ce pas un grand défaut, dans quelques langues modernes, qu'on se serve du même mot envers l'Etre suprême & une fille? On sort quelquefois d'un sermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité. De là on court à l'opéra où il n'est question que *du charmant objet que j'adore, & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tomberent point dans cette prophanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé.* *Tibulle* n'adore point *Délie.* Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétrone.*

Si quelque chose peut excuser notre indécence, c'est que dans nos opéra & dans nos chansons il est

souvent parlé des Dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fausses divinités, & personne ne pouvait les en blâmer. Peu-à-peu on s'est accoutumé à cette expression, au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra comique, sans qu'on s'apperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il est vrai qu'on ne force personne ni en Asie, ni en Afrique d'aller à la mosquée, ou au temple du lieu; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asyle même consacré à la paix. Les zélés inonderent de sang le temple de Jérusalem, dans lequel ils égorgerent leurs freres. Nous avons quelquefois souillé nos églises de carnage.

A l'article de *la Chine* on verra que l'empereur est le premier pontife, & combien le culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple sans avoir rien de majestueux; comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique Anglaise.

Dans d'autres pays il faut à midi des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuses, à qui on voudrait

retrancher les cierges, crierait que la lumiere de la foi est éteinte & que le monde va finir.

L'église Anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des calvinistes.

Les chants, la danse & les flambeaux étaient des cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu, sait que les anciens Egyptiens faisaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins; *David* chantait & dansait devant l'arche.

St. Matthieu parle d'un cantique chanté par Jesus-Christ même & par les apôtres après leur pâque (18). Ce cantique qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237e lettre de *St. Augustin* à l'évêque *Cérétius* . . . *St. Augustin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles: il ne condamne les priscillianistes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que sur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient, & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Augustin* même.

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux sauver, & je veux être sauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *dansez tous de joie.*

(18) *Hymno dicto.* St. Matt. ch. 26. vs. 30.

Je veux pleurer ; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuses. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes ; il l'est dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont partout quelque ressemblance & quelque différence ; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur sans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui sont dans l'erreur soit par le dogme, soit pour les rites ; ils sont assis à l'ombre de la mort : mais plus leur malheur est grand, plus il faut les plaindre & les supporter.

C'est même une grande consolation pour nous que tous les mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un DIEU unique ; en cela ils sont nos freres. Leur fatale ignorance de nos mysteres sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos freres qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un DIEU unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur pere, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui

qui se détestent, qui s'anathématisent, qui se poursuivent, qui se massacrent pour des argumens ?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer; si l'on adorait les faunes, les sylvains, les driades, les naïades comme on adorait les douze grands Dieux. Il n'est pas vraisemblable qu'*Antinoüs* le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis*; & il est assez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Isis* & *Osiris*. On trouve l'équivoque partout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire, qu'entendez-vous? il faut toujours répéter, *définissez les termes.* (Voyez l'article *Alexandre.*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fut adoré chez les Romains? il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St. Justin dans son *apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce Dieu avait une statue élevée sur le Tibre (ou plutôt près du Tibre) entre les deux ponts, avec cette inscription, *Simoni deo sancto. St. Irénée*, *Tertullien*, attestent la même chose. Mais à qui l'attestent-ils? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue, dont l'inscription est *Semo sanco deo fidio*, & non pas *Simoni sancto deo.*

Ils devaient au moins consulter *Denys* d'Halicar-

nasse qui, dans son quatrieme livre, rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabin qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live, *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda.* Ce Dieu était un des plus anciens qui fussent révérés à Rome; il fut consacré par *Tarquin le superbe*, & regardé comme le Dieu des alliances & de la bonne foi. On lui sacrifiait un bœuf, & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus*. Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du pere *Semo*, tantôt sous le nom de *Sancus fidius*. C'est pourquoi *Ovide* dit dans ses fastes:

Quærebam nonas sanco, fidiove referrem
An tibi Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a prise pendant tant de siecles pour *Simon le magicien*. *St. Cyrille* de Jérusalem n'en doutait pas; & *St. Augustin* dans son premier livre *des hérésies* dit, que *Simon le magicien* lui-même se fit élever cette statue avec celle de son *Hélene* par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable dont la fausseté, était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St. Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron*; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'éléverait le plus haut dans les airs; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un chariot de feu; que *St. Pierre* &

St. Paul le firent tomber des airs par leurs prieres, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St. Paul* & *St. Pierre.*

Abdias, *Marcel*, *Hégesype*, ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *St. Cyrille* de Jérusalem, *Sévere Sulpice*, *Philastre*, *St. Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant pere *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco deo fidio.*

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Appollonios* de Thyane. Il est vrai encore, que ce *Simon* né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de Dieu, & la vertu de Dieu même. Il batisait ainsi que les apôtres batisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, oserent opposer ce *Simon* à Jesus-Christ, reconnu par les apôtres, par les disciples qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda.* Il batisait comme eux; mais il ajoutait le feu au batême d'eau, & se disait prédit par *St. Jean-Batiste* selon ces paroles, *celui qui doit venir après moi est*

plus puissant que moi, il vous batisera dans le St. Esprit & dans le feu. (19)

Simon allumait par dessus le bain baptismal une flamme légere avec du naphte du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré. *St. Justin* est le seul qui le croie.

Ménandre se disait comme *Simon*, envoyé de DIEU & sauveur des hommes. Tous les faux messies, & surtout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyé de DIEU; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise gueres les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des *Alexandres* ou des empereurs Romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves. Encor n'est-ce pas une adoration proprement dite; c'est une vénération extraordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.



ADULTERE.

NOus ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appellaient l'adultere *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mæchus*, que nous n'avons point francisé. Nous ne le devons ni à la langue syriaque ni à l'hé-

(19) Matth. ch. 3. vs. 11.

braïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultere *niuph.* Adultere signifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une chose mise pour une autre*, *un crime de faux*, *fausses clefs*, *faux contracts*, *faux seing*; adulteratio. De-là celui qui se met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fausse clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommerent par antiphrase *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. (20) *Pline le naturaliste* dit, *coccix ova subdit in nidis alienis*; *ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux; ainsi force Romains rendent meres les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste. *Coccix* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu.* Que de choses on doit aux Romains! mais comme on altere le sens de tous les mots! le cocu, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'est le mari. Voyez la chanson de *Scaron* (21).

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblême des cornes; & qu'ils désignaient par le titre de bouc, *aix*, l'époux d'une femme lascive comme une chevre. (22)

(20) L. 10. ch. 9.

(21) Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(22) Voyez l'article *Bouc.*

En effet ils appallaient *fils de chevre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain.* Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fonds doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard*, & *ſot*, étaient ſynonimes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers.

Elle? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

Cela veut dire; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'*Ecole des femmes*,

Epouſer une ſotte eſt pour n'être point ſot.

Bautru qui avait beaucoup d'eſprit diſait, les *Bautrus* ſont cocus, mais ils ne ſont pas des ſots.

La bonne compagnie ne ſe ſert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultere.* On ne dit point, Madame la ducheſſe eſt en adultere avec monſieur le chevalier. Madame la marquiſe a un mauvais commerce avec monſieur l'abbé. On dit, Monſieur l'abbé eſt cette ſemaine l'amant de madame la marquiſe. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adulteres, elles diſent, j'avoue que j'ai du goût pour *lui.* Elles avouaient autrefois qu'elles ſentaient quelque eſtime; mais depuis qu'une bourgeoiſe s'accuſa à ſon confeſſeur d'avoir de l'eſtime pour un conſeiller, & que le confeſſeur lui dit, Madame, combien de fois vous a-t-il

eſtimée? les dames de qualité n'ont plus eſtimé perſonne, & ne vont plus gueres à confeſſe.

Un des grands déſagrémens de l'adultere, c'eſt que la dame ſe moque quelquefois de ſon mari avec ſon amant; le mari s'en doute: & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels: elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entiérement abatardies. Les femmes des *Aſtolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur premiere ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & le bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le contraire en France;

on enferme les filles dans des couvens, où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs meres, pour les consoler, leur font espérer qu'elles feront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promene, ne va aux spectacles qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée*; elle en est honteuse, elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amene des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un Circassien. On les épouse, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris; point de chansons; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes; mais elle font cent fois plus heureuses dans leurs serrails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultere (ce qui ferait crier à la barbarie), se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation; voici ses plaintes, sont-elles justes?

MÉMOIRE D'UN MAGISTRAT,

écrit vers l'an 1764.

Un principal magiſtrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt couverte d'opprobres par des ſcandales publics: il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon égliſe.

Mon épouſe eſt criminelle, & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même; & la ſecte dont je ſuis me le refuſe; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'égliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultere & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne ?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble malgré la grande loi adoptée par le code *quidquid ligatur diſſolubile eſt* ? On me permet la ſéparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement* ? je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié. Quelle contradiction ! quel esclavage ! & ſous quelles loix avons-nous reçu la naiſſance !

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon égliſe eſt directement contraire aux paroles que cette égliſe elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (23) *Quiconque a renvoyé ſa femme (excepté pour adultere) peche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lors qu'un état a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point ſi une femme turbulente attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultere ; je m'en tiens au triſte état qui me concerne, DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

(23) Matth. chap. 19.

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire Romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la premiere race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX* ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug insecouable; sa décretale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultere selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV* pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encore plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi! un souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du pape il ne poura abdiquer sa femme! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si longtems dans cette absurde servitude!

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens; c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles & sans patrie, vivans uniquement pour l'église: mais moi magistrat qui sers l'état toute la journée, j'ai besoin

le soir d'une femme; & l'église n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joseph* était marié, & je veux l'être. Si moi Alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle.

MÉMOIRE POUR LES FEMMES.

L'équité demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions aussi sous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, présenté a la junte du Portugal par une comtesse d'*Arcira*. En voici la substance:

L'évangile a défendu l'adultere à mon mari tout comme à moi; il sera damné comme moi, rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon colier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raser, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât son bien. Et moi pour l'avoir imité une seule fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes guenons de la ville, il faut que je réponde sur la selette devant des licentiés, dont chacun serait à mes pieds si nous étions tête à tête dans mon cabinet; il faut que l'huissier me coupe à l'audience, mes cheveux qui sont les plus beaux du monde; qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens commun; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimo-

niales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes, & à commettre de nouveaux adulteres.

Je demande si la chose est juste, & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les loix.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la premiere nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorsque la pauvre femme adultere fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire, il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui est sans péché jette la premiere pierre*; qu'alors ils se retirerent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adulteres.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette histoire de la femme adultere n'est racontée que dans l'évangile de *St. Jean*, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup par *Léontius*. *Maldonat* assure qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origene*, *St. Jérôme*, *St Jean Chrysostome*, *Théophilacte*, *Nonnus*, ne la connaissent

point. Elle ne se trouve point dans la Bible syriaque, elle n'est point dans la version d'*Ulphilas*.

Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire raser, mais me faire lapider.

Mais les Avocats qui ont plaidé pour moi disent qu'*Ammonius*, auteur du troisieme siecle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si *St. Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle est autentique aujourd'hui. Je pars de-là, & je dis à mon mari, si vous êtes sans péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice les choses doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours; que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande si la reine *Anne* d'Angleterre n'est pas le chef de son mari? si son mari le prince de Dannemarck qui est son grand-amiral, ne lui doit pas une obéissance entiere; & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme? Il est donc clair que si les femmes ne font pas punir les hommes, c'est quand elles ne sont pas les plus fortes.

SUITE DU CHAPITRE SUR L'ADULTERE.

Pour juger valablement un procès d'adultere, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'avanture que rapporte *St. Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

Septimius Acyndinus proconsul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paie. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses desirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépends des droits qu'il a sur elle, & qu'il abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari qui ne peut payer le fisc va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paie lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. *St. Augustin* n'ose déci-

der si elle est coupable ou vertueuse, il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévere que *St. Augustin.* (24) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même.

Le matin rigoriste & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Ephese excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur St. Augustin.

RÉFLEXION D'UN PERE DE FAMILLE.

N'ajoutons qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le desir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons; la nature y travaillait bien sans nous; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stilées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre?

Ne pourait on pas ajouter cet article à celui des contradictions?

AF-

(24) Dictionnaire de *Bayle* article *Acindynus.*

AFFIRMATION PAR SERMENT.

Nous ne dirons rien ici ſur l'affirmation avec laquelle les ſavans s'expriment ſi ſouvent. Il n'eſt permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphraſte* de *Moliere*. Il ſe pourait — la choſe eſt faiſable — cela n'eſt pas impoſſible — il faut voir — adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que ſais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'Académie d'Athenes, dans les choſes prophanes s'entend: car pour le ſacré, on ſait bien qu'il n'eſt pas permis de douter.

Il eſt dit, à cet article dans le dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilege, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le regne de *Charles II*: c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut les obliger à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement: „ L'ami chancelier, tu dois ſa-
„ voir que notre Seigneur Jesus-Christ notre ſauveur
„ nous a défendu d'affirmer autrement que par *ya ya*;

„ *no no.* Il a dit expreſſément, *je vous défends de*
„ *jurer ni par le ciel, parce que c'eſt le trône de* Dieu;
„ *ni par la terre, parce que c'eſt l'eſcabeau de ſes pieds;*
„ *ni par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville du grand*
„ *roi, ni par la tête, parce que tu n'en peux rendre un*
„ *ſeul cheveu ni blanc ni noir.* Cela eſt poſitif, notre
„ ami, & nous n'irons pas déſobéir à Dieu pour
„ complaire à toi & à ton parlement.

„ On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier*:
„ mais il faut que vous ſachiez qu'un jour *Jupiter*
„ ordonna que toutes les bêtes de ſomme ſe fiſſent
„ ferrer, les chevaux, les mulets, les chameaux
„ même obéirent incontinent, les ânes ſeuls réſiſte-
„ rent; ils repréſenterent tant de raiſons; ils ſe mi-
„ rent à braire ſi longtems que *Jupiter*, qui était
„ bon, leur dit enfin: *Meſſieurs les ânes, je me rends*
„ *à votre priere; vous ne ſerez point ferrés: mais le*
„ *premier faux-pas que vous ferez, vous aurez cent*
„ *coups de bâton.*

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais juſqu'i-
ci fait de faux-pas.

AGE.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils ſont ſi connus & ſi uniformes! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas. Mais ce

qui nous intéresse fort, c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée dans le dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Karseboom*, & les *Desparcieux*.

En 1741, Mr. de *Karseboom* me communiqua ses calculs sur la ville d'Amsterdam; en voici le résultat,

Sur cent mille personnes, il y en avait de

mariées - - - - - - - - -	34500.
d'hommes veufs, seulement - - - -	1500.
de veuves - - - - - - - -	4500.

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étoient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine que de femmes, lesquelles restent d'ordinaire chez elles. Et ce calcul est encor prodigieux.

Célibataires, jeunesse & enfance des deux

sexes - - - - - - - - -	45000.
domestiques - - - - - - - -	10500.
voyageurs - - - - - -	4000.
somme totale - -	100000.

Par son calcul, il devait se trouver sur un million d'habitans des deux sexes, depuis seize ans jusqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour servir

de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de Mrs. *Deſparcieux*, de *St. Maur* & *Buffon*, ils ſont encor plus précis & plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui leve trop de ſoldats peut ruiner ſes voiſins, mais il ruine ſurement ſon état.

Ce calcul dément encor beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe ſuivi d'environ deux millions d'hommes. Car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que *Xerxès* avait cent millions de ſujets; ce qui n'eſt gueres croyable. On le dit pourtant de la Chine; mais elle n'a pas un million de ſoldats. Ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que *Xerxès*.

La Thebe aux cent portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faiſons un calcul modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grece. *Céſar* dit que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cents quatre-vingt huit mille indivi-

lles, pour aller dans quelque Province des Gaules, tuer ou dépouiller les habitans, il les mena si bon train qu'il n'en resta que cent dix mille. Il a fallu dix siecles pour repeupler la Suisse. Car on sait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre, comme du tems de Deucalion & de Pirra, ni à coups de plume, comme le jésuite *Pétau*, qui fait naître sept cents milliards d'hommes d'un seul des enfans du pere *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquieme homme en Suede pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur Hollandais, sans répondre de rien; parce qu'il est dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-six mariages il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante & cinq bâtards.

De sept cents enfans il en reste au bout d'un

an environ - - - - - -	560.
au bout de dix ans - - - - -	445.
au bout de vingt ans - - - - - -	405.
à quarante ans - - - - - -	300.
à soixante ans - - - - - - -	190.
au bout de quatre-vingt ans. - - -	50.
à quatre-vingt dix ans - - - - -	5.
à cent ans personne. - - - - - -	

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt dix ans. Sur cent quarante il n'y a qu'une ſeule chance, & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt dix ans; & ſur un bien plus grand nombre encor que l'on peut eſpérer de vivre un ſiecle. Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons, ni les couleurs, à ne connaître ni jouiſſance ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre batiſés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un ſur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cents mille habitans. Il eſt très rare d'y trouver à la fois ſept centenaires; & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général, l'âge commun auquel l'eſpece humaine eſt rendue à la terre, dont elle ſort, eſt de vingt-deux

à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante; trois ou quatre octogenaires sans dents & sans yeux meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un état bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viageres. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille, y gagnent considérablement; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un état obéré. Comme il paie un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il se trouve bientôt court; il est obligé de faire de nouveaux emprunts, c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un usurier nommé *Tontino*, sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingt ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la derniere tontine qu'on fit en France en 1759, une société de calculateurs prit une classe à elle seule; elle choisit celle de quarante ans; parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante; & qu'il y a pres-

que autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'état puiſſe faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus longtems que les autres hommes, de quoi les payeurs ſont aſſez fâchés. La raiſon en eſt peut-être, que ces rentiers ſont pour la plupart des gens de bon ſens, qui ſe ſentent bien conſtitués: des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre longtems. Ils diſent; ſi je fais un excès, le Roi ſera mon héritier: l'emprunteur qui me paie ma rente viagere, & qui ſe dit mon ami, rira en me voyant enterrer: cela les arrête: ils ſe mettent au régime; ils végetent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour conſoler les débiteurs, il faut leur dire, qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viageres, fût-ce ſur la tête d'un enfant qu'on batiſe, ils font toujours un très bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui ſoit onéreuſe; auſſi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viageres, ils en prenaient à toute main juſqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet, on eſt débarraſſé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paie une rente fonciere pendant toute l'éternité. Il leur a été auſſi défendu de prendre

des capitaux en rentes perpétuelles; & la raison, c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.



AGRICULTURE.

IL n'est pas concevable comment les anciens qui cultivaient la terre aussi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre devaient nécessairement mourir & pourir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours; ils l'auraient vu très sain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient distingué au bout de quelque tems le germe, les petits filets blancs des racines, la matiere laiteuse dont se formera la farine, ses deux envelopes, ses feuilles. Cependant, c'était assez que quelque philosophe Grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption, pour que personne n'en doutât. Et cette erreur, la plus grande de toutes les erreurs, parce qu'elle est la plus contraire à la nature, se trouvait dans des livres écrits pour l'instruction du genre humain.

Les trois quarts de la terre se passent de notre froment, sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en seraient effrayés.

DES LIVRES PSEUDONIMES SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE.

Il ferait difficile d'ajouter à ce qui eſt dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *agriculture*, *grain*, *ferme*, &c. Je remarquerai ſeulement qu'à l'article *grain*, on ſuppoſe toujours que le maréchal de *Vauban* eſt l'auteur de la *Dixme royale*. C'eſt une erreur dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déja dit ailleurs.

„ *Bois-Guilbert* s'aviſa d'abord d'imprimer la *Dixme royale* ſous le nom de *Teſtament politique du maréchal de Vauban*. Ce *Bois-Guilbert*, auteur du *Détail de la France* en deux volumes, n'était pas ſans mérite, il avait une grande connaiſſance des finances du royaume; mais la paſſion de critiquer toutes les opérations du grand *Colbert*, l'emporta trop loin; on jugea que c'était un homme fort inſtruit qui s'égarait toujours, un faiſeur de projets qui exagérait les maux du royaume, & qui propoſait de mauvais remedes. Le peu de ſuccès de ce livre auprès du miniſtere, lui fit prendre le parti de mettre ſa *Dixme royale* à l'abri d'un nom reſpecté. Il prit celui du maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France croit encor que le projet de la *Dixme royale* eſt de ce maréchal ſi zélé pour le bien public; mais la tromperie eſt aiſée à connaître.

„ Les louanges que *Bois-Guilbert* ſe donne à lui-

„ même dans la préface, le trahissent; il y loue trop „ son livre du *Détail de la France*; il n'était pas vrai„ semblable que le maréchal eût donné tant d'éloges „ à un livre rempli de tant d'erreurs; on voit dans „ cette préface un pere qui loue son fils; pour faire „ recevoir un de ses bâtards."

Le nombre de ceux qui ont mis sous des noms respectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'est que trop considérable. L'abbé de *St. Pierre* qui pouvait n'avoir pas besoin de cette supercherie, ne laissa pas d'attribuer la chimere de sa *Paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toujours le prétendu *Testament politique de Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gratien de Courtils*. Quelques ignorans citent encor les *testamens politiques* du roi d'Espagne *Philippe II* (25), du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*. On a fabriqué jusqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie à l'Article *Grain*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & désavantages de la Grande Bretagne*; ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

„ Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de „ la France, on trouve que non-seulement plusieurs „ de ses terres restent en friche, qui pouraient pro„ duire des bleds & nourrir des bestiaux; mais que les

(25) Voyez l'article *Ana*, Anecdotes.

„ terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près „ à proportion de leur bonté, parce que le laboureur „ manque de moyens pour les mettre en valeur.

„ Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai remar„ qué dans le *Gouvernement de France* un vice dont „ les conséquences sont si étendues, & j'en ai féli„ cité ma patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de „ sentir en même tems combien formidable serait de„ venue cette puissance, si elle eût profité des avan„ tages que ses possessions & ses hommes lui of„ fraient. *O sua si bona norint!*

J'ignore si ce livre n'est pas d'un Français qui, en faisant parler un Anglais, a cru lui devoir faire bénir Dieu de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même tems se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches; & en s'écriant avec Virgile, *ô s'ils connaissaient leurs biens!* Mais soit Français, soit Anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne serait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons Suisses.

De l'exportation des grains.

Le même article *Grain* porte encor cette réflexion: „ Les Anglais essuyaient souvent de grandes chertés „ dont nous profitions par la liberté du commerce „ de nos grains, sous le regne de *Henri IV* & de

„ Louis XIII, & dans les premiers tems du regne de
„ Louis XIV."

Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598, sous *Henri IV*. La défense continua sous *Louis XIII* & pendant tout le tems du regne de *Louis XIV*. On ne put vendre son bled hors du royaume que sur une requête présentée au conseil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le consiel de *Louis XV* plus éclairé, a rendu le commerce des bleds libre, avec les restrictions convenables dans les mauvaises années.

De la grande et petite culture.

A l'article *Ferme*, qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage, on distingue la grande & la petite culture. La grande se fait par les chevaux, la petite par les bœufs; & cette petite, qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France, est regardée comme un travail presque stérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me parait pas vraie. La culture par les chevaux n'est gueres meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compensations entre ces deux méthodes qui les rendent parfaitement égales. Il me semble que les anciens n'employerent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'est question que de bœufs dans *Hésiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des

bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des proprié-taires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître; & c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs peres de famille.

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vite, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir; on ne les ferre point, leurs harnois ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie; ainſi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine eſt à très bon marché, & c'eſt pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

DES DÉFRICHEMENS.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ, pour le mettre en état d'être enſemencé.

L'art de défricher ne ſe borne pas à cette méthode uſitée & toujours néceſſaire. Il conſiſte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains

marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, sur laquelle il eſt auſſi inutile de ſemer que ſur des rochers. Pour les terres marécageuſes, ce n'eſt que la pareſſe & l'extrême pauvreté qu'il faut accuſer, ſi on ne les fertiliſe pas.

Les ſols purement glaiſeux ou de craie, ou ſimplement de ſable, ſont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un ſeul ſecret, c'eſt celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entieres. C'eſt une entrepriſe qui ne convient qu'à des hommes très riches; le profit n'en peut égaler la dépenſe qu'après un très long tems, ſi même elle peut jamais en approcher. Il faut quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaiſe, la fumer beaucoup, y reporter encor de la terre, & ſurtout y ſemer des graines qui loin de dévorer le ſol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels eſſais; mais il n'appartiendrait qu'à un ſouverain de changer ainſi la nature d'un vaſte terrain en y faiſant camper de la cavalerie, laquelle y conſommerait les fourages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépenſe ſe faiſant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis ſur la nature. L'auteur de cet article a fait cet eſſai en petit, & a réuſſi.

Il en eſt d'une telle entrepriſe comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépenſe d'un canal ne ſerait pas compenſée par les droits qu'il rapporte-

fait; ce ſerait toujours pour l'état un prodigieux avantage.

Que la dépenſe de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre excede le produit, l'exploitation eſt toujours très utile: car l'argent dépenſé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré, eſt une richeſſe nouvelle & parmanente. Quoiqu'on faſſe il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ſes enfans qu'il y avait un tréſor dans leur champ; ils remuerent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'apperçurent que *le travail eſt un tréſor.*

La pierre philoſophale de l'agriculture ſerait de ſemer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maiſon ruſtique* enſeignent douze ſecrets d'opérer la multiplication du bled, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des baſilics. La chimere de l'agriculture eſt de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le ſecret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire eſt d'avoir bien ſoin d'elle dans ſa groſſeſſe.

La méthode la plus ſure pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, eſt de ſe ſervir du ſemoir. Cette manœuvre par laquelle on ſeme à la fois, on herſe & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois diſſipe le grain, & celui des oiſeaux qui le

le dévorent. C'eſt un avantage qui certainement n'eſt pas à négliger.

De plus la ſemence eſt plus réguliérement verſée & eſpacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épics. Mais le ſemoir ne convient ni à toutes ſortes de terrains, ni à tous les laboureurs. Il faut que le ſol ſoit uni & ſans cailloux, & il faut que le laboureur ſoit aiſé. Un ſemoir coûte; & il en coûte encor pour le r'habillement quand il eſt détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; pluſieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

DE LA GRANDE PROTECTION DUE A L'AGRICULTURE.

Par quelle fatalité l'agriculture n'eſt-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout miniſtre d'état en Europe doit lire avec attention le mémoire ſuivant, quoiqu'il ſoit d'un jéſuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre miſſionnaire, malgré la jalouſie de métier qui a toujours éclaté entre eux. Il eſt entiérement conforme à toutes les rélations que nous avons de ce vaſte empire.

„ Au commencement du printems chinois, c'eſt-
„ à-dire dans le mois de Février, le tribunal des
„ mathématiques ayant eu ordre d'examiner quel
„ était le jour convenable à la cérémonie du labou-
„ rage, détermina le 24 de la onzieme lune, & ce

„ fut par le tribunal des rites que ce jour fut annon„ cé à l'empereur dans un mémorial où le même „ tribunal des rites marquait ce que sa majesté de„ vait faire pour se préparer à cette fête.

„ Selon ce mémorial, 1o. L'empereur doit nom„ mer les douze personnes illustres qui doivent l'ac„ compagner & labourer après lui; savoir, trois „ princes & neuf présidens des cours souveraines. Si „ quelques-uns des présidens étaient trop vieux ou „ infirmes, l'empereur nomme ses assesseurs pour „ tenir leur place.

„ 2o. Cette cérémonie ne consiste pas seulement à „ labourer la terre, pour exciter l'émulation par „ son exemple; mais elle renferme encore un sacri„ fice que l'empereur comme grand pontife offre au „ *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur „ de son peuple. Or pour se préparer à ce sacrifice, „ il doit jeûner & garder la continence les trois jours „ précédens. (26) La même précaution doit être „ observée par tous ceux qui sont nommés pour „ accompagner sa majesté, soit princes, soit autres, „ soit mandarins de lettres, soit mandarins de guerre.

„ 3o. La veille de cette cérémonie, sa majesté choi„ sit quelques seigneurs de la premiere qualité, & les „ envoie à la salle de ses ancêtres, se prosterner de„ vant la tablette, & les avertir, comme ils feraient „ s'ils étaient encor en vie, (27) que le jour suivant „ il offrira le grand sacrifice.

(26) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident, que le gouvernement Chinois est athée?

(27) Le proverbe dit: *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

„ Voilà en peu de mots ce que le mémorial du
„ tribunal des rites marquait pour la personne de
„ l'empereur. Il déclarait aussi les préparatifs que
„ les différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un
„ doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre
„ doit composer les paroles que l'empereur récite en
„ faisant le sacrifice. Un troisieme doit faire porter
„ & dresser les tentes sous lesquelles l'empereur dî-
„ nera, s'il a ordonné d'y porter un repas. Un qua-
„ trieme doit assembler quarante ou cinquante véné-
„ rables vieillards, laboureurs de profession, qui
„ soient présens, lorsque l'empereur laboure la ter-
„ re. On fait venir aussi une quarantaine de labou-
„ reurs plus jeunes pour disposer la charrue, atteler
„ les bœufs, & préparer les grains qui doivent être
„ semés. L'empereur seme cinq sortes de grains,
„ qui sont censés les plus nécessaires à la Chine, &
„ sous lesquels sont compris tous les autres, le fro-
„ ment, le ris, le millet, la feve, & une autre espe-
„ ce de mill, qu'on appelle *cac-leang*.

„ Ce furent-là les préparatifs: le vingt-quatrieme
„ jour de la lune, sa majesté se rendit avec toute la
„ cour en habit de cérémonie au lieu destiné à offrir
„ au *Chang-ti* le sacrifice du printems, par lequel on
„ le prie de faire croître & de conserver les biens de
„ la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant que de
„ mettre la main à la charrue.....

„ L'empereur sacrifia, & après le sacrifice il des-
„ cendit avec les trois princes & les neuf présidens
„ qui devaient labourer avec lui. Plusieurs grands

„ seigneurs portaient eux-mêmes les coffres précieux „ qui renfermaient les grains qu'on devait semer. „ Toute la cour y assista en grand silence. L'empe- „ reur prit la charrue, & fit en labourant plusieurs „ allées & venues: lorsqu'il quitta la charrue, un „ prince du sang la conduisit & laboura à son tour. „ Ainsi du reste.

„ Aprés avoir labouré en différens endroits, l'em- „ pereur sema les différens grains. On ne laboure „ pas alors tout le champ entier, mais les jours sui- „ vans les laboureurs de profession achevent de le „ labourer.

„ Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens „ laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La cé- „ rémonie se termina par une récompense que l'em- „ pereur leur fit donner.

A cette rélation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes, puisqu'elle est la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin.* Il accorde des récompenses & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingt, vers la Tartarie; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingt devient mandarin du huitieme ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

Postscript.

J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la maniere dont en parlent plusieurs Parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuse & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non seulement ne payerait pas un seul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut pour qu'un domaine puisse donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique!

(Voyez l'article *Bled ou Blé.*)



A I R.

On compte quatre élémens, quatre especes de matiere sans avoir une notion complette de la matiere. Mais que sont les élémens de ces élémens? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

Quelques philosophes en doutent encore; peut-on

raisonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez ; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appellerent l'envelope qui nous environne *atmosphere*, la sphere des exhalaisons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espece de matiere qui ait des propriétés différentes ?

Les philosophes qui ont nié l'existence de l'air, disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matiere que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échapent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en sueur dans son écurie en tems d'hyver, est entouré d'un atmosphere mille fois moins considérable que notre globe ne l'est de la matiere de sa propre transpiration.

Cette transpiration, ces exhalaisons, ces vapeurs innombrables s'échapent sans cesse par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens, qui forme & qui détruit sans cesse végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élevent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems ſerain quand elles ſont aſſez hautes & aſſez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces vapeurs im-

prégnées de souphre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échapent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur: & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

RAISONS DE CEUX QUI NIENT L'AIR.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air disent, pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & invisible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables?

Je vois au coucher du soleil s'élever du pied des montagnes & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaissit peu-à-peu cache insensiblement les montagnes, & s'éleve audessus d'elles. Comment, si l'air existait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le sein de la terre dont il est sorti? Chaque pied cube de ce nuage est pressé par trente-deux pieds cubes; donc

il ne pourait jamais sortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui soulevent les mers; puisque ces mers ne montent jamais à la trentieme partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervescence des tempêtes.

L'air est élastique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau seule le sont souvent bien davantage. Ce que vous appellez l'*élément de l'air* pressé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très petite distance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe; elles pesent comme lui, s'insinuent comme lui, allument le feu par leur soufle, se dilatent, se condensent de même.

Ce systême semble avoir un grand avantage sur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raison de ce que l'atmosphere ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus; au lieu que si on admet l'air, on ne trouve nulle raison pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embrasserait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on fasse contre les systêmes des exhalaisons du globe, est, qu'elles perdent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont réfroidies, au lieu que l'air est, dit-on, toujours

élastique; mais premiérement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toujours; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre, & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevassent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux, conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air semble appartenir sensiblement, selon ces philosophes, aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on se méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs séches & élastiques pour nourrir sa flamme, qu'elle s'éteint sans leur secours, ou quand ces vapeurs sont trop grasses, trop sulphureuses, trop grossieres & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilenciel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elle portent avec elles des parties de souphre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit: *l'air est pur dans ce canton*, cela signifie: *ce canton n'est point marécageux*; il n'a ni plantes ni minieres pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux, qui creusés sous terre de tous côtés, sont devenus le receptable de toutes les bêtes vénimeuses. C'est de là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à

Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause? Elles montent dans l'atmosphere, elles s'y dissipent, elles changent de forme; le vent dont elles sont la premiere cause, les emporte, les sépare; elles s'attenuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce crystal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs seches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées, que les plus grossieres, les plus aqueuses rendues à la terre, laissent les plus seches & les plus fines au dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas.

Il y en a de très spécieuses & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déja pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toûjours l'*élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toûjours, *l'air est doux*, *l'air est serein*, & jamais *les vapeurs sont douces*, *sont sereines*.

ALCHIMISTE.

Cet *Al* emphatique met l'alchimiste autant au dessus du chimiste ordinaire, que l'or qu'il compose est au dessus des autres métaux. L'Allemagne est encor pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maison de *Turenne*, prince

souverain de Sedan, vers l'an 1620. „ Vous n'avez „ pas, lui dit-il, une souveraineté proportionnée à „ votre grand courage. Je veux vous rendre plus ri- „ che que l'empereur. Je ne puis rester que deux „ jours dans vos états; il faut que j'aille tenir à Ve- „ nise la grande assemblée des freres. Gardez seule- „ ment le secret; envoyez chercher de la litharge „ chez le premier apoticaire de votre ville. Jettez- „ y un grain seul de la poudre rouge que je vous „ donne; mettez le tout dans un creuset, & en „ moins d'un quart d'heure vous aurez de l'or."

Le prince fit l'opération, & la réitera trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apoticaires de Sedan, & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il ne fît trois cents mille onces avec trois cents mille grains; & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine, de trente-sept mille cinq cents marcs, sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir; il ne lui restait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui fallait de la monnoie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très modéré dans ses désirs & dans sa dépense; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon* honteux du

peu, lui en donna quaranre mille. Quand il eût épuisé toute la litharge de Sedan, il ne fit plus d'or; il ne revit plus son philosophe; & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette maniere. Changer une production de la nature en une autre, est une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent; car elle demande deux choses qui ne sont guere en notre pouvoir, c'est d'anéantir le fer; & de créer l'argent.

Il y a encor des philosophes qui croient aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'avanture qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu.

„ Il faudrait avoir toujours devant les yeux ce pro-
„ verbe espagnol: *De las cosas mas seguras la mas se-*
„ *gura es dudar*. Quand on a fait une expérience, le
„ meilleur parti est de douter longtems de ce qu'on
„ a vu & de ce qu'on a fait.

„ En 1753 un chimiste Allemand d'une petite pro-

„ vince voisine de l'Alsace crut, avec apparence de „ raison, avoir trouvé le secret de faire aisément „ du salpêtre, avec lequel on composerait la poudre „ à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup „ plus promptement qu'à l'ordinaire. Il fit en effet „ de cette poudre, il en donna au prince son Souve- „ rain qui en fit usage à la chasse. Elle fut jugée plus „ fine & plus agissante que toute autre. Le prince, „ dans un voyage à Versailles, donna de la même „ poudre au Roi, qui l'éprouva souvent & en fut tou- „ jours également satisfait. Le chimiste était si sûr „ de son secret qu'il ne voulut pas le donner à moins „ de dix-sept cents mille francs payés comptant, & le „ quart du profit pendant vingt années. Le marché „ fut signé; le chef de la compagnie des poudres, de- „ puis garde du trésor-royal, vingt en Alsace de la part „ du roi, accompagné d'un des plus savants chimistes „ de France. L'Allemand opéra devant eux auprès „ de Colmar, & il opéra à ses propres dépens. C'était „ une nouvelle preuve de sa bonne-foi. Je ne vis „ point les travaux; mais le garde du trésor-royal „ étant venu chez moi avec le chimiste, je lui dis „ que s'il ne payait les dix-sept cents mille livres „ qu'après avoir fait du salpêtre, il garderait tou- „ jours son argent. Le chimiste m'assura que le sal- „ pêtre se ferait. Je lui répétai que je ne le croyais „ pas. Il me demanda pourquoi? C'est que les hom- „ mes ne font rien, lui dis-je. Ils unissent & ils désu- „ nissent; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

„ L'Allemand travailla trois mois entiers, au bout „ desquels il avoua son impuissance. Je ne peux

„ changer la terre en salpêtre, dit-il; je m'en retour„ ne chez moi changer du cuivre en or. Il partit, „ & fit de l'or comme il avait fait du salpêtre.

„ Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre „ Allemand, & le duc son maître, & les gardes du „ trésor-royal, & le chimiste de Paris, & le roi? „ La voici.

„ Le transmutateur Allemand avait vu un morceau „ de terre imprégnée de salpêtre, & il en avait ex„ trait d'excellent avec lequel il avait composé la „ meilleure poudre à tirer; mais il n'apperçut pas „ que ce petit terrain était mêlé des débris d'ancien„ nes caves, d'anciennes écuries, & des restes du mor„ tier des murs. Il ne considéra que la terre, & il „ crut qu'il suffisait de cuire une terre pareille, pour „ faire le salpêtre le meilleur."

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses, comme des pieces de théâtre; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN, OU PLUTOT LE KORAN.

CE livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale du mont Atlas au désert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan Ethiopien dans l'espace de six cents lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous

tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caſpienne, excepté le royaume d'Aſtracan, tout l'empire de l'indouſtan, toute la Perſe, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Boſnie, toute la Grece, l'Épire, & preſque toutes les iſles juſqu'au petit détroit d'Otrante où finiſſent toutes ces immenſes poſſeſſions.

Dans cette prodigieuſe étendue de pays il n'y a pas un ſeul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres ſacrés; & très peu de littérateurs parmi nous connaiſſent le *Koran*. Nous nous en faiſons preſque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables ſavans.

Voici les premieres lignes de ce livre.

„ Louanges à DIEU, le ſouverain de tous les mon-
„ des; au DIEU de miſéricorde, au ſouverain du jour
„ de la juſtice; c'eſt toi que nous adorons; c'eſt de
„ toi ſeul que nous attendons la protection. Con-
„ duis-nous dans les voies droites; dans les voies de
„ ceux que tu as comblés de tes graces; non dans
„ les voies des objets de ta colere, & de ceux qui
„ ſe ſont égarés."

Telle eſt l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui ſelon le ſavant *Salles* ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa maniere; mais ſelon la plus commune opinion elles ſignifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, *la Grace*, *la Gloire*.

Mahomet continue, & c'eſt DIEU lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots.

„ Ce livre n'admet point le doute, il eſt la direc-
„ tion des juſtes qui croient aux profondeurs de la
„ foi, qui obſervent les tems de la priere, qui ré-
„ pandent en aumônes ce que nous avons daigné leur
„ donner, qui ſont convaincus de la révélation deſ-
„ cendue juſqu'à toi, & envoyée aux prophetes avant
„ toi. Que les fideles aient une ferme aſſurance dans
„ la vie à venir: qu'ils ſoient dirigés par leur ſei-
„ gneur, & ils feront heureux.

„ A l'égard des incrédules il eſt égal pour eux
„ que tu les avertiſſes ou non; ils ne croient pas;
„ le ſceau de l'infidélité eſt ſur leur cœur, & ſur
„ leurs oreilles; les ténebres couvrent leurs yeux; la
„ punition terrible les attend.

„ Quelques-uns diſent, nous croyons en DIEU, &
„ au dernier jour; mais au fond ils ne ſont pas cro-
„ yans. Ils imaginent tromper l'Eternel; ils ſe trom-
„ pent eux-mêmes ſans le ſavoir; l'infirmité eſt dans
„ leur cœur, & DIEU même augmente cette infirmi-
„ té, &c."

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. Et en effet, l'Alcoran paſſe encor aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encor été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais. (Voyez l'article *Arot* & *Marot*.)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans, que nos moines écrivirent tant de livres, lorsqu'on ne pouvait gueres répondre autrement aux conquérans de Constantinople. Nos auteurs qui sont en beaucoup plus grand nombre que les janissaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti; ils leur persuaderent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens; qu'elles étaient toutes esclaves par les loix de l'Alcoran; qu'elles ne possédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela est d'une fausseté évidente; & tout cela a été cru fermement.

Il suffisait pourtant de lire le second & le quatrieme sura (28) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé; on y trouverait les loix suivantes; elles sont traduites également par *Du Rier* qui demeura longtems à Constantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Salles* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

RÉGLEMENS DE MAHOMET SUR LES FEMMES.

I.

„ N'épousez de femmes idolâtres que quand elles se„ ront croyantes. Une servante musulmane vaut „ mieux que la plus grande dame idolâtre.

II.

„ Ceux qui font vœu de chasteté ayant des fem„ mes, attendront quatre mois pour se déterminer.

(28) En comptant l'introduction pour un chapitre.

„ Les femmes ſe comporteront envers leurs maris „ comme leurs maris envers elles.

III.

„ Vous pouvez faire un divorce deux fois avec „ votre femme; mais à la troiſieme, ſi vous la ren„ voyez, c'eſt pour jamais; ou vous la retiendrez a„ vec humanité, ou vous la renverrez avec bonté. „ Il ne vous eſt pas permis de rien retenir de ce que „ vous lui avez donné.

IV.

„ Les honnêtes femmes ſont obéiſſantes & attenti„ ves, même pendant l'abſence de leurs maris. Si „ elles ſont ſages, gardez-vous de leur faire la moin„ dre querelle; s'il en arrive une, prenez un arbitre „ de votre famille & un de la ſienne.

V.

„ Prenez une femme, ou deux, ou trois, ou qua„ tre, & jamais davantage. Mais dans la crainte de „ ne pouvoir agir équitablement envers pluſieurs, „ n'en prenez qu'une. Donnez-leur un douaire con„ venable; ayez ſoin d'elles, ne leur parlez jamais „ qu'avec amitié.

VI.

„ Il ne vous eſt pas permis d'hériter de vos fem„ mes contre leur gré, ni de les empêcher de ſe ma„ rier à d'autres aprés le divorce pour vous emparer „ de leur douaire, à moins qu'elles n'aient été dé„ clarées coupables de quelque crime.

„ Si vous voulez quitter votre femme pour en „ prendre une autre, quand vous lui auriez donné la „ valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien d'elle.

VII.

„ Il vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, mais „ il eſt mieux de vous en abſtenir.

VIII.

„ Une femme renvoyée eſt obligée d'allaiter ſon „ enfant pendant deux ans, & le pere eſt obligé pen- „ dant ce tems-là de donner un entretien honnête „ ſelon ſa condition. Si on ſêvre l'enfant avant deux „ ans, il faut le conſentement du pere & de la me- „ re. Si vous êtes obligé de le confier à une nouri- „ ce étrangere, vous la payerez raiſonnablement."

En voilà ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul DIEU. Ces ſeules paroles du ſura 122, DIEU *eſt unique, éternel, il n'engendre point, il n'eſt point engengendré, rien n'eſt ſemblable à lui.* Ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encor plus que ſon épée.

Au reſte, cet Alcoran dont nous parlons, eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de loix très bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encor ſuivies ſans avoir été jamais affaiblies ou changées par des

interprêtes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-ſeulement les poëtes de la Mecque, mais ſurtout les docteurs. Ceux-ci ſouleverent contre lui les magiſtrats qui donnerent décret de priſe de corps contre lui, comme duement atteint & convaincu d'avoir dit, qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut, comme on ſait, la ſource de ſa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ſes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il ſe faiſait aider dans la compoſition de ſes feuilles, tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien; ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait compoſer leurs ſermons & leurs oraiſons funebres par des moines. Il y avait un pere *Hercule* qui faiſait les ſermons d'un certain évêque; & quand on allait à ſes ſermons, on diſait, *allons entendre les travaux d'*Hercule.

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre 16, à l'occaſion d'une groſſe ſotiſe qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il ſe tire d'affaire.

„ Quand tu lis le Koran adreſſe toi à DIEU, afin „ qu'il te préſerve de *Satan*..... il n'a de pouvoir „ que ſur ceux qui l'ont pris pour maître, & qui donnent des compagnons à DIEU.

„ Quand je substitue dans le Koran un verset à un
„ autre (& Dieu fait la raison de ces changemens),
„ quelques infideles disent, *tu as forgé ces versets*,
„ mais ils ne savent distinguer le vrai d'avec le faux;
„ dites plutôt que l'esprit saint m'a apporté ces ver-
„ sets de la part de Dieu avec la vérité.... D'autres
„ disent plus malignement, il y a un certain hom-
„ me qui travaille avec lui à composer le Koran;
„ mais comment cet homme à qui ils attribuent mes
„ ouvrages pourait-il m'enseigner, puisqu'il parle
„ une langue étrangere, & que celle dans laquelle
„ le Koran est écrit, est l'arabe le plus pur?"

Celui qu'on prétendait travailler avec *Mahomet* était un Juif nommé *Bensalen* (29), ou *Bensalon*. Il n'est gueres vraisemblable qu'un Juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé; les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile

(29) Voyez l'Alcoran de *Salles*, pag. 223.

le triomphe de la Croix; & dans ce triomphe il eſt dit que l'Alcoran eſt arien, ſabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiſte, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela; il était plutôt Janſéniſte; car le fonds de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.



ALEXANDRE.

IL n'eſt plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choſes neuves & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques, & morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur *Alexandre*, qui dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'yvreſſe des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propoſe au lieutenant de police *la Reinie* tantôt de le faire enfermer & tantôt de le faire pendre:

Heureux ſi de ſon tems pour de bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu des petites maiſons.

. . . .

Qu'on livre ſon pareil en France à la Reinie;
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa tête & ſes lauriers.

Cette requête présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grece, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnieres, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit, ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appellait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encor d'autres raisons, & qu'il était d'un très sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnerent un rare exemple de fidélité & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai* DIEU, *en refusant des vivres à* Alexandre, *parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à* Darius. On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions: car un Juif ne devait servir sous aucun roi prophane.

S'ils refuserent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer escla-

ves fideles de *Darius*, il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres ; leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contre elles, & de tentatives réitérées de secouer le joug.

S'ils refuserent d'abord les contributions, c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encor assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai* DIEU, comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même DIEU, mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caracteres hébraïques, c'est-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le shisme entre Samarie & Jérusalem était en petit ce que le shisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux côtés en ayant le même fond de religion.

Alexandre après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encor l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui & donner de l'argent ; car on n'appaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'appaisa ; ils demeurerent sujets d'*Alexandre* ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répete un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'historien romancier, exagérateur, *Flavien Joseph*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. *Rollin* dit donc, après *Joseph*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant prosterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, se prosterne à son tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaissait *Jaddus* depuis longtems, qu'il lui était apparu il y avait dix années avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, conquête à laquelle il ne pensait point alors. Que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son DIEU marcherait à la tête des Grecs, & que ce serait le DIEU des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le Diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légere mention, il est très permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait foumis la partie des Indes qui eft en deçà du Gange, & qui était tributaire des Perfes. Monfieur *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voifins, & qui avait appris non-feulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue facrée, nous affure que leurs annales atteftent l'invafion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeller autrement, & il eft à croire qu'ils ne donnerent pas d'autres furnoms aux rois de Perfe. Ces mêmes annales difent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui eft aujourd'hui le Candahar, & il eft probable qu'il y eut toujours quelques fortereffes fur cette frontiere.

Enfuite *Alexandre* defcendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appellerent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiftoire d'*Alexandre* un feul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appellé de leur propre nom une feule ville, un feul prince Afiatique. Ils en ont ufé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque s'ils l'avaient affujettie à une prononciation qui leur femblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

Monfieur *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus*, ni de *Taxile*; en effet ce ne font pas là des noms indiens. Cependant, fi nous en croyons nos miffionnaires, il y a encor des feigneurs patanes qui prétendent defcendre de *Porus*. Il fe peut que ces miffionnaires les aient flattés de cette origi-

ne, & que ces ſeigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joſeph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife Juif, *Plutarque* qui écrivit longtems après *Joſeph* paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchéri encor ſur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut ſe faire adorer, non-ſeulement par les Perſes, mais auſſi par les Grecs. Il ne s'agit que de ſavoir ce qu'Alexandre, les Perſes, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande regle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des ſacrifices, lui élever des autels & des temples, il eſt clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perſes, on le ſaluât à la perſanne, qu'on ſe proſternât devant lui dans certaines occaſions; qu'on le traitât enfin comme un roi de Perſe tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très raiſonnable & de très commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de juſtice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On ſert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Pluſieurs

rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur; on adore le pape, on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'est fondé que sur un équivoque. (Voyez *Abus des mots.*)

C'est *Octave*, surnommé *Auguste*, qui se fit réellement adorer, dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'*Auguste*. *Horace* lui dit positivement:

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable sacrilege d'adoration; & il n'est point dit qu'on en murmurât.

Les contradictions sur le caractere d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, si on ne savait que les hommes, & surtout ceux qu'on appelle *héros*, sont souvent très différens d'eux-mêmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le sort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un souverain bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables rap-

portés d'une maniere contradictoire? Les uns disent que *Callisthene* fut exécuté à mort & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut longtems après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des avantures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon *Quinte Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe) il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre, il fait saisir dix philosophes Indiens, que les Grecs appellaient *Gymnosophites*, & qui étaient nuds comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabucodonosor* qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses

ſonges qu'il avait oublié; ou bien au califе des *Mille & une nuits* qui devait étrangler ſa femme dès qu'elle aurait fini ſon conte. Mais c'eſt *Plutarque* qui rapporte cette ſotiſe, il faut la reſpecter; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoiſonnement d'*Alexandre* par *Ariſtote*; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémus*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Ariſtote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie; que cette eau était ſi froide qu'elle tuait ſur le champ ceux qui en buvaient: qu'*Antipater* envoya cette eau dans une corne d'un pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babilone; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de ſix jours d'une fievre continue.

Il eſt vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'eſt qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perſe par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Aſie, de la Grece, de l'Egypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant ſe moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en eut fait autant en ſi peu d'années. Voyez l'article *Hiſtoire*.

ALEXAN-

ALEXANDRIE.

PLus de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre*, & par ses capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire; bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphere par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On sait assez que la moitié de cette ville est dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'existe plus.

La ville fut toujours très florissante sous les *Ptolomées* & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes: les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour-à-tour avec le reste de l'Egypte, ne la laisserent point dépérir. Les Turcs même lui conserverent un reste de grandeur; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea une seconde fois le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légéreté; leur amour des nouveautés avec l'appli-

cation au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs & de Juifs, qui tous de pauvres qu'ils étaient auparavant devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux-arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste; ils y traduisirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles; les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les Chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur, & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagerent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur couta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgerent.

Le christianisme que les *Panthenes*, les *Origenes*, les *Cléments*, avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion, & tous les habitans divisés entre eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'eſt le ſujet de cette fameuſe lettre de l'empereur *Adrien* au conſul *Servianus*, rapportée par *Vopiſcus*. (30)

„ J'ai vu cette Égypte que vous me vantiez tant, „ mon cher *Servien*; je la fais toute entiere par cœur; „ cette nation eſt légere, incertaine, elle vole au „ changement. Les adorateurs de *Sérapis* ſe font „ chrétiens; ceux qui ſont à la tête de la religion du „ CHRIST ſe font dévots à *Sérapis*. Il n'y a point „ d'archi-rabin Juif, point de Samaritains, point de „ prêtre chrétien qui ne ſoit aſtrologue ou devin, ou „ baigneur (c'eſt à-dire entremetteur). Quand le „ patriarche Grec (31) vient en Egypte, les uns „ s'empreſſent auprès de lui pour lui faire adorer „ *Sérapis*, les autres le CHRIST. Ils ſont tous très „ ſéditieux, très vains, très querelleurs. La ville „ eſt commerçante, opulente, peuplée; perſonne n'y „ eſt oiſif; les uns y ſouflent le verre, les autres fa„ briquent le papier. Ils ſemblent être de tout mé„ tier, & en ſont en effet. La goutte aux pieds & „ aux mains même ne les peut réduire à l'oiſiveté. „ Les aveugles y travaillent; l'argent eſt un dieu que „ les chrétiens, les Juifs & tous les hommes ſervent „ également."

Voici le texte latin de cette lettre.

(30) Tom. II. pag. 406.

(31) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots, *patriarche grec;* parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux myſteres grecs. Les chrétiens ne commencerent à connaître le mot *patriarche* qu'au cinquieme ſiecle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaiſſaient point ce titre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi secundi pag. 406*.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Augustus Serviano Cos. V°.

Ægyptum quam mihi laudabas, Serviane cariſſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt, chriſtiani ſunt; & devoti ſunt Serapi, qui ſe CHRISTI epiſcopos dicunt. Nemo illic archiſynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo chriſtianorum presbyter, non mathematicus, non aruſpex, non aliptes. Ipſe ille patriarcha quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis ſeditioſiſſimum, vaniſſimum, injurioſiſſimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otioſus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur; omnes certe lymphiones cujuſcumque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent; cœci quod agant habent, cœci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otioſi vivunt. Unus illis deus eſt, hunc chriſtiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur auſſi connu par ſon eſprit que par ſa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainſi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la diſpute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré partout; & quoiqu'ils euſſent le malheur d'être dès long-

tems partagés en différentes sectes qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes; il en est même encor aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.



ALGER.

LA philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louis XIV*, lorsqu'il prit les rênes de l'état, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie. Ce projet (32) annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances & dans les affaires, il eut je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuses & éclatantes, qui tenaient même un peu du romanesque.

L'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, était peut-être de ce genre. Il y était encor excité par le pape *Alexandre VII*, & le cardinal

(32) Voyez l'expédition de *Gigeri*, par *Pelisson*.

Mazarin avant ſa mort lui avait inſpiré ce deſſein. Il avait même longtems balancé s'il irait à cette expédition en perſonne à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas aſſez de vaiſſeaux pour exécuter une ſi grande entrepriſe, ſoit par lui-même, ſoit par ſes généraux. Elle fut infructueuſe & devait l'être. Du moins elle aguerrit ſa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les ſecours déſintéreſſés donnés aux Vénitiens aſſiégés dans Candie, & aux Allemands preſſés par les armes Ottomanes à St. Godhart.

Les détails de cette expédition d'Afrique ſe perdent dans la foule des guerres heureuſes ou malheureuſes faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injuſtice. Rapportons ſeulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occaſion des pirateries d'Alger.

„ Il eſt triſte, Monſieur, qu'on n'ait point écouté „ les propoſitions de l'ordre de Malthe, qui offrait, „ moyennant un ſubſide médiocre de chaque état „ chrétien, de délivrer les mers des pirates d'Alger, „ de Maroc & de Tunis. Les chevaliers de Malthe „ ſeraient alors véritablement les défenſeurs de la „ chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que „ deux vaiſſeaux de cinquante canons, & cinq d'envi„ron quarante; quatre de trente. Le reſte ne doit „ pas être compté.

„ Il eſt honteux qu'on voie tous les jours leurs

„ petites barques enlever nos vaisseaux marchands
„ dans toute la Méditerranée. Ils croisent même
„ jusqu'aux Canaries & jusqu'aux Açores.

„ Leurs milices composées d'un ramas de nations,
„ anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes,
„ Turcs, Negres même, s'embarquent presque sans
„ équipage sur des chebecs de dix-huit à vingt pieces
„ de canon; ils infestent toutes nos mers comme des
„ vautours qui attendent une proie. S'ils voient un
„ vaisseau de guerre ils s'enfuient; s'ils voient un
„ vaisseau marchand ils s'en emparent; nos amis, nos
„ parens, hommes & femmes deviennent esclaves;
„ & il faut aller supplier humblement les barbares
„ de daigner recevoir notre argent pour nous rendre
„ leurs captifs.

„ Quelques états chrétiens ont la honteuse pru-
„ dence de traiter avec eux, & de leur fournir des
„ armes avec lesquelles ils nous dépouillent. On né-
„ gocie avec eux en marchands, & ils négocient en
„ guerriers.

„ Rien ne serait plus aisé que de réprimer leurs bri-
„ gandages; on ne le fait pas. Mais que de choses
„ seraient utiles & aisées qui sont négligées absolu-
„ ment! La nécessité de réduire ces pirates est re-
„ connue dans les conseils de tous les princes, &
„ personne ne l'entreprend. Quand les ministres de
„ plusieurs cours en parlent par hazard ensemble,
„ c'est le conseil tenu contre les chats.

„ Les religieux de la rédemption des captifs sont

„ la plus belle institution monastique; mais elle est
„ bien honteuse pour nous. Le royaume de Fez,
„ Alger, Tunis, n'ont point de *Marabous de la ré-*
„ *demption des captifs*. C'est qu'ils nous prennent
„ beaucoup de chrétiens, & nous ne leur prenons gue-
„ res de musulmans.

„ Ils sont cependant plus attachés à leur religion
„ que nous à la nôtre. Car jamais aucun Turc, au-
„ cun Arabe ne se fait chrétien; & ils ont chez eux
„ mille renégats qui même les servent dans leurs ex-
„ péditions. Un Italien nommé *Pélagini* était en
„ 1712 général des galeres d'Alger. Le miramolin,
„ le bey, le dey, ont des chrétiennes dans leurs
„ serrails; & nous n'avons eu que deux filles Tur-
„ ques qui aient eu des amans à Paris.

„ La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille
„ hommes de troupes réglées, mais tout le reste est
„ soldat, & c'est ce qui rend la conquête de ce pays
„ si difficile. Cependant les Vandales les subjugue-
„ rent aisément, & nous n'osons les attaquer, &c.

ALMANACH.

Il est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet astronomes, & qui connaissaient un peu le cours des astres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance

égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe Indien embarqué à Melia vienne à Bayonne; je ſuppoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde; je ſuppoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare partout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aſtres; je ſuppoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ferait pas ſi rare.

Notre ſot pour le mettre au fait de nos arts & de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liége compoſé par *Matthieu Lansberge*, & du *Meſſager boiteux* d'*Antoine Souci* aſtrologue & hiſtorien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préſide aux feſſes, le bélier à la tête, les poiſſons aux pieds, ainſi du reſte.

Chaque jour de la lune vous enſeigne quand il faut prendre du beaume de vie du Sr. *Le Lievre*, ou des pilules du Sr. *Keyſer*, ou vous pendre au col un ſachet de l'apoticaire *Arnoud*, vous faire ſaigner, vous faire couper les oncles, ſevrer vos enfans, planter, ſemer, aller en voyage, ou chauſſer des ſouliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à ſon conducteur qu'il ne prendra pas de ſes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien lui

faſſe voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les ſages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle; le voyageur qui verra ces momeries ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous; il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, & qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand college de Bénarès que nous n'avons pas le ſens commun, mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées & diſcretes, on poura faire quelque choſe de nous moyennant la grace de DIEU.

C'eſt ainſi précisément que nos premiers miſſionnaires, & ſurtout *St. François Xavier*, en uſerent avec les peuples de la preſqu'iſle de l'Inde. Ils ſe tromperent encor plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très curieuſe de lire les rélations qu'ils écrivent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable; toute aſſemblée eſt un ſabbat; toute figure ſimbolique eſt un taliſman; tout bracmane eſt un ſorcier; & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſperent que la *moiſſon ſera abondante*. Ils ajoutent par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à-peu-près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens faiſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la

Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre comme on la faiſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque caldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aſtronomie toute entiere depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les ſecrets pour la ſanté dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miſſionnaires jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excuſerent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions extravagantes dont il faut le remplir (33). *Je crois beaucoup moins que vous aux ſuperſtions*, leur dit l'empereur, *faites-moi ſeulement un bon calendrier, & laiſſez mes ſavans y mettre toutes leurs fadaiſes.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes*, ſe moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il eſt très vraiſemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque meſſager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces

(33) Voyez *du Halde* & *Parennin*.

feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sotises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort longtems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien longtems qu'on sait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolables & des spheres avant que nous sussions lire; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple Romain, *populus late rex*, fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberge* & du *Messager boiteux*, & des astrologues de la Chine, jusqu'au tems où *Jules César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous appellons encor de son nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois faisant trois cents quatre jours; cela n'était ni solaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea comme on put, & qu'on corrigea si mal, que du tems de *César* les fêtes d'été se célébraient en hyver. Les généraux Romains triomphaient toujours; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout, il sembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne sais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hyver. Toutes les nations de l'empire Romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changerent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrerent leurs nouvelles lunes, leur *Phasé* ou *Pascha* le quatorzieme jour de la lune de Mars, qu'on appelle la *lune rousse*; & cette époque arrivait souvent en Avril; leur Pentecôte cinquante jours après le *Phasé*; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de Juillet; celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand sabbath sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire; ils compterent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore & qu'il a fallu corriger dans le seizieme siecle de notre ere vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils se conformerent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminerent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se tromperent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste. Vierge furent substituées autant

qu'on le put aux nouvelles lunes ou néoménies; l'auteur du *Calendrier romain* dit que la raison en est prise du verset des cantiques *pulcra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil. (34)

Les chrétiens garderent aussi la Pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs précisément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patron remplacerent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St. Jean n'a été portée au 24 de Juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St. Jean* avait dit en parlant de Jesus-Christ, il faut qu'il croisse & que je diminue. *Oportet illum crescere me autem minui.*

Ce qui est très singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St. Jean, qui est le tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien embrasement de la terre qui en attendait un second.

Le même auteur du *calendrier* assure que la fête de l'Assomption est placée au 15 du mois d'Auguste nommé par nous *Aoust*, parce que le soleil est alors dans le signe de la vierge.

Il certifie aussi que *St. Matthias* n'est fêté au mois de Février que parce qu'il fut intercalé parmi les

(34) Voyez *Calendrier romain* pag. 101. & suiv.

douze apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point, de dire le soleil entre dans le bélier quand il n'y entre point, de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos calendriers sont des almanachs des siecles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans le taureau? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les spheres célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux?

Il eût été très convenable non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hyver ou de l'équinoxe du printems, mais encor de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation du taureau quand on le dit dans le bélier, & qu'il sera ensuite dans les gemeaux & successivement dans toutes les constellations suivantes au tems de l'équinoxe du printems, il faudrait faire dès à-présent ce qu'on sera obligé de faire un jour, lorsque l'erreur devenue plus

grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos peres en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année*, *Kalendrier*, *Précession des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

ALOUETTE.

CE mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis, quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou*, était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *César* composa une légion de Gaulois, (35) à laquelle il donna le nom d'alouette: *vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le servit très bien dans les guerres civiles; & *César* pour récompense donna le droit de citoyen Romain à chaque légionaire.

On peut seulement demander comment les Romains appellaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appellaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De

(35) Voyez le dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.

De telles étymologies ainsi avérées doivent être admises. Mais quand un professeur Arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu; il n'y a gueres d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala qui n'aimaient pas les étrangers; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires, dans le phénicien & le caldéen! Un homme s'imagine que nôtre mot *dôme* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue*; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville*? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur*; & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la Tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage cel-

tique, gaulois & toscan, si la perte d'un tems consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.



AMAZONES.

On a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes; l'histoire en fait mention; car sans compter une *Sémiramis*, une *Tomyris*, une *Pantézilée*, qui sont peut-être fabuleuses, il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était surtout dans la tribu des Homérites une espece de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouses secourussent & vengeassent leurs maris, & les meres leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célebre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius* du tems du calife *Abubecre* successeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin, il les conduisait à Damas; parmi ces captives était la sœur de *Dérar* lui-même. L'histoire arabe d'*Alvakedi* traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traittes à ses prisonnieres. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah*, c'était le nom de cette sœur de *Dé-*

rar, propose à une de ses compagnes nommée *Oferra*, de se soustraire à la captivité; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même entousiasme musulman saisit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, especes de poignards qu'elles portent à la ceinture; & forment un cercle comme les vaches se serrent en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance longtems à user de la force; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déja tirés, lorsque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homere*; ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées, les combattans se parlent souvent assez longtems avant que d'en venir aux mains; & c'est ce qui justifie *Homere* sans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas; il fait d'abord une priere à JESUS-CHRIST; „ Injuste aggresseur, „ dit il, ensuite à *Sergiabil*, tu ne résisteras pas à „ JESU mon DIEU, qui combattra pour les vengeurs „ de sa religion.

„ Tu proferes un mensonge impie, lui répond *Sergiabil*; JESU n'est pas plus grand devant DIEU qu'*Adam*: DIEU l'a tiré de la poussiere: il lui a donné

„ la vie comme à un autre homme: & après l'avoir
„ laissé quelque tems sur la terre il l'a enlevé au
„ ciel." (36)

Après de tels discours le combat commence; *Thomas* tire une flèche qui va blesser le jeune *Aban* fils de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil*; *Aban* tombe, & expire, la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris; mais elle court sur le champ de bataille, le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains; de la premiere qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendart des chrétiens; les Arabes s'en saisissent en criant *allah acbar*; de la seconde elle perce un œil de *Thomas* qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples; mais elle ne dit point que ces femmes guerrieres se brulassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encor moins qu'elles vécussent sans hommes; au contraire elles s'exposaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioste* & au *Tasse* d'avoir introduit tant d'amantes guerrieres dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéressantes.

Il y eut en effet, du tems de la folie des croisades, des femmes chrétiennes qui partagerent avec leurs maris les fatigues & les dangers: cet entousias-

(36) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens bazilidiens avait depuis longtems cours en Arabie. Les bazilidiens disaient que JESUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

me fut porté au point que les Génoises entreprirent de se croiser, & d'aller former en Palestine des bataillons de juppes & de cornettes; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari. L'histoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus constant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célebre comtesse de *Montfort* en Bretagne. „ Cette princesse (dit d'*Argentré*) était vertueuse outre tout naturel de son sexe; „ vaillante de sa personne autant que nul homme: „ elle montait à cheval, elle le maniait mieux que „ nul écuyer; elle combattait à la main; elle courait, „ donnait parmi une troupe d'hommes d'armes com„ me le plus vaillant capitaine; elle combattait par „ mer & par terre tout de même assurance, &c."

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ses états envahis par son compétiteur *Charles de Blois*. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brêche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit sur le camp des ennemis suivie de cinq cents hommes, y mit le feu & le réduisit en cendre.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, si connue sous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, sont moins étonnans;

que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comtesse de *Montfort*. Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumiere pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siege d'Orléans; elle combattit tout aussi bien, & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472 quand l'armée Bourguignonne assiégeait Beauvais. *Jeanne Hachette* à la tête de plusieurs femmes soutint longtems un assaut, arracha l'étendart qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brêche; jetta le porte-étendart dans le fossé, & donna le tems aux troupes du Roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite; & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle. de *la Charse* de la maison de *la Tour du Pin-Gouvernet*, se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repoussa les Barbets qui faisaient une irruption. Le Roi lui donna une pension com-

me à un brave officier. L'ordre militaire de St. Louis n'était pas encor institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareilles héroïnes; le nombre n'en est pas grand; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les soldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrieres: mais le royaume des Amazones sur les bords du Thermodon n'est qu'une fiction poëtique, comme presque tout ce que l'antiquité raconte.

A M E.

SECTION PREMIERE.

L'Article *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphysique, doivent commencer par une soumission sincere aux dogmes indubitables de l'église. La révélation vaut mieux sans doute que toute la philosophie. Les systêmes exercent l'esprit; mais la *foi* l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas souvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très confuse, ou même dont nous n'en avons aucune? Le mot d'*ame* n'est-il pas dans ce cas? Lorsque la languette, ou la soupape d'un souflet est dérangée, & que l'air qui est entré dans la capacité du souflet en sort par quelque ouverture survenue à cette soupape, qu'il n'est plus comprimé con-

tre les deux palettes, & qu'il n'est pas poussé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les servantes disent: *l'ame du souflet est crevée*. Elles n'en savent pas davantage; & cette question ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule l'*ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *Seel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemans *seel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurênt point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames; *psiché* qui signifiait *l'ame sensitive*, *l'ame des sens*; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de passion pour *Psiché*, & que *Psiché* l'aima si tendrement: *pneuma*, le soufle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons tra-

duit par *spiritus*, esprit; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes; & enfin *Nous*, *l'intelligence*.

Nous possédions donc trois ames sans avoir la plus légere notion d'aucune. (37) *St. Thomas d'Aquin* admet ces trois ames en qualité de péripatéticien; & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Psiché était dans la poitrine. *Pneuma* se répandait dans tout le corps; & *Nous* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçus que dans leurs passions d'amour, de colere, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siege des passions. Lorsqu'on pense profondément, on sent une contention dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le soufle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été consumé sur un bucher, ou englouti dans la mer, & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient; car ils l'avaient vu; le

(37) Somme de *St. Thomas* édition de Lyon 1738.

mort avait parlé; le songeur l'avait interrogé. Etait-ce *psiché*? était-ce *pneuma*? était-ce *nous* avec qui on avait conversé en songe? On imagina un phantôme, une figure légere; c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrémement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des tems, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entiérement de la matiere; mais ce fut un problême qui ne fut jamais résolu, jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialistes alleguent quelques peres de l'église, qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St. Irenée* dit, que l'ame n'est que le soufle de la vie; qu'elle n'est incorporelle que par sa comparaison avec le corps mortel; & qu'elle conserve la figure de l'homme, (38) afin qu'on la reconnaisse.

Envain *Tertullien* (39) s'exprime ainsi: La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile; *corporalitas animæ in ipso Evangelio relucescit.* Car si l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expressément, *psiukai men oun*

(38) Livre V. chap. VII.
(39) *De animâ* cap. VII.

ei ton antropon polumeres esti; l'ame de l'homme est composée de plusieurs parties. (40).

En vain allegue-t-on *St. Hilaire* qui dit dans des tems postérieurs: *il n'est rien de créé qui ne soit corporel ni dans le ciel, ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles: tout est formé d'élémens; & les ames, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle* (41).

En vain *St. Ambroise*, au sixieme siecle, dit: *Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté la seule vénérable Trinité* (42).

Le corps de l'église entiere a décidé que l'ame est immatérielle. Ces saints étaient tombés dans une erreur alors universelle; ils étaient hommes; mais ils ne se tromperent pas sur l'immortalité, parce qu'elle est évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'église infaillible sur ces points de philosophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur*, & de ce qu'on nomme *matiere*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaissons la matiere que par quelques phénomenes. Nous la connaissons si peu que nous l'appellons *substance*; or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous*; mais ce dessous nous sera éternellement caché. Ce *dessous* est le secret du Créateur; & ce secret du Créateur est par-

(40) Oraison contre les Grecs.
(41) *St. Hil.* sur *St. Matth.* pag. 633.
(42) Sur *Abraham* liv. II. chap. VIII.

tout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croissons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous pensons, ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être, quel qu'il soit, a des pensées.

SECTION SECONDE.

Des doutes de Loke *sur l'ame.*

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie a suivi scrupuleusement *Jaquelot*; mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'éleve aussi contre *Loke*; parce que le modeste *Loke* a dit: „ nous ne serons peut-être ja„ mais (43) capables de connaître si un être maté„ riel pense ou non, par la raison qu'il nous est im„ possible de découvrir par la contemplation de nos „ propres idées *sans révélation*, si DIEU n'a point don„ né à quelque amas de matiere disposée comme il „ le trouve à propos, la puissance d'appercevoir & „ de penser; ou s'il a joint & uni à la matiere ainsi „ disposée une substance immatérielle qui pense. Car „ par rapport à nos notions, il ne nous est pas plus „ mal aisé de concevoir que DIEU peut, s'il lui plait, „ ajouter à notre idée de la matiere la faculté de „ penser, que de comprendre qu'il y joigne une au„ tre substance avec la faculté de penser; puisque „ nous ignorons en quoi consiste la pensée, & à quel„ le espece de substance cet Etre tout-puissant a

(43) Traduction de *Coste*.

„ trouvé à propos d'accorder cette puissance qui ne „ saurait être créée qu'en vertu du bon plaisir & de „ la bonté du Créateur. Je ne vois pas quelle con„ tradiction il y a que DIEU, cet être pensant, éter„ nel & tout-puissant, donne, s'il veut, quelques „ degrés de sentiment, de perception & de pensée à „ certains amas de matiere créée & insensible; qu'il „ joint ensemble comme il le trouve à propos."

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. (44).

On sait quelles querelles il eut à essuyer sur cette opinion qui parut hazardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissanee de DIEU, & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matiere pensât: mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu, nommé *matiere*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui sont également incompréhensibles.

Loke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion; c'était celle de toute l'antiquité, qui en regardant l'ame comme une matiere très déliée,

(44) Voyez le discours préliminaire de Mr. *Dalembert*. „ On peut dire qu'il créa la métaphysique à-peu-près comme „ *Newton* avait créé la physique... pour connaître notre ame, ses „ idées & ses affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils „ l'auraient mal instruit; il se contenta de descendre profondément „ en lui-même; & après s'être, pour ainsi dire contemplé long„ tems, il ne fit dans son traité de l'*Entendement humain* que pré„ senter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un „ mot, il réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, „ la physique expérimentale de l'ame."

assurait par conséquent que la matiere pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. „ Il est vrai, dit „ *Gassendi*, que vous connaissez que vous pensez; mais „ vous ignorez quelle espece de substance vous êtes, „ vous qui pensez. Ainsi quoique l'opération de la pen„ sée vous soit connue, le principal de votre essence „ vous est caché; & vous ne savez point quelle est „ la nature de cette substance dont l'une des opéra„ tions est de penser. Vous ressemblez à un aveugle „ qui sentant la chaleur du soleil, & étant averti „ qu'elle est causée par le soleil, croirait avoir une „ idée claire & distincte de cet astre; parce que si on „ lui demandait ce que c'est que le soleil, il pourait „ répondre que c'est une chose qui échauffe, &c."

Le même *Gassendi* dans sa *philosophie d'Epicure*, répete plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes, dans une de ses lettres à la princesse Palatine *Elisabeth*, lui dit: „ Je confesse que par la „ seule raison naturelle nous pouvons faire beaucoup „ de conjectures sur l'âme, & avoir de flatteuses es„ pérances, mais non pas aucune assurance." Et en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les peres des premiers siecles de l'église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même tems matérielle. Ils pen-

faient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que de créer. Ils disaient: DIEU la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets sont incapables de nous en donner. De-là il conclud que nous voyons tout en DIEU. C'est au fond la même chose que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées; car avec quoi verrions-nous dans lui, si nous n'avions pas des instrumens pour voir? Et ces instrumens, c'est lui seul qui les tient & qui les dirige. Ce systême est un labyrinthe, dont une allée vous ménerait aux spinosisme, une autre au stoïcisme, & une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la matière, on finit toujours par ne se point entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses; ils disputent, & la nature agit.

SECTION TROISIEME.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.

Avant l'étrange systême qui suppose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître possède une ame spirituelle. Tout le monde s'accordait paisiblement à convenirs que le bêtes avaient reçu de DIEU du sentiment,

de la mémoire, des idées, & non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire, que la nature a donné aux bêtes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de DIEU; il avait pu communiquer à la matiere organisée des animaux le plaisir, la douleur; le ressouvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entre eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-seulement il avait pu douer presque tous les animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse expérimentée que dans leur jeunesse trop confiante; non-seulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Descartes* soutinrent à l'univers qu'il se trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne sais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimere de *Descartes*, se jetterent dans la chimere opposée; ils donnerent libéralement un esprit pur aux crapaux & aux insectes; *in vitium ducit culpæ fuga*.

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit

prit dans une punaise; on imagina un milieu; c'est l'instinct; & qu'est-ce que l'instinct? Oh oh! c'est une forme substantielle; c'est une forme plastique; c'est un je ne sais quoi; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses, *je ne sais quoi*; tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne sais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans son poëme sur les vanités du monde:

Osez-vous assigner, pédans insuportables,
Une cause diverse à des effets semblables?
Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi. „ Je me représente l'ame des bêtes comme une substance immatérielle & intelligente, mais „ de quelle espece? Ce doit être, ce me semble, „ un principe actif qui a des sensations, & qui n'a „ que cela...... Si nous refléchissons sur la nature „ de l'ame des bêtes, elle ne nous fournit rien de „ son fonds qui nous porte à croire que sa spiritualité la sauvera de l'anéantissement."

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi j'a-

voue que je ne le conçois pas. Je conçois encor moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant; parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU; parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que DIEU le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions, & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je saurois celles que j'aurai dans une minute; que je ne le sais jamais; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Etre suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe, comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de DIEU? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment! est-ce que vous êtes mort? — Oui; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse, & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais

précisément le moment où je m'endors; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je suis mort réguliérement six heures en vingt-quatre. C'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil sans qu'il en sut rien. L'hétérodoxe lui répondit; Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant l'immortalité de l'ame; puisque la foi & la raison démontrent cette vérité; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Loke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait. Un autre philosophe a dit: *le propre de l'homme est de penser; mais ce n'est pas son essence.*

Laissons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même, & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730 un philosophe essuya une persécution assez forte pour avoir avoué, avec *Loke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le per-

ſécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques diſputes philoſophiques, produiſit en France les plus lâches atrocités; un Français fut la victime de *Loke.*

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces miſérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaicteurs mêmes. Cette remarque eſt bien étrangere à l'article *Ame*; mais faudrait-il perdre une occaſion d'effrayer ceux qui ſe rendent indignes du nom d'homme de lettres; qui proſtituent le peu d'eſprit & de conſcience qu'ils ont à un vil intéret, à une politique chimérique, qui trahiſſent leurs amis pour flatter des ſots, qui broient en ſecret la cigüe dont l'ignorant puiſſant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux conſuls un *Lucrece* pour avoir mis en vers le ſyſtême d'*Epicure*? un *Cicéron* pour avoir écrit pluſieurs fois, qu'après la mort on ne reſſent aucune douleur? qu'on accuſât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulieres ſur la Divinité? La liberté de penſer fut illimitée chez les Romains. Les eſprits durs, jaloux & rétrécis, qui ſe ſont efforcés d'écraſer parmi nous cette liberté mere de nos connaiſſances, & premier reſſort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas ſongé que les Romains qui pouſſaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos légiſlateurs, & que les diſputes de l'école n'ont pas plus de rap-

port au gouvernement que le tonneau de *Diogene* n'én eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon ſur l'ame; nous aurons peut-être plus d'une occaſion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confeſſons toujours notre profonde ignorance ſur cette ame, ſur cette faculté de ſentir & de penſer que nous tenons de ſa bonté infinie. Avouons que nos faibles raiſonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature eſt inconnue, à perfectionner les ſciences qui ſont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des reſſorts dans leurs montres, ſans ſavoir ce que c'eſt que le reſſort.

SECTION QUATRIEME.

Sur l'ame & ſur nos ignorances.

Il eſt dit dans la Geneſe, DIEU *ſoufla au viſage de l'homme un ſoufle de vie, & il devint ame vivante; & l'ame des animaux eſt dans le ſang*; *& ne tuez point mon ame*, &c.

Ainſi l'ame était priſe en général pour l'origine & la cauſe de la vie, pour la vie même. C'eſt pourquoi certaines nations croyaient ſans raiſonner que quand la vie ſe diſſipait l'ame ſe diſſipait de même.

Si l'on peut démêler quelque choſe dans le chaos des hiſtoires anciennes, il ſemble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la ſagacité de

distinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noüs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins à leur exemple distinguerent *animus* & *anima*, & nous enfin nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est là l'éternel objet des disputes des hommes; je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abîmes?

Sur la foi de nos connaissances acquises nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées & quelles sont ces idées? si après nous avoir animés quelques momens son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? Si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils

font l'un & l'autre d'une nature femblable (44)? ces queftions paraiffent fublimes; que font-elles? des queftions d'aveugles nés fur la lumiere.

Quand nous voulons connaître groffiérement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creufet; mais avons-nous un creufet pour y mettre l'ame?

Que nous ont appris tous les philofophes anciens & modernes? un enfant eft plus fage qu'eux; il ne penfe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eft trifte, direz-vous, pour notre infatiable curiofité, pour notre foif intariffable du bien être, de nous ignorer ainfi! j'en conviens, & il y a des chofes encor plus triftes; mais je vous répondrai,

Sors tua mortalis, non eft mortale quod optas.

Tes deftins font d'un homme, & tes vœux font d'un DIEU.

Il paraît encor une fois que la nature de tout principe des chofes eft le fecret du Créateur. Comment les airs portent-ils des fons? comment fe forment les animaux? comment quelques-uns de nos membres obéiffent-ils conftamment à nos volontés? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un régiftre, & les en tire tantôt à notre

(47) Ce n'était pas fans doute l'opinion de *St. Auguftin* qui dans le livre huit de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainfi; *Que ceux-là fe taifent qui n'ont pas ofé à la vérité, dire que* DIEU *eft un corps, mais qui ont cru que nos ames font de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'eft pas permis d'attribuer à* DIEU.

„ Cedant & illi quos quidem puduit dicere DEUM corpus effe, „ verumtamen ejufdem naturæ, cujus ille eft, animos noftros effe „ putaverunt : ita non eos movet tanta mutabilitas animæ, quam „ DEI naturæ tribuere nefas eft."

gré & tantôt malgré nous? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténebres.

L'homme est un être agissant, sentant & pensant; voilà tout ce que nous en savons; il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il soit, a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimede*, de l'autre celle d'un imbécille; sont-elles de même nature? Si leur essence est de penser elles pensent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature, l'espece d'une ame qui ne peut faire une regle d'arithmétique, sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux? Si ce sont les organes du corps qui ont fait penser *Archimede*, pourquoi mon idiot mieux constitué qu'*Archimede*, plus vigoureux, digérant mieux, faisant mieux toutes ses fonctions, ne pense-t-il point? C'est, dites-vous, que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supposez; vous n'en savez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles saines qu'on a disséquées; il est même très-vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'*Archimede* qui a fatigué prodigieusement, & qui pourait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déja conclu, que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les suffisans, ils sont fort au dessous des singes.

Disputez maintenant, colériques argumentans; présentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos sentences, vous qui ne savez pas un mot de la question.

SECTION CINQUIEME.

Du paradoxe de Warburton *sur l'immortalité de l'ame.*

Warburton éditeur & commentateur de *Shakespear*, & évêque de Glocester, usant de la liberté anglaise, & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque; & pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse*, qu'il appelle *Légation*, est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même pages 7 & 8 du premier tome.

„ 1°. *La doctrine d'une vie à venir, des récompenses „ & des châtimens après la mort est nécessaire à toute „ société civile.*

2°. *Tout le genre humain (& c'est en quoi il se trom- „ pe), & spécialement les plus sages & les plus savan- „ tes nations de l'antiquité se sont accordées à croire & „ à enseigner cette doctrine.*

„ 3°. *Elle ne peut se trouver en aucun endroit de la*

„ *loi de* Moïſe; *donc la loi de* Moïſe *eſt d'un original di-*
„ *vin; ce que je vais prouver par les deux ſillogiſmes ſui-*
„ *vans.*

„ PREMIER SILLOGISME.

„ *Toute religion, toute ſociété qui n'a pas l'immorta-*
„ *lité de l'ame pour ſon principe, ne peut être ſoutenue*
„ *que par une providence extraordinaire; la religion jui-*
„ *ve n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe,*
„ *donc la religion juive était ſoutenue par une providence*
„ *extraordinaire.*

SECOND SILLOGISME.

„ *Les anciens légiſlateurs ont tous dit qu'une religion*
„ *qui n'enſeignerait pas l'immortalité de l'ame ne pouvait*
„ *être ſoutenue que par une providence extraordinaire.*
„ Moïſe *a inſtitué une religion qui n'eſt pas fondée ſur*
„ *l'immortalité de l'ame; donc* Moïſe *croyait ſa religion*
„ *maintenue par une providence extraordinaire.*"

Ce qui eſt bien plus extraordinaire, c'eſt cette aſſertion de *Warburton*, qu'il a miſe en gros caractères à la tête de ſon livre. On lui a reproché ſouvent l'extrême témérité & la mauvaiſe foi avec laquelle il oſe dire, que tous les anciens légiſlateurs ont cru qu'une religion qui n'eſt pas fondée ſur les peines & les récompenſes après la mort, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un ſeul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans ſon énorme livre farci d'une immenſe quantité de citations, qui toutes ſont étrangeres à ſon ſujet. Il s'eſt

enterré ſous un amas d'auteurs Grecs & Latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât juſqu'à lui à travers une multitude horrible d'envelopes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé juſqu'au fond, il eſt resſuſcité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ſes adverſaires.

Il eſt vrai que vers la fin de ſon quatrieme volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à ſa grande queſtion qu'il avait laiſſée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui paſſe chez les ſavans pour l'ouvrage d'un Arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Enſuite il explique à ſa façon tous les textes de l'Ecriture par leſquels on a voulu combattre ſon ſentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'eſt que s'il avait raiſon, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainſi raiſon. Il devait ſentir qu'on en pouvait tirer des conſéquences trop dangereuſes (48); mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui eſt devenu délateur & perſécuteur, n'a été fait évêque par

(48) On les a tirées en effet ces dangereuſes conſéquences. On lui a dit, la créance de l'ame immortelle eſt néceſſaire ou non. Si elle n'eſt pas néceſſaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée? Si elle eſt néceſſaire, pourquoi *Moïſe* n'en a-t-il pas fait la baſe de ſa religion? ou *Moïſe* était inſtruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des loix. S'il la ſavait & la cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De quelque côté que vous vous tourniez vous tombez dans un abîme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs penſans, vos fades plaiſanteries avec eux, & vos baſſeſſes auprès de mylord *Hardwicke* ne vous ſauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous apprendrez que quand on dit des choſes hardies, il faut les dire modeſtement.

la protection d'un ministre d'état qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coïmbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

SECTION SIXIEME.

Du besoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau Testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jetter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de Moïse, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que les saducéens ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur* JESUS.

Il fait tous ses efforts pour corrompre & pour tordre les propres mots prononcés par JESUS-CHRIST même. (49) *N'avez vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites: je suis le* DIEU *d'*Abraham, *le* DIEU *d'*Isaac *& le* DIEU *de* Jacob. *Or* DIEU *n'est pas le* DIEU *des morts, mais des vivans.* Il s'emporte jusqu'à donner à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les églises. *Sherlok* évêque de Londres, & vingt autres savans, l'ont réfuté & confondu. Les philosophes Anglais même lui ont reproché combien il est scandaleux dans un évêque de manifester une opinion si contraire au bien public.

(49) St. Matthieu chap. 22. vs. 31. & 32.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenses après la mort, que la vaine philosophie des hommes en a toujours douté. Le grand *César* n'en croyait rien; il s'en expliqua clairement en plein sénat lorsque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il répréſenta que la mort ne laissait à l'homme aucun sentiment, que tout mourait avec lui; & personne ne réfuta cette opinion.

Cicéron qui doute en tant d'endroits, s'explique dans ses lettres aussi clairement que *César*. Il fait bien plus; il dit devant le peuple Romain, dans son oraison pour *Cluentius*; ces propres paroles, *Quel mal lui a fait la mort? A moins que nous ne soyons assez imbécilles pour croire des fables ineptes, & pour imaginer qu'il est condamné au supplice des méchans. Mais si ce sont là de pures chimeres, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment de la douleur?*

„ Nam nunc quidem quid tandem illi mali mors
„ attulit? nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, ut
„ existimemus illum apud inferos impiorum supplicia
„ perferre &c.? Quæ si falsa sunt, id quod omnes
„ intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præ-
„ tér sensum doloris?

L'empire Romain était partagé entre deux grandes sectes principales; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des Stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle

après la mort se réunissait à son origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainsi, soit que l'on crût l'ame mortelle, soit qu'on la crût immortelle, toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort.

Cette opinion était si universelle, que dans le tems même que le christianisme commençait à s'établir, on chantait à Rome sur le théâtre public, par l'autorité des magistrats, devant vingt mille citoyens.

Post motem nihil est, ipsaque mors nihil est.

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Il nous reste encor cent monumens de cette croyance des Romains. C'est en vertu de ce sentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de simples citoyens Romains se donnerent la mort sans le moindre scrupule; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus persuadés de l'existence d'un Dieu, n'espéraient alors aucune récompense & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocriphe*, que *Clément* qui fut depuis pape & saint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens disaient d'une autre vie; & qu'il consulta *St. Pierre* à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que *St. Clément* ait écrit cette histoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel besoin avait le genre-humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des

hommes qui ont si peu de tems à vivre, & qui se voient pressés entre deux éternités.

Section Septieme.

Ame des sots & des monstres.

Un enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espece. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations, mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été proposé & n'a pas été encor entiérement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son pere & sa mere en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son pere & sa mere en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de menton, son front est écrasé & un peu noir; son nez est éfilé & pointu, ses yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant, il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font batiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si

cette pétite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il est déclaré monstre, il n'a point d'ame; on ne le batise pas.

On sait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapreau. On ne faisait nulle difficulté de refuser le batême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faisait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St. André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ses enfans devaient en être pourvus aussi; soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un petit visage: l'Etre suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi bien qu'à un petit je ne sais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vuide?

Loke observe très bien à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine qu'à la maniere dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquellle vous pouvez reconnaître qu'un enfant

a

a une ame ou n'en a point? quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre & privé d'ame?

On demande encor ce que ſerait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur eſprit pur?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très bien conformé? les uns diſent qu'il a deux ames puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent, qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin, on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſuportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de ſa cellule chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient miſes au fait. Mais ſoyons juſtes devant DIEU; quelqu'ignorans que nous ſoyons, nous & nos intendans.

AMÉRIQUE.

PUisqu'on ne se lasse point de faire des systêmes sur la maniere dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous lassons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'Etre suprême qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitieme degré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la peau est mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant sur le roux; des negres sans barbe vers la ligne: en Afrique & dans les isles d'autres negres avec barbe sous la même latitude; les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins: & au milieu d'eux des animaux tous blancs, n'ayant ni crin ni laine: mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une espece d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre dans la même latitude, où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systêmes jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que DIEU a pu les mettre où ils sont; & on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mê-

mes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pas pu être peuplé que par quelques descendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe* qui les y porta sur son hipogriphe, lorsqu'il alla chercher le bon sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son tems l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systêmatiques pour avancer avec le jésuite *Lafiteau* que les Caraïbes descendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de leur rapporter la bouteille de leur bon-sens, qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La premiere chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'océan Indien, ou dans la mer du Sud; c'est de dire: d'où ces gens-là sont-ils venus? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce systême, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie, où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibeciere, des charlatans, des fripons, & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

ON a parlé depuis longtems du temple de l'amitié, & on ſait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit ſur la façade
Les noms ſacrés d'Oreſte & de Pilade;
Le médaillon du bon Pirritoüs,
Du ſage Acathe & du tendre Niſus;
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms ſont beaux; mais ils ſont dans les fables.

On ſait que l'amitié ne ſe commande pas plus que l'amour & l'eſtime. *Aime ton prochain*, ſignifie, *ſecoure ton prochain*; mais non pas *jouïs avec plaiſir de ſa converſation s'il eſt ennuyeux, confie-lui tes ſecrets s'il eſt un babillard, prête-lui ton argent s'il eſt un diſſipateur.*

L'amitié eſt le mariage de l'ame; & ce mariage eſt ſujet au divorce. C'eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*, car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*; car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauche; les intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons; les princes ont des courtiſans; les hommes vertueux ont ſeuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécène*

le courtisan d'*Octave*; mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon les degrés de sensibilité, & le nombre des services rendus &c.

L'entousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. (50) Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre.

L'amitié, était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans: beau régiment! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, il se trompent; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs, il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (Voyez *Amour socratique*.)

AMOUR.

IL y a tant de sortes d'amour qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour*

(50) Voyez l'article *Arabe*.

un caprice de quelques jours, une liaiſon ſans attachement, un ſentiment ſans eſtime, des ſimagrées de *Sigisbés*, une froide habitude, une fantaiſie romaneſque, un goût ſuivi d'un prompt dégoût: on donne ce nom à mille chimeres.

Si quelques philoſophes veulent examiner à fond cette matiere peu philoſophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate* amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon* converſe avec eux ſur la métaphyſique de l'amour.

Lucrece en parle plus en phyſicien: *Virgile* ſuit les pas de Lucrece, *amor omnibus idem.*

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amene à la geniſſe, regarde ce fier cheval que deux de ſes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend & qui détourne ſa queue pour le recevoir; voi comme ſes yeux étincellent, entends ſes henniſſemens, contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relevent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné; mais ne ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpece humaine; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouïssance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goutent de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appetit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connait les embrassemens; tout ton corps est sensible; tes levres surtout jouïssent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espece; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rochester*, L'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'estime viennent au secours; les talens du corps & de l'esprit sont encor de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdùm fœmina factis,
Morigerisque modis & mundo corpore cultu
Ut facilè insuescat secum vir degere vitam.

LUCRECE. *Liv. V.*

On peut, sans être belle, être longtems aimable.
L'attention, le goût, les soins, la propreté,
Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage, dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goutes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idée! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour, & les sources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phriné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Messalines* n'en furent point attaquées; elle est née dans des isles où les hommes vivaient dans l'innocence; & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues, c'est dans ce fléau détestable qui a souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Eh quoi, si *César*, *Antoine*, *Octave*, n'ont point eu cette maladie, n'était-il

pas possible qu'elle ne fît point mourir *François I*? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux; je le veux croire; mais cela est triste pour ceux à qui *Rabelais* a dédié son livre.

Les philosophes érotiques ont souvent agité la question si *Héloïse* put encor aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré? L'une de ces qualités faisait très grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous, *Abélard*, vous futes aimé; la racine de l'arbre coupé conserve encor un reste de seve; l'imagination aide le cœur. On se plaît encor à table quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour? est-ce un simple souvenir? est-ce de l'amitié? C'est un je ne sais quoi composé de tout cela. C'est un sentiment confus qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs Elisées.

Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars, conduisaient après leur mort des chars imaginaires. *Orphée* croyait chanter encore. *Héloïse* vivait avec vous d'illusions & de supplémens. Elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut gueres se prendre de passion pour un eunuque, mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encor aimable.

Il n'en est pas de même, mesdames, pour un amant

qui a vieilli dans le ſervice; l'extérieur ne ſubſiſte plus; les rides effraient; les ſourcils blanchis rebutent; les dents perdues dégoutent; les infirmités éloignent. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de ſupporter ce qu'on a aimé. C'eſt enſevelir un mort.



AMOUR-PROPRE.

Nicole, dans les *Eſſais de morale*, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans ſon *Traité de la charité*, chap. 2) dit, *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun, on réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprimé des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mere par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélerateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un paſſant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillanne. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nud comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays; quel renoncement à ſoi-même! diſait un des ſpectateurs: reconcement à moi-même! reprit le faquir; apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable: & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation; il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpece; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.



AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *socratique* & *platonique* n'était qu'un sentiment honnête, il y faut applaudir. Si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grece.

Comment s'est-il pu faire qu'un vice, destructeur du genre-humain, s'il était général; qu'un attentat infâme contre la nature, soit pourtant si naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition ni la fraude, ni la soif des richesses; c'est la jeunesse aveugle, qui par un instinct mal démêlé se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance, ainsi que dans l'onanisme. (Voyez *Onanisme.*)

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoiqu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme; c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux; c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espece, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de

leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douleur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge a fait évanouïr cette ressemblance, la méprise cesse.

Citràque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion; parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente: aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune *Alcibiade*, est une abomination dégoûtante dans un matelôt Hollandais, & dans un vivandier Moscovite.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers:

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton,

Mais en bonne foi, *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules (51)? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de sa république; accusera-t-on *Théodore de Beze* d'avoir prêché la pédérastie dans son église, parce que dans

(51) Traduction d'*Amiot* grand aumônier de France.

ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune *Candide* ? & qu'il dit :

Amplector hunc & illam

Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans ſon jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de ſe faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuſe du texte de *Plutarque* qui dans ſes bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour*; (52) mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la déciſion.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour ſocratique n'était point un amour infâme. C'eſt ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appellait *les amans d'un jeune homme*, étaient préciſement ce que ſont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant diſtingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; inſtitution guerriere & ſainte dont on abuſa comme des fêtes nocturnes, & des orgies.

La troupe des amans inſtitués par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par

(52) Voyez l'article *Femme.*

ferment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'eſt ce que la diſcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que ce vice était recommandé par les loix de la Perſe. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Perſans; & ſi cette abomination s'y trouvait je ne la croirais pas; je dirais que la choſe n'eſt pas vraie, par la raiſon qu'elle eſt impoſſible. Non, il n'eſt pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain ſi elle était obſervée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Perſans rédigée dans le *Sadder*. Il eſt dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'eſt envain qu'un écrivain moderne (53) a voulu juſtifier *Sextus Empiricus* & la pédéraſtie; les loix de *Zoroaſtre*, qu'il ne connaiſſait pas, ſont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perſes. C'eſt comme ſi on diſait qu'il eſt recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les loix le puniſſent.

Que de gens ont pris des uſages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays! *Sextus Empiricus* qui doutait de tout, devait bien douter de cette

(53) Cet écrivain moderne eſt un nommé *Larcher* repétiteur de college, qui dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus groſſiere, oſe citer je ne ſais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *Sanctus Pederaſtes*, Socrates ſaint b.. Il n'a pas été ſuivi dans ces horreurs par l'Abbé *Foucher*; mais cet abbé, non moins groſſier, s'eſt trompé encor lourdement ſur *Zoroaſtre* & ſur les anciens Perſans. Il en a été vivement repris par un homme ſavant dans les langues orientales.

jurisprudence: S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola*?

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler *Ovide*, trouva très bon que *Virgile* chantât *Alexis*; *Horace* son autre favori faisait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace* qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satyres un garçon & une fille (54); mais l'ancienne loi *Scantinia* qui défend la pédérastie, subsista toujours: l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. S'il y eut des écoliers spirituels & licentieux comme *Pétrone*, Rome eut des professeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *précepteur* pour conserver la pureté de la premiere jeunesse, *carendum non solum crimine turpitudinis sed etiam suspicione*. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs (55).

A M-

(54) *Præsto puer impetus in quem*
Continuo fiat.

(55) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jésuite *des Fontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grevè,



AMPLIFICATION.

ON prétend que c'est une belle figure de rhétorique; peut-être aurait-on plus raison si on l'appellait *un défaut.* Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas; & quand on l'a dit, si on amplifie on dit trop. Présenter aux juges une bonne ou mauvaise action sous toutes ses faces, ce n'est point amplifier; mais ajouter c'est exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colleges donner des prix d'amplification. C'était réellement enseigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait resserré ses pensées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force. Mais en évitant l'amplification, craignez la sécheresse.

J'ai entendu des professeurs enseigner que certains

vé, pour avoir abusé de quelques petits Savoyards qui ramonnaient sa cheminée; des protecteurs le sauverent. Il fallait une victime; on brûla *des Chaufours* à sa place. Cela est bien fort; *est modus in rebus*: on doit proportionner les peines aux délits! Qu'auraient dit *Cesar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomede*, le roi de France *Henri III*, & tant d'autres rois? Quand on brûla *des Chaufours*, on se fonda sur *les établissemens de St. Louis*, mis en nouveau françois au quinzieme siecle; *Si aucun est soupçonné de b..... doit être mené à l'évêque; & se il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble sont au baron*, &c. *St. Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, si le baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de *b...... St. Louis* entend les hérétiques, qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours* gentilhomme Lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une satyre contre l'équivoque; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

vers de *Virgile* font une amplification, par exemple ceux-ci:

Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, sylvæque & sæva quierant
Æquora; cùm medio volvuntur sidera lapsu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis,
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été si difficiles à traduire par les poëtes Français, excepté par Mr. de *Lisle.*

Les astres de la nuit roulaient dans le silence,
Eole a suspendu les haleines des vents,
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquile taureau s'endort avec son maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux,
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos,
Phénisse veille & pleure.

Si la longue description du regne du sommeil dans toute la nature, ne faisait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne ferait qu'une amplification puérile; c'est le mot, *at non infelix animi Phœnissa* qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les symptomes de l'amour, & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées, ne ferait pas sans doute si touchante; si *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même, cette ode pourait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'*Enéide*, n'est point une amplification, c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue, est celui de *Phedre*. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatiguante, si c'était une autre qui parlat de la passion de *Phedre*.

Athenes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis; je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps & transir & brûler.
Je reconnus Vénus & ses traits redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourmens inévitables.

Il est bien clair que puisqu'*Athenes* lui montra son superbe ennemi *Hippolite*, elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une rédondance oiseuse dans une étrangere, qui raconterait les amours de *Phedre*; mais c'est *Phedre* amoureuse & honteuse de sa passion; son cœur est plein, tout lui échape.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile*?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho*? ces vers quoiqu'imités coulent de source; chaque mot trouble les ames

fenfibles & les pénetre; ce n'eft point une amplification, c'eft le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée eft à la cour d'Argos; il eft amoureux d'une fœur d'*Electre*; il regrette fon ami *Orefte* & fon pere; il eft partagé entre fa paffion pour *Electre* & le deffein de punir le tyran. Au milieu de tant de foins & d'inquiétudes, il fait à fon confident une longue defcription d'une tempête qu'il a effuyée il y a longtems.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu fais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter fon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de fi juftes foins on foufcrivit fans peine:
Nous partimes comblés des bienfaits de Thyrrene;
Tout nous favorifait; nous voguames longtems
Au gré de nos defirs bien plus qu'au gré des vents;
Mais fignalant bientôt toute fon inconftance,
La mer en un moment fe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiffe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant feule une nuit fi profonde,
A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraffant nos vaiffeaux,
Semble en fources de feu bouillonner fur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant fur leurs cîmes,
Nous font rouler après fous de vaftes abîmes,
Où les éclairs preffés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu femblaient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils, notre vaiffeau pouffé,
Se brife, & nage enfin fur les eaux difperfé.

On voit peut-être dans cette description le poëte qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le personnage qui veut venger son pere & son ami, tuer le tyran d'Argos, & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, & qu'il veut absolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poësie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation,

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des desirs; je ne crois pas qu'on souscrive *à des soins.*

Nous voguames longtems
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots du *gré des desirs* & *du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée.*

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de ses desirs aussi bien, & encor plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne secondaient pas ses desirs, & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre*, signifie par tout pays, la moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes desirs, & l'autre encor davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encor plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire je ne vous entends pas: si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui est dans l'Argolide, c'était précisément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer longtems*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs; d'ailleurs, vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale, ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer qui se mutine & qui s'élance en un moment, après avoir signalé toute son inconstance, intéresse-t-elle assez à la situation présente de Tidée, occupé de la guerre? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux communs?

L'air mugit, le jour fuit; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents dissipent les vapeurs & ne les épaississent pas. Mais quand même il serait vrai qu'une épaisse vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un voile affreux, ce héros plein de ses malheurs présens, ne doit pas s'appesantir sur ce prélude de tempête, sur ces circonstances qui n'appartiennent qu'au poëte.

Non erat his locus.

La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux.

N'est-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des sillons; qui en même tems est un tourbillon de feu, lequel embrasse un vaisseau, & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque chose de trop peu naturel, de trop peu vrai, surtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une simplicité noble & touchante, surtout après plusieurs mois que le péril est passé?

Des cîmes de vagues qui font rouler fous des abîmes, des éclairs preffés & des gouffres de feu, femblent des expreffions un peu bourfouflées qui feraient fouffertes dans une ode; & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raifon dans la tragédie.

Projicit ampullas & fefquipedalia verba,

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents; mais il me femble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiffeau pouffé, nage difperfé.

Un vaiffeau ne nage point difperfé; *Virgile* a dit, non en parlant d'un vaiffeau, mais des hommes, qui ont fait naufrage,

Apparent rari nantes in gurgite vafto.

Voilà où le mot *nager* eft à fa place. Les débris d'un vaiffeau flottent & ne nagent pas. *Des Fontaines* a traduit ainfi ce beau vers de l'*Enéïde*;

A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiffeau, purent fe fauver à la nage.

C'eft traduire *Virgile* en ftile de gazette. Où eft ce vafte gouffre que peint le poëte, *gurgite vafto*? Où eft l'*apparent rari nantes*? Ce n'eft pas avec cette féchereffe qu'on doit traduire l'*Enéide*. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous faifons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Des Fontaines* n'a fait que le fquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que

la defcription de la tempête par *Tidée* eft fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendriffement fur la mort de fon ami, & non fur la vaine defcription d'une tempête.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis.
En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

On ne préfente ces réfléxions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artifte.

Plufieurs hommes de gout, & entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut fe faire écouter. On avait pour eux cette complaifance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambray prétend que *Théramene* ne devait pas, après la cataftrophe d'*Hippolite*, avoir la force de parler fi longtems; qu'il fe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monftre, & fes *écailles jaunissantes*, & *sa croupe qui se recourbe*; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée: *Hippolite est mort: un monstre l'a fait périr; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jauniffantes, & la croupe qui fe recourbe; mais en général cette critique fouvent répétée me paraît injufte. On veut que *Théramene* dife feulement: *Hippolite est mort. Je l'ai vu, c'en est fait.*

C'eft précifement ce qu'il dit & en moins de mots encore......... *Hippolite n'est plus.* Le pere s'écrie; *Théramene* ne reprend fes fens que pour dire:

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

& il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour *Thésée* ;

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée ; les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le pere attendri demande : *Quel Dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine...* ? Et il n'a pas le courage d'achever ; il reste muet dans sa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramene* doit répondre ; on lui demande des détails, il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait discourir *Mentor* & tous ses personnages si longtems, & quelquefois jusqu'à la satiété, de fermer la bouche à *Théramene* ? Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'*Hippolite* ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la piece ; ce n'est pas là une amplification mal écrite ; c'est la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'est *Racine*.

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il est expiré*, *il a expiré* ? Il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la premiere scene de *Pompée*.

Quand les Dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides;
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes;
Et donc les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans, &c.

Ces vers boursouflés sont sonores: ils surprirent longtems la multitude, qui sortant à peine de la grossiéreté, & qui plus est de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siecles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte, qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-pere, & qui cependant ont jugé par l'événement, seule maniere dont ils étaient censés juger? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charettes cassées, (car on ne connaissait point alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui se vengent, & qui

font la guerre aux vivans. Voilà le galimathias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour déciller les yeux du public, & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scene parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération furent de tout tems les défauts des Grecs, excepté de *Démosthene* & d'*Aristote*.

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poësie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le gout épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des sermons, des oraisons funebres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses, des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il

eſt tems de mettre un frein à cette extrême intempérance; & par conſéquent de finir cet article.



ANA, ANECDOTES.

Si on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Céſars*, penſe-t-on qu'ils feraient toujours d'accord avec lui? & en cas de diſpute quel eſt l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiſtorien?

Parmi nous combien de livres ne ſont fondés que ſur des bruits de ville, ainſi que la phyſique ne fut fondée que ſur des chimeres répétées de ſiecle en ſiecle, juſques à notre tems!

Ceux qui ſe plaiſent à tranſcrire le ſoir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St. Auguſtin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'*Etoile*, que *Henri IV* chaſſant vers Creteil, entra ſeul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne ſe fait pas connaître, & qui cependant devait être très connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour ſon argent. Les Pariſiens répondent, qu'ils ont des affaires particulieres à traiter enſemble, que leur dîner eſt court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuſer.

Henri IV appelle ses gardes, & fait fouëtter outrageusement les convives, *pour leur apprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient l'*Etoile* sans examen, rapportent cette anecdote; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*.

Cependant, le fait n'est ni vrai, ni vraisemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premiérement, il n'est pas vraisemblable qu'en 1602 *Henri IV* dont la physionomie était si remarquable, & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement, l'*Etoile* loin de constater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de Mr. *Vitry*. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisiémement, il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une maniere infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très indiscret, qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatriémement, cette action si tyrannique, si indigne d'un roi, & même de tout honnête homme, si

punissable par les loix dans tout pays, aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle; elle eut rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoisie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'histoire d'un conte si plat, il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une si impertinente *anecdote*.

Dans un livre intitulé *Anecdotes Littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilege, voici ce qu'on trouve tome 3 page 183. „ Les amours de „ *Louis XIV* ayant été jouées en Angleterre, ce „ prince voulut aussi faire jouer celles du roi *Guil-* „ *laume*. L'abbé *Brueys* fut chargé par Mr. de *Torcy* „ de faire la piece. Mais quoiqu'applaudie, elle „ ne fut pas jouée, parce que celui qui en était l'ob- „ jet mourut sur ces entrefaites."

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fit une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtresse; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui, ni à personne une proposition si indiscrete & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre, *que Louis XIV fut*

*si content de l'opéra d'*Isis, *qu'il fit rendre un arrêt du conseil, par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que *Lulli* obtint longtems avant l'opéra d'*Isis*, des lettres portant permission d'établir son opéra en 1672, & fit insérer dans ses lettres que les *gentilshommes & les demoiselles pouraient chanter sur ce théâtré sans déroger.* Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée. Voyez *Opéra.*

De tous les *Ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & surtout des mensonges insipides, est le *Ségraisiana.* Il fut compilé par un copiste de *Ségrais*, son domestique, & imprimé longtems après la mort du maître.

Le *Ménagiana* revu par *La Monnoye*, est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

Rien n'est plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains, des inscriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le pere *Mallebranche* est l'auteur de la *Prémotion physique.* Cette inadvertence embarrasse

plus

plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion physique du pere *Mallebranche*; & qui ne peut la trouver.

Il est dit dans ce livre, que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au dessus de trente deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air faisait élever l'eau; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au dessus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente deux pieds d'eau, & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur plus occupé de penser que de citer juste, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe.

Ci git le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux;
Dont les vertus méritaient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

Ces vers ne furent jamais pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'est point une épitaphe, ce sont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point, *Ci git*; il y a, *Tel fut le destructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais personne en France ne fut assez sot, pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de Septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en inpromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpear*. Elle fut faite en effet ſur le champ par ce célebre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appellait vulgairemenr *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir; *Shakeſpear* lui répondit,

Ci git un financier puiſſant,
Que nous appellons dix pour cent;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébut arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit qu'emportez vous là?
Eh! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveller encor cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente ſiecles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui ſe retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athenée*, dans *Séneque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne ſont là que des mépriſes auſſi innocentes que communes: mais pour les fauſſetés volontaires, pour

les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des princes, & à la réputation des particuliers, ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes, celui dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence, c'est *la compilation des prétendus mémoires de madame de Maintenon.* Le fond en était vrai; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une personne élevée à St. Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV* supplanté par un de ses valets de chambre; c'est là qu'il suppose des lettres de Mlle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'est là qu'il fait dire à cette niece du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi, *Vous obéissez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes yeux; mais j'aime encor mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mlle de *la Valliere* (dit-il dans un autre endroit)
„ s'était jettée sur un fauteuil dans un déshabillé lé-
„ ger; là elle pensait à loisir à son amant. Souvent
„ le jour la retrouvait assise dans une chaise, accou-
„ dée sur une table, l'œil fixe, l'ame attachée au
„ même objet dans l'extase de l'amour. Uniquement
„ occupée du roi, peut-être se plaignait-elle en ce
„ moment de la vigilance des espions d'*Henriette* &
„ de la sévérité de la reine-mere. Un bruit léger la
„ retire de sa rêverie; elle recule de surprise & d'ef-

„ froi. *Louis* tombe à ses genoux. Elle veut s'en-
„ fuir, il l'arrête. Elle menace: il l'appaise. Elle
„ pleure: il essuie ses larmes ".

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans, qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé, *État du cœur.* Mais à ces ridicules succedent les calomnies les plus grossieres contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (Voyez *Histoire.*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si longtems l'Europe.

ANECDOTE HAZARDÉE DE DU HAILLAN.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI.* C'est peut-être la raison secrette pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI* ni par l'esprit, ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *Du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les peres & les enfans est encor moins une preuve d'illégitimité, que la res-

semblance n'est une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclud rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais pere.

Quand même douze *Du Haillan* m'auraient assuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges; *pater est is quem nuptiæ demonstrant*.

ANECDOTE SUR CHARLES-QUINT.

Charles-Quint avait-il couché avec sa sœur *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas? en avait-il eu *Don Juan d'Autriche* frere intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la sainte Ecriture ne m'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre pere, & *Thamar* de son beau-pere, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

AUTRE ANECDOTE PLUS HAZARDÉE.

On a écrit que la duchesse de *Montpensier* avait accordé ses faveurs au moine *Jacques Clement*, pour l'encourager à assassiner son roi. Il eut été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il

n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de *Judith* & d'*Aod*, toute déchirées, toute grasses à force d'avoir été lues.

ANECDOTE SUR HENRI IV.

Jean Châtel, ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices; leur crime avait été celui du tems; le cri de la religion fut leur seul complice On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples; & que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répete encor je ne sais quel *Chiniac*. Les jésuites n'ont jamais été prophêtes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur destruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siecles. Il ne faut jamais jurer de rien.

DE L'ABJURATSOM DE HENRI IV.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire, dans sa très séche & très fautive histoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis longtems catholique. J'en croirai plus *Henri IV*. lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle Gabrielle, *c'est demain que je fais le saut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encor dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand *cœur* avait été depuis longtems si pénétré de la grace efficace, il aurait peut-être dit à sa maîtresse, *ces évêques m'édifient*; mais il lui dit, *ces gens-là m'ennuyent*. Ces paroles sont-elles d'un bon cathecumene?

Ce n'eſt pas un ſujet de pyrrhoniſme que les lettres de ce grand homme à *Coriſande* d'*Andouin* Comteſſe de Grammont; elles exiſtent encore en original. L'auteur de l'*Eſſai ſur l'eſprit & les mœurs*, & *ſur l'Hiſtoire générale*, rapporte pluſieurs de ces lettres intéreſſantes. En voici des morceaux curieux,

Tous ces empoiſonneurs ſont tous papiſtes. J'ai découvert un tueur pour moi. —Les prêcheurs Romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir; ils admoneſtent tout bon catholique de prendre exemple (ſur l'empoiſonnement du prince de *Condé*) — *& vous êtes de cette religion! — Si je n'étais huguenot, je me ferais Turc.*

Il eſt difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement perſuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

AUTRE BÉVUE SUR HENRI IV.

Un autre hiſtorien moderne de *Henri IV*, accuſe du meurtre de ce héros le duc de Lerme; *c'eſt*, dit-il, *l'opinion la mieux établie.* Il eſt évident que c'eſt l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Eſpagne; & il n'y eut en France que le continuateur du préſident *de Thou* qui donna quelque crédit à ces ſoupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier miniſtre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était preſque ſans argent quand il fut ſaiſi. Si le duc de *Lerme* l'avait ſéduit, ou fait ſéduire ſous la promeſſe d'une récompenſe proportionnée à ſon attentat, aſſurément *Ravaillac*

l'aurait nommé lui & ses émissaires, quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigni*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme* ? C'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures ! Faut-il insulter une grande maison Espagnole sans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

La nation Espagnole n'a gueres recours à ces crimes honteux ; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les tems une fierté généreuse, qui ne leur a pas permis de s'avilir jusques-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni* ; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se serait-il adressé secrettement à un misérable tel que *Ravaillac* ?

BÉVUE SUR LE MARÉCHAL D'ANCRE.

Le même auteur dit, *que le maréchal* d'Ancre *& sa femme furent écrasés, pour ainsi dire, par la foudre*. L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolet, & l'autre fut brûlée en qualité de sorciere. Un assassinat, & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni

à la jurisprudence de ce tems-là. Mais je ne sais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots: *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que du vivant même du roi*, Concini & *sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du roi.*

C'est ce qui n'est point du tout certain; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient Florentins; le grand-duc de Florence avait reconnu le premier *Henri IV*. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV*. S'ils avoient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine. C'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et encor une fois il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi! un écrivain dans son grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal!

Pourquoi appeller un maréchal de France & sa femme, dame d'autour de la reine, *ces deux misérables?* Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ses fraix contre les rebelles, mérite-t-il une épithete qui n'est convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damien*

n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que *par principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue est une fievre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses, a fait tomber quelques flammeches dans une ame insensée & atroce; quand un ignorant furieux croit imiter saintement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes proferent des paroles indiscretes & violentes; un domestique les répete, il les amplifie, il les *enfuneste* encor, comme disent les Italiens; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damien* les recueille; ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot, on connaît bien mal l'esprit humain, si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

ANECDOTE SUR L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'auteur du *Siecle de Louis XIV*, est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très instruit de cette anecdote, qui étonne le siecle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'a-

vait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singuliérement infortuné. Il fut enterré à St. Paul le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux isles de Ste. Marguerite, & ensuite à la Bastille; toujours sous la garde du même homme, de ce *St. Mars* qui le vit mourir. Le pere *Grifet* jésuite a communiqué au public le journal de la Bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la Bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*. Mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie en 1669; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée? Comment l'aurait-on transferé en France sans que personne en sût rien? Et pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois* fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole en 1683 à l'armée, & enterré dans la petite ville d'Aire, non dans Arras, en quoi le pere *Grifet* s'est trompé, & en quoi il n'y a pas grand mal.

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au masque de

fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des tems; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sosie* qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié instamment *Louis XIV*, de vouloir bien lui servir de sergent & de géolier. Ensuite *Louis XIV* ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de géolier dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré? Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la Bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque; c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frapante. Il pouvait montrer sa langue & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apoticaire de la Bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans; & le Sr. *Marsoban* chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & ensuite

du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apoticaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un. nom italien? On le nomma toûjours *Marchiali!* Celui qui écrit cet article, en fait peut-être plus que le pere *Grifet*; & n'en dira pas davantage.



ADDITION DE L'EDITEUR.

IL eſt ſurprenant de voir tant de Sçavans & tant d'Ecrivains pleins d'eſprit & de ſagacité ſe tourmenter à deviner qui peut avoir été *le fameux Maſque de fer*, ſans que l'idée la plus ſimple, la plus naturelle & la plus vraiſemblable ſe ſoit jamais préſentée à eux. Le fait, tel que M. de Voltaire le rapporte, une fois admis, avec ſes circonſtances; l'exiſtence d'un Priſonnier d'une eſpece ſi ſinguliere, miſe au rang des vérités hiſtoriques les mieux conſtatées, il paroit que, non ſeulement rien n'eſt plus aiſé que de concevoir quel étoit ce Priſonnier, mais qu'il eſt même difficile qu'il puiſſe y avoir deux opinions ſur ce ſujet. L'Auteur de cet article auroit communiqué plutôt ſon ſentiment, s'il n'eût cru que cette idée devoit déjà être venue à bien d'autres, & s'il ne ſe fût perſuadé que ce n'étoit pas la peine de donner comme une découverte, une choſe qui, ſelon lui, ſaute aux yeux de tout ceux qui liſent cette anecdote.

Cependant, comme depuis quelque tems cet évé-

nement partage les esprits, & que tout récemment on vient encore de donner au Public une Lettre dans laquelle on prétend prouver que ce Prisonnier célebre étoit un secrétaire du Duc de Mantoue (ce qu'il n'est pas possible de concilier avec les grandes marques de respect que M. de St. Mars donnoit à son prisonnier,) l'Auteur a cru devoir enfin dire ce qu'il en pense depuis plusieurs années. Peut-être cette conjecture mettra-t-elle fin à toute autre recherche, à moins que le secret ne soit dévoilé, par ceux qui peuvent en être les dépositaires, d'une façon à lever tous les doutes.

On ne s'amusera point à réfuter ceux qui ont imaginé que ce Prisonnier pouvoit être le Comte de Vermandois, le Duc de Beaufort ou le Duc de Monmouth. Le Sçavant & très judicieux Auteur de cette derniere opinion a très bien réfuté les autres, mais il n'a essentiellement appuyé la sienne que sur l'impossibilité de trouver en Europe quelque autre Prince, dont il eût été de la plus grande importance qu'on ignorât la détention. M. de Saint-foix a raison, s'il n'entend parler que des Princes dont l'existence étoit connue; mais pourquoi personne ne s'est-il encore avisé de supposer *que le Masque de fer pouvoit avoir été un Prince inconnu, élevé en cachette & dont il importoit de laisser ignorer totalement l'existence?*

Le Duc de Monmouth n'étoit pas pour la France un Prince de si grande importance, & l'on ne voit pas même ce qui eût pu engager cette Puissance, au moins après la mort de ce Duc & celle de Jacques

II, à faire un si grand secret de sa détention, s'il eut été en effet le Masque de fer. Il n'est guere probable non plus, que M. de Louvois & M. de St. Mars eussent marqué au Duc de Monmouth ce profond respect que M. de Voltaire assure qu'ils portoient au Masque de fer.

L'auteur conjecture, de la maniere dont M. de Voltaire a raconté le fait, que cet historien célebre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va, dit-il, manifester, mais que M. de Voltaire, à titre de François n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, surtout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, selon moi: ,, *Le Masque de fer étoit sans doute un* ,, *frere, & un frere aîné de Louis XIV* dont la mere ,, avoit ce gout pour le linge fin sur lequel M. de ,, Voltaire appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ,, ce tems, qui rapportent cette anecdote au sujet de ,, la Reine, que me rappellant ce même goût du ,, Masque de fer, je ne doutois plus qu'il ne fut son ,, fils, ce dont toutes les autres circonstances m'a- ,, voient déjà persuadé. On sçait que *Louis XIII.* ,, n'habitoit plus depuis longtems avec la Reine, que ,, la naissance de *Louis XIV.* ne fut due qu'à un heu- ,, reux hazard habilement amené, hazard qui obligea ,, absolument le Roi à coucher en même lit avec la ,, Reine. Voici donc comme je crois que la chose ,, sera arrivée. La Reine aura pu s'imaginer que ,, c'étoit par sa faute qu'il ne naissoit point d'héritier ,, à *Louis XIII.* La naissance du masque de fer l'aura ,, détrompée. Le Cardinal à qui elle aura fait confi-

„ dence du fait, aura sçu par plus d'une raison tirer „ parti de ce secret; il aura imaginé de tourner cet „ événement à son profit & à celui de l'Etat. Per- „ suadé par cet exemple que la Reine pouvoit don- „ ner des Enfans au Roi, la partie qui produisit le „ hazard d'un seul lit pour le Roi & pour la Reine, „ fut arrangée en conséquence. Mais la Reine & le „ Cardinal également pénétrés de la nécessité de ca- „ cher à *Louis XIII.* l'existence du Masque de fer, „ l'auront fait élever en secret. Ce secret en aura „ été un pour *Louis XIV.* jusqu'à la mort du Car- „ dinal Mazarin; mais ce monarque apprenant alors „ qu'il avoit un frere, & un frere aîné que sa mere „ ne pouvoit désavouer, qui d'ailleurs portoit peut- „ être des traits marqués qui annonçoient son origi- „ ne, faisant réflexion que cet Enfant, né durant le „ mariage, ne pouvoit sans de grands inconvéniens & „ sans un horrible scandale, être déclaré illégitime „ après la mort de *Louis XIII*, *Louis XIV* aura jugé „ ne pouvoir user d'un moyen plus sage & plus juste „ que celui qu'il employa, pour assurer sa propre „ tranquillité & le repos de l'Etat, moyen qui le „ dispensoit de commettre une cruauté que la Poli- „ tique auroit représentée comme nécessaire à un „ monarque moins consciencieux & moins magnanime „ que *Louis XIV.*

„ Il me semble, poursuit toujours notre Auteur, „ que plus on est instruit de l'Histoire de ces tems-là, „ plus on doit être frappé de la réunion de toutes „ les circonstances qui prouvent en faveur de cette „ supposition.

ANEC-

ANECDOTE SUR NICOLAS FOUQUET SURINTENDANT DES FINANCES.

Il eſt vrai que ce miniſtre eut beaucoup d'amis dans ſa diſgrace, & qu'ils perſévérerent juſqu'à ſon jugement. Il eſt vrai que le chancelier qui préſidait à ce jugement, traita cet illuſtre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siecle de Louis XIV*, c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertence d'avoir pris l'un pour l'autre, eſt une faute qu'il faut corriger.

Ce qui eſt très remarquable, c'eſt qu'on ne ſait où mourut ce célebre ſurintendant. Non qu'il importe de le ſavoir; car ſa mort n'ayant pas cauſé le moindre événement, elle eſt au rang de toutes les choſes indifférentes. Mais elle prouve à quel point il était oublié ſur la fin de ſa vie, combien la conſidération qu'on recherche avec tant de ſoins eſt peu de choſe; qu'heureux ſont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette ſcience ſerait plus utile que celle des dates.

PETITE ANECDOTE.

Il importe fort peu que le *Pierre Brouſſel*, pour lequel on fit les barricades, ait été conſeiller-clerc. Le fait eſt qu'il avait acheté une charge de conſeiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun ſens. Je ne ſais rien de ſi inutile que de ſavoir ces minuties.

ANECDOTE SUR LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU CARD. DE RICHELIEU.

Le pere *Grifet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre: à la bonne heure. Tant d'hommes d'état en ont fait! mais c'eſt une belle paſſion de combattre ſi longtems pour tâcher de prouver que, ſelon le cardinal de *Richelieu*, les *Eſpagnols nos alliés*, gouvernés ſi heureuſement par un Bourbon, *ſont tributaires de l'enfer & rendent les Indes tributaires de l'enfer*; — Le teſtament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports ſur la Méditerranée que toute la monarchie Eſpagnole. — Ce teſtament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille ſoldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce teſtament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorſqu'on établit un nouvel impôt on augmente la paie des ſoldats; — ce qui n'eſt jamais arrivé ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours ſuperieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & rendre la magiſtrature reſpectable.

Qu'il faut forcer la nobleſſe de ſervir, & l'enroler dans la cavalerie. — Pour mieux conſerver tous ſes priviléges.

Que de trente millions à supprimer il y en a près de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au denier cinq, *la suppression se fera en sept années & demi de jouissance.* — De façon que, suivant ce calcul, cinq pour cent en sept ans & demi, feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-sept & demi: & si on entend par le denier cinq la cinquieme partie du capital, les cent francs seront remboursés en cinq années juste. Le compte n'y est pas; le testateur calcule assez mal.

Que Genes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui souhaite.

Qu'il faut être bien chaste. — Le testateur ressemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la Ste. Chapelle de Paris. — Chose importante dans la crise où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoit XI *embarrassa beaucoup les cordeliers, piqués sur le sujet de la pauvreté, savoir des revenus de* St. François, *qui s'animerent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres.* — Chose plus importante encore, & plus savante, surtout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoit XI*, & quand dans un testament politique on ne parle ni de la maniere dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Espagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers présens, ni des ressources, ni des alliances, ni des généraux, ni des ministres qu'il faut employer, ni mê-

me du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'état; enfin d'aucun objet du ministere.

Je consens de tout mon cœur qu'on charge (puisqu'on le veut) la mémoire du cardinal de *Richelieu* de ce malheureux ouvrage rempli d'anacronismes, d'ignorances, de calculs ridicules, de faussetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de persuader que le plus grand ministre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même, pour l'histoire de l'esprit humain, qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre est du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du testament politique, corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'est pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé *Narration succinte*: cette narration succinte n'a aucun rapport au testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du testament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne sait de quelles mains elles sont.

Ce qui eſt très vrai, c'eſt que le teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original ſigné de lui, que le livre eſt très mauvais, & qu'il ne mérite gueres qu'on en parle.

AUTRES ANECDOTES.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikôn baſiliké*? ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frere *Jean-Batiſte*? quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV*? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mere de *Henri IV*, épouſa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St. Barthelemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très détaillé dans *les remarques ſur les réponſes de* Bayle *aux queſtions d'un provincial*, in folio; page 689.

Marguerite de Valois épouſe de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans ſecrétement pendant ſon mariage? on remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre-humain! cherchons comment nous pourons guérir les écrouelles, la goute, la pierre, la gravelle &

mille maladies croniques ou aigues. Cherchons des remedes contre les maladies de l'ame non moins funestes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espece humaine; & laissons là les *Ana*, les *anecdotes*, les *histoires curieuses de notre tems*, le *nouveau choix de vers si mal choisis*, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots* &c., & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres annonimes*, & les *réflexions sur la tragédie nouvelle*. &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourait à la vérité mieux placer son argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie; du moins je ne l'ai pas vu.

ANECDOTE RIDICULE SUR THÉODORIC.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main, & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une histoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien, cet homme qu'on nous peint si sage, *avait parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la fa-*

veur de son maître en embrassant l'arianisme; & Théodoric *lui fait aussi-tôt couper la tête*, en disant, *Si cet homme n'a pas été fidele à* DIEU, *comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la maniere de penser de* Théodoric *à l'égard de la religion.*

Je me pique de penser à l'égard de la religion mieux que l'Ostrogoth *Théodoric* assassin de *Simmaque* & de *Boëce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis! comment un adorateur de DIEU qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusebe*, est-il *infidele à* DIEU? il était tout au plus infidele à *Athanase* & à ceux de son parti, dans un tems où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidele à DIEU, pour avoir admis le terme de *consubstantiel* après l'avoir rejetté. Faire couper la tête à son favori sur une pareille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Qui diriez vous de *Louis XIV* s'il eût fait couper sur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calvinisme pour la religion de *Louis XIV*?

ANECDOTE SUR LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

J'ouvre dans ce moment une histoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg* en 1672, fit cette harangue à ses troupes; *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez, & s'il y a quelque chose de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue: elle n'est pas plus vraie que celles de *Tite-Live*; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle piece se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

ANECDOTE SUR LOUIS XIV.

C'est une petite erreur dans l'*abrégé chronologique* de l'*histoire de France*, de supposer que *Louis XIV* après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, aprés neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre, *j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très déplacé, très faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs* ambassadeur d'Angleterre, avait tou-

jours démenti cette anecdote. Elle n'eſt aſſurément ni vraie, ni vraiſemblable, & n'eſt reſtée dans les dernieres éditions de ce livre que parce qu'elle avait été miſe dans la premiere. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très utile, où tous les grands événemens rangés dans l'ordre le plus commode, ſont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'hiſtoire, la déshonorent; & malheureuſement, preſque toutes les anciennes hiſtoires, ne ſont gueres que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raiſon de dire, qu'il ne faiſait pas plus de cas de l'hiſtoire que des nouvelles de ſon quartier.

LETTRE DE Mr. DE V. SUR PLUSIEURS ANECDOTES.

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de Mr. de *V.* à Mr. *Damilaville* philoſophe intrépide, & qui ſeconda plus que perſonne ſon ami Mr. de *V.* dans la cataſtrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occaſion de célébrer autant qu'il eſt en nous, la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obſcure a montré des vertus qu'on ne rencontre gueres dans le grand monde. Il faiſait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & ſervant les malheureux avec le zele de l'entouſiaſme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adverſité & à la mort. Il était l'ami intime de Mr. de *V.* & de Mr. *Diderot*. Voici la lettre en queſtion.

Au château de Ferney, 7 Mai 1762.

„ Par quel hazard s'eſt-il pu faire, mon cher ami, „ que vous ayez lu quelques feuilles de l'*Année lit-* „ *téraire* de maître *Aliboron* ? chez qui avez-vous „ trouvé ces rapſodies? il me ſemble que vous ne „ voyez pas d'ordinaire mauvaiſe compagnie. Le „ monde eſt inondé des ſotiſes de ces folliculaires „ qui mordent parce qu'ils ont faim, & qui gagnent „ leur pain à dire de plattes injures.

„ Ce pauvre *Fréron* (55), à ce que j'ai ouï dire, „ eſt comme les gueuſes des rues de Paris, qu'on to- „ lere quelque tems pour le ſervice des jeunes gens „ déſœuvrés, qu'on renferme à Biſſître trois ou „ quatre fois par an, & qui en ſortent pour repren- „ dre leur premier métier.

„ J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées.

(54) Le folliculaire dont on parle, eſt celui-là même qui ayant été chaſſé des jéſuites, a compoſé des libelles pour vivre, & qui a rempli ſes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une ſur ſon compte.

Lettre du Sr. Royou *avocat au parlement de Bretagne, beau-frere du nommé* Fréron. *Mardi matin* 6 *Mars* 1770.

„ *Fréron* épouſa ma ſœur il y a trois ans, (en Bretagne) mon „ pere donna vingt mille livres de dot. Il les diſſipa avec des fil- „ les, & donna du mal à ma ſœur. Après quoi il la fit partir „ pour Paris, dans le panier du coche, & la fit coucher en che- „ min ſur la paille. Je courus demander raiſon à ce malheureux. „ Il feignit de ſe repentir. Mais comme il faiſait le métier d'eſpion, „ & qu'il ſut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans les „ troubles de Bretagne, il m'accuſa auprès de Mr. de., & obtint „ une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même „ avec des archers dans la rue des noyers un lundi à dix heures „ du matin, me fit charger de chaînes, ſe mit à côté de moi dans „ un fiacre, & tenait lui-même le bout de la chaîne... &c. „.

Nous ne jugeons point ici entre les deux beauxfreres. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vous à ſon marchand de vin.

„ Je ne ſuis pas étonné que maître *Aliboron* crie un „ peu ſous les coups de fouet que je lui ai donnés. „ Depuis que je me ſuis amuſé à immoler ce poliſ- „ ſon à la riſée publique ſur tous les theâtres de „ l'Europe, il eſt juſte qu'il ſe plaigne un peu. Je „ ne l'ai jamais vu, DIEU merci. Il m'écrivit une „ grande lettre il y a environ vingt ans. J'avais en- „ tendu parler de ſes mœurs, & par conſéquent je „ ne lui fis point de réponſe. Voilà l'origine de tou- „ tes les calomnies qu'on dit qu'il débita contre moi „ dans ſes feuilles. Il faut le laiſſer faire, les gens „ condamnés par leurs juges ont permiſſion de leur „ dire des injures.

„ Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie italienne „ qu'il m'impute, intitulée, *Quand me mariera-t-on?* „ voilà la premiere fois que j'en ai entendu parler. „ C'eſt un menſonge abſurde. DIEU a voulu que „ j'aie fait des pieces de théâtre pour mes péchés; „ mais je n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez „ cela de vos anecdotes.

„ Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis à „ mylord *Littleton* & ſa réponſe, ſont tombées en- „ tre les mains de ce *Fréron*; mais je puis vous aſ- „ ſurer qu'elles ſont toutes deux entiérement falſi- „ fiées. Jugez-en; je vous en envoie les originaux.

„ Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent aſſez „ aux chiffonniers, qui vont ramaſſant des ordures „ pour faire du papier.

„ Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote,

„ & bien digne du public, qu'une lettre de moi au
„ professeur *Haller*, & une lettre du professeur *Haller* à moi! & de quoi s'avisa Mr. *Haller* de faire courir mes lettres & les siennes? & de quoi s'avise un folliculaire de les imprimer & de les falsifier pour gagner cinq sous? Il me la fait signer du chateau de Tournex, où je n'ai jamais demeuré.

„ Ces impertinences amusent un moment des jeunes gens oisifs, & tombent le moment d'après dans l'éternel oubli où tous les riens de ce tems-ci tombent en foule.

„ L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quemadmodum* que *Louis XIV* n'entendait pas, est très vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siecle de Louis XIV* que parce que j'en étais sûr, & je n'aï point rapporté celle du *Niticorax* parce que je n'en étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me faisait dans mon enfance au college des jésuites, pour me faire sentir la supériorité du pere de *la Chaise* sur le grand-aumônier de France. On prétendait que le grand-aumônier interrogé sur la signification de *Niticorax*, dit que c'était un capitaine du roi *David*, & que le révérend pere *la Chaise* assura que c'était un hibou; peu m'importe. Et très peu m'importe encor qu'on fredonne pendant un quart d'heure dans un latin ridicule un *niticorax* grossiérement mis en musique.

„ Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignorer le latin; il savait gouverner, il savait faire fleurir tous les arts, cela vaut mieux que d'enten-

„ dre *Cicéron*. D'ailleurs cette ignorance du latin ne
„ venait pas de ſa faute, puiſque dans ſa jeuneſſe il
„ apprit de lui-même l'italien & l'eſpagnol.

„ Je ne ſais pas pourquoi l'homme que le follicu-
„ laire fait parler me reproche de citer le cardinal de
„ *Fleuri*, & s'égaie à dire *que j'aime à citer de grands*
„ *noms*. Vous ſavez, mon cher ami, que mes grands
„ noms ſont ceux de *Newton*, de *Loke*, de *Corneille*,
„ de *Racine*, de *La Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom
„ de *Fleuri* était grand pour moi, ce ſerait le nom
„ de l'abbé *Fleuri* auteur des *diſcours patriotiques*, &
„ *ſavans*, qui ont ſauvé de l'oubli ſon *hiſtoire eccle-*
„ *ſiaſtique*; & non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai
„ fort connu avant qu'il fût miniſtre, & qui, quand
„ il le fut, fit exiler un des plus reſpectables hom-
„ mes de France, l'abbé *Pucelle*, & empêcha bénigne-
„ ment pendant tout ſon miniſtere qu'on ne ſoutint
„ les quatre fameuſes propoſitions ſur leſquelles eſt
„ fondée la liberté françaiſe dans les choſes ecclé-
„ ſiaſtiques.

„ Je ne connais de grands-hommes que ceux qui
„ ont rendu de grands ſervices au genre-humain.

„ Quand j'amaſſai des matériaux pour écrire le
„ *Siecle de Louis XIV*, il fallut bien conſulter des
„ généraux, des miniſtres, des aumôniers, des da-
„ mes & des valets de chambre. Le cardinal de *Fleu-*
„ *ri* avait été aumônier, & il m'apprit fort peu de
„ choſe. Mr. le maréchal de *Villars* m'apprit beau-
„ coup pendant quatre ou cinq années de tems, com-

„ me vous le savez; & je n'ai pas dit tout ce qu'il
„ voulut bien m'apprendre.

„ Mr. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anec-
„ dotes, que je n'ai donné que pour ce qu'elles va-
„ laient.

„ Mr. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit par
„ une seule ligne en marge de mes questions, que
„ *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux testa-
„ ment du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea la
„ face de l'Europe.

„ Il n'est pas permis d'écrire une histoire contem-
„ poraine autrement, qu'en consultant avec assidui-
„ té, & en confrontant tous les témoignages. Il y
„ a des faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres
„ par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte
„ vérité sur les choses essentielles.

„ Le roi régnant m'a rendu publiquement cette ju-
„ stice: je crois ne m'être gueres trompé sur les pe-
„ tites anecdotes, dont je fais très peu de cas; el-
„ les ne sont qu'un vain amusement. Les grands
„ événemens instruisent.

„ Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le
„ témoignage autentique, que j'avais parlé de toutes
„ les choses importantes arrivées sous le regne de ce
„ héros imprudent, comme si j'en avais été le témoin
„ oculaire.

„ A l'égard des petites circonstances, je les aban-

„ donne à qui voudra ; je ne m'en foucie pas plus que „ de l'hiftoire des quatre fils *Aimon*.

„ J'eftime bien autant celui qui ne fait pas une „ anecdote inutile, que celui qui la fait.

„ Puifque vous voulez être inftruit des bagatelles „ & des ridicules, je vous dirai que votre malheu- „ reux folliculaire fe trompe, qaand il prétend qu'il „ a été joué fur le théâtre de Londres, avant d'avoir „ été berné fur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La „ traduction, ou plutôt l'imitation de la comédie de „ l'*Ecoffaife* & de *Fréron*, faite par Mr. *George Kol-* „ *man*, n'a été jouée fur le théâtre de Londres qu'en „ 1766, & n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* „ & de *Hondt*. Elle a eu autant de fuccès à Lon- „ dres qu'à Paris, parce que par tout pays on aime „ la vertu des *Lindanes* & des *Friport*, & qu'on dé- „ tefte les folliculaires qui barbouillent du papier, & „ mentent pour de l'argent. Ce fut l'illuftre *Garrick* „ qui compofa l'épilogue. Mr. *George Kolman* m'a fait „ l'honneur de m'envoyer fa piece ; elle eft intitulée „ *The English Merchant*.

„ C'eft une chofe affez plaifante qu'à Londres, à „ Pétersbourg, à Vienne, à Genes, à Parme, & juf- „ qu'en Suiffe, on fe foit également moqué de ce „ *Fréron*. Ce n'eft pas à fa perfonne qu'on en voulait „ il prétend que l'*Ecoffaife* ne réuffit à Paris, que „ parce qu'il y eft detefté. Mais la piece a réuffi à „ Londres, à Vienne, où il eft inconnu. Perfonne „ n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* „ fit rire l'Europe.

„ Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien
„ constatées. Mais ce sont, sur ma parole, les vé-
„ rités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon
„ ami, un chapitre de Cicéron, *de officiis*, & de *na-*
„ *tura deorum*, un chapitre de *Loke*, une lettre pro-
„ vinciale, une bonne fable de *La Fontaine*, des vers
„ de *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper
„ un vrai littérateur.

„ Je voudrais bien savoir quelle utilité le public
„ retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je
„ demeure dans un château ou dans une maison de
„ campagne. J'ai lu dans une des quatre cents bro-
„ chures faites contre moi par mes confreres de la
„ plume, que madame la duchesse de *Richelieu* m'a-
„ vait fait présent un jour d'un carrosse fort joli, &
„ de deux chevaux gris pommelés, que cela déplut
„ fort à Mr. le duc de *Richelieu*. Et là-dessus on
„ bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, c'est
„ que dans ce tems-là Mr. le duc de *Richelieu* n'avait
„ point de femme.

„ D'autres impriment mon *porte-feuille retrouvé*,
„ d'autres mes *lettres à Mr. B.*, *& à madame D.*, à
„ qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres toujours
„ des anecdotes.

„ Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres prétendues*
„ *de la reine Christine*, de *Ninon l'Enclos*? &c. &c.
„ Des curieux mettent ces sotises dans leurs biblio-
„ theques, & un jour quelque érudit aux gages d'un
„ libraire les fera valoir comme des monumens pré-

„ cieux

„ cleux de l'hiſtoire. Quel fatras! quelle pitié! quel „ opprobre de la littérature! quelle perte de tems!

„ Je lis actuellement des articles de l'Encyclopé- „ die, qui doivent ſervir d'inſtruction au genre-hu- „ main; mais tout n'eſt pas égal. &c. &c.



ANATOMIE.

L'Anatomie ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſieres du ſeizieme ſiecle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux, & encor infidélement tracés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Le Cat* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut ſe flatter d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres, dont il rabat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés; & il fait un nouveau calcul; mais un quatrieme ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi.

La nature ſe moque d'eux tous ; & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'eſprit humain ne peut découvrir.

On diſpute depuis *Hippocrate* ſur la maniere dont ſe fait la digeſtion ; les uns accordent à l'eſtomac des ſucs digeſtifs ; d'autres les lui refuſent. Les chimiſtes font de l'eſtomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureuſement la nature nous fait digérer ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous ſachions ſon ſecret. Elle nous donne des appetits, des goûts, & des averſions pour certains alimens dont nous ne pourons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chile ſe trouve déja tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix ni au chile. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons ; ſans ſavoir comment.

Nous avons des bibliotheques entieres ſur la génération, mais perſonne ne ſait encor ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs, mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les esprits animaux qui ont une si grande réputation, sont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne sait pas comment elle vous purge.

La maniere dont se forment nos cheveux & nos ongles, nous est aussi inconnue que la maniere dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philosophes.

Vinslou & *Lémeri* entassent mémoire sur mémoire concernant la génération des mulets; les savans se partagent: l'âne fier & tranquille sans se mêler de la dispute, subjugue cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet, sans que *Lémeri* & *Vinslou* se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Vossius attribuait la couleur des negres à une maladie. *Ruisch* a mieux rencontré en les disséquant, & en enlevant avec une adresse singuliere le corps muqueux réticulaire qui est noir; & malgré cela il se trouve encor des physiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'est ce qu'un systême que la nature désavoue?

Boerhave assure que le sang dans les vésicules des poumons est *pressé*, *chassé*, *foulé*, *brisé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il

attribue la couleur rouge du ſang à un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible; les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les regles des femmes à la plethore du ſang. *Terenzoni* & *Vieuſſans* croient que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

On a recherché juſqu'à la cauſe de la ſenſibilité, & on a été juſqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables; & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé eſt le *ton* que le membre conſerve encore. Cet autre dit que c'eſt l'*élaſticité*; un troiſieme l'appelle *irritabilité*. La cauſe; tous l'ignorent; tous ſont à la porte du dernier aſyle où la nature ſe renferme; elle ne ſe montre jamais à eux, & ils devinent dans ſon antichambre.

Heureuſement ces queſtions ſont étrangeres à la médecine utile, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience, ſur la connaiſſance du tempéramment d'un malade; ſur des remedes très ſimples donnés à propos; le reſte eſt pure curioſité; & ſouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudiere, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.



ANCIENS ET MODERNES.

Le grand procès des anciens & des modernes n'est pas encor vuidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait beaucoup mieux que le tems présent. *Nestor*, dans l'*Iliade*, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire..... *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous*; *non je n'ai jamais vu*, *& je ne verrai jamais de si grands personnages que* Drias, Cénée, Exadius, Poliphême *égal aux Dieux*, &c.

La postérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Nestor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connait plus *Drias*; on n'a gueres entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée*; & pour *Poliphême* égal aux Dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Lucrece ne balance pas à dire que la nature a dégénéré,

Ipsa dedit dulceis fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, & vires agricolarum. &c.

La nature languit; la terre est épuisée;
L'homme dégénéré dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout tems, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obscure;
L'hyver se couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et formé pour agir se plaisait à rien faire, &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épitre à *Auguste*. „ Faut-„ il donc, dit-il, que nos poëmes soient comme nos „ vins, (56) dont les plus vieux sont toûjours pré-„ férés?" Il dit ensuite;

Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse (57)
Compositum illepidève putetur; sed quia nuper;
Nec veniam antiquis sed honorem & præmia posci.
. . . .
Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis;
Nostra sed impugnat: nos nostraque lividus odit. &c.

J'ai vu ce passage imité ainsi en vers familiers.

(56) Epist, I. lib. 2.
(57) Ibid.

Rendons toujours justice au beau.
Est-il laid pour être nouveau?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis?
C'est en vain qu'ils sont applaudis;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres sont des trésors,
Dit la sotte & maligne envie.
Ce n'est pas qu'elle aime les morts;
Elle hait ceux qui sont en vie.

Le savant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainsi sur ce sujet.

„ Toute la question de la prééminence entre les „ anciens & les modernes, étant une fois bien enten„ due, se réduit à savoir, si les arbres qui étaient „ autrefois dans nos campagnes étoient plus grands „ que ceux d'aujourd'hui? En cas qu'ils l'aient été, „ *Homere*, *Platon*, *Démosthene*, ne peuvent être éga„ lés dans ces derniers siecles; mais si nos arbres „ sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pou„ vons égaler *Homere*, *Platon*, & *Démosthene*.

„ Eclaircissons ce paradoxe. Si les anciens avaient „ plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux „ de ce tems-là étaient mieux disposés, formés de „ fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de „ plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoi les „ cerveaux de ce tems-là auraient-ils été mieux dis„ posés? Les arbres auraient donc été aussi plus „ grands & plus beaux; car si la nature était alors „ plus jeune & plus vigoureuse, les arbres, aussi „ bien que les cerveaux des hommes, auraient dû se „ sentir de cette vigueur & de cette jeunesse." (Di-

gression sur les *Anciens* & les *Modernes*. Tom. IV, édition de 1742.)

Avec la permission de cet illustre académicien, ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir, si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies, & d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine; mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone: mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'esprit & de talens, qui a mérité des applaudissemens dans plus d'un genre, a soutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ses stances.

Et pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus Dieux dont je sors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts.
Croit-on la nature bizare,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mere idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?

On pouvait lui répondre, Estimez vos aînés sans les adorer. Vous avez une intelligence & des ressorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient; mais ce n'est pas peut-être absolument la même intelligence. Peut-

être avaient-ils un talent supérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuse que les langues modernes, qui sont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'est point bizarre; mais il se pourait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Vestphalie & que le Limosin à former certains génies. Il se pouroit bien encor que le gouvernement d'Athenes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de *Démosthene* quelque chose que l'air de Clamar & de la Grenouilliere, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon.*

Quelqu'un répondit alors à *La Motte* par le petit couplet suivant;

Cher La Motte, imite & révere
Ces Dieux dont tu ne descends pas.
Si tu crois qu'Horace est ton pere,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'est point bizare,
Pour Danchet elle est fort avare,
Mais Racine en fut bien traité,
Tibulle était guidé par elle;
Mais pour notre ami La Chapelle, (58)
Hélas, qu'elle a peu de bonté!

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre jusqu'au tems de *Plutarque*, que les sie-

(58) Ce *La Chapelle* était un receveur général des finances, qui traduisit très platement *Tibulle*; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

cles modernes ne l'ont été depuis le siecle des *Médicis* jusqu'à *Louis XIV* inclusivement?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ere vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille piés quarrés de baze. Personne ne doute que si on vouloit entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vint aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

DU CHEVALIER TEMPLE.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grece & de Rome: mais tout Anglais qu'il était, il devait convenir que l'église de St. Pierre est incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie, rien dans la connaissance du corps humain, si ce n'est peut-être, dit-il, la circulation du

sang. L'amour de son opinion, fondé sur son extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des satellites de *Jupiter*, des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne*, de la rotation du soleil sur son axe, de la position calculée de trois mille étoiles, des loix données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes; des causes de la précession des équinoxes, & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microscope, était compté pour rien par le chevalier *Temple*; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens, des Caldéens, des Egyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature, par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. „ Que sont devenus, dit-il, les charmes de cette musique qui enchantait si souvent les hommes & les bêtes, les poissons, les oiseaux, les serpens, & changeait leur nature?"

Cet ennemi de son siecle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les serpens, mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt qu'ayant toute ſa vie cultivé les belles-lettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos bons auteurs que ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vu. Il poſſédait de grandes connoiſſances: un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

DE BOILEAU ET DE RACINE.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe garderent bien de parler d'aſtronomie & de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homere* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte Grec, & ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homere*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend? voilà *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain: mais il ſe pouvait très bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des Dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que

ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* se moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne justifia *Homere.*

DE L'INJUSTICE ET DE LA MAUVAISE FOI DE RACINE DANS LA DISPUTE CONTRE PERRAULT AU SUJET D'EURIPIDE, ET DES INFIDÉLITÉS DE BRUMOY.

Racine usa du même artifice, car il était tout aussi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satyre; il jouït du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise très pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'*Euripide*, & en même tems de se sentir très supérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ses partisans sur leur critique de l'*Alceste* d'*Euripide*; parce que ces messieurs malheureusement avoient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques repliques d'*Admete* pour celles d'*Alceste*: mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la maniere dont il fait parler *Admete* à son pere. re. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

„ Quoi donc, lui répond le roi son pere, à qui „ adressez-vous, s'il vous plaît, un discours si hau- „ tain? Est-ce à quelque esclave de Lidie ou de „ Phrygie? Ignorez-vous que je suis né libre & „ Thessalien?" (Beau discours pour un roi & pour un pere!) „ Vous m'outragez comme le dernier des „ hommes. Où est la loi qui dit que les peres doi-

„ vent mourir pour leurs enfans? Chacun eſt ici-
„ bas pour ſoi. J'ai rempli mes obligations envers
„ vous. Quel tort vous fais-je? demandai-je que
„ vous mouriez pour moi? La lumiere vous eſt pré-
„ cieuſe; me l'eſt-elle moins?..... Vous m'accuſez
„ de lâcheté..... Lâche vous-même; vous n'avez
„ pas rougi de preſſer votre femme de vous faire
„ vivre en mourant pour vous..... Ne vous ſied-il
„ pas bien après cela de traiter de lâches, ceux qui
„ refuſent de faire pour vous, ce que vous n'avez
„ pas le courage de faire vous-même..... Croyez-
„ moi, taiſez-vous..... Vous aimez la vie; les
„ autres ne l'aiment pas moins..... Soyez ſûr que
„ ſi vous m'injuriez encor, vous entendrez de moi
„ des duretés qui ne feront pas des menſonges ".

Le chœur prend alors la parole. „ C'eſt aſſez &
„ déja trop des deux côtés: ceſſez, vieillard, ceſſez
„ de maltraiter de paroles votre fils. "

Ce cœur aurait dû plutôt ce ſemble faire une forte réprimande au fils d'avoir très brutalement parlé à ſon propre pere, & de lui avoir reproché ſi aigre-grement de n'être pas mort.

Tout le reſte de la ſcene eſt dans ce goût.

PHÉRÈS *à ſon fils.*

Tu parles contre ton pere ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh! j'ai bien vu que vous aimez à vivre longtems.

PHÉRÈS

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi?

ADMETE.

Ah! le plus infame des hommes, c'est la preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Tu ne pouras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel! que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi.

LE PERE.

Fais mieux, épouse plusieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus longtems.

Après cette scene un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'*Hercule*. „ C'est un étranger, dit-„ il, qui a ouvert la porte lui-même, s'est d'abord „ mis à table; il se fâche de ce qu'on ne lui sert „ pas assez vite à manger, il remplit de vin à tout „ moment sa coupe, boit à longs traits du rou-„ ge & du paillet, & ne cesse de boire, & de chan-„ ter de mauvaises chansons qui ressemblent à des „ hurlemens, sans se mettre en peine du roi & de sa „ femme que nous pleurons. C'est sans doute quel-„ que fripon adroit, un vagabond, un assassin.

Il peut être assez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit; il ne l'est pas moins qu'*Hercule* ami d'*Admete* soit inconnu dans la maison. Il

l'eſt encor plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceſte*, dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas diſputer des goûts; mais il eſt ſûr que de telles ſcenes ne ſéraient pas ſouffertes chez nous à la foire.

Brumoy qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcene d'*Admete* & de ſon pere; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot que les idées ont changé.*

On peut répondre, que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect, que les enfans doivent à leurs peres.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens ſiecles ſur des points de morale plus importans?*

On répond qu'il n'y en a guéres de plus importans.

Un Français, continue-t-il, *eſt inſulté; le prétendu bon-ſens français veut qu'il courre les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon-

ſens

sens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe sans exception.

*On ne sent pas assez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans; & de quel air on l'aurait sifflée du tems d'*Euripide.

Cette maxime est cruelle & fatale, mais non pas ridicule; & on ne l'eût sifflée d'aucun air du tems d'*Euripide*. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Grecs & chez les Asiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'*Iliade*, *Achille* tirant à moitié son épée; & il était prêt à se battre contre *Agamemnon*, si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre son épée dans le foureau.

Plutarque rapporte qu'*Ephestion* & *Cratere* se battirent en duel; & qu'*Alexandre* les sépara. Il est d'accord avec *Quinte-Curce*, qui dit que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel: (59) *imparibus armis duello certant.*

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel, & les reproches que se font *Admete* & son pere *Phérès* tour-à-tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point que ne doit-on pas attendre des autres? Mais si les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demande-

(59) *Quinte Curce*, Liv. IX.

rais volontiers, s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Poliphême* tient dans Euripide: *Je ne crains point le foudre de* Jupiter. *Je ne sais si ce* Jupiter *est un Dieu plus fier, & plus fort que moi. Je me soucie très peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange un veau rôti, ou quelque bête sauvage; après quoi je m'étends tout de mon long; j'avale un grand pot de lait; je défais mon sáion, & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

Il faut que les scholiastes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne sont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphême* quand il a bien mangé.

Ils disent que le parterre d'Athenes riait de cette plaisanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une sotise.* Quoi! toute la populace d'Athenes avoit plus d'esprit que la cour de *Louis XIV*? Et la populace n'est pas la même partout?

Ce n'est pas qu'*Euripide* n'ait des beautés; & *Sophocle* encor davantage; mais ils ont de très grands défauts. On ose dire que les belles scenes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant sur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, que ces deux Grecs l'emportent sur *Thespis*. *Racine* sentait bien son extrême supériorité sur *Euripide*; mais il louait ce poëte Grec pour humilier *Perrault*.

Moliere, dans ses bonnes pieces, est aussi supé-

rieur au pur, mais froid *Térence*, & au farceur *Aristophane*, qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & d'autres en très petit nombre dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit la dispute.

DE QUELQUES COMPARAISONS ENTRE DES OUVRAGES CÉLEBRES.

La raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais, qui sont très souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul ni dans *Homere*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en approche:

Que voulez-vous qu'il fit contre trois? - Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même sagacité & la même justice réprouver les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la derniere scène de *Rodogune*, les contrastes frapans des personnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti son caractere, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Æschile* jusqu'au grand siecle de *Louis XIV*. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caracteres qui ne se trouvait que chez lui; de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la foiblesse & de l'uniformité dans quelques caracteres; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idille & de l'élégie plutôt que d'une grande passion théatrale. Il se plaindra de ne trouver dans plus d'un morceau très bien écrit, qu'une élégance qui lui plait, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de se contenter d'approuver quand il voudrait que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'est ainsi qu'il jugera les anciens, non pas sur leur nom, non pas sur le tems où ils vivaient, mais sur leurs ouvrages même; ce n'est pas trois mille ans qui doivent plaire, c'est la chose même. Si une darique a été mal frapée, que m'importe qu'elle repré-

ſente le fils d'*Hyſtapes* ? la monnoie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais-royal, ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; s'il nous diſait, des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Grece que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon* dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de *Clitemneſtre*, & que les larmes du pere ne deshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui répondraient, C'eſt un trait d'eſprit & non pas un trait de peintre. Un voile ſur la tête de votre principal perſonnage, fait un effet affreux dans un tableau. Vous avez manqué votre art; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux; & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume; vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter. Vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté & le déſeſpoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* eſt Belge; mais le Belge l'emporte.

D'UN PASSAGE D'HOMERE.

Un Florentin homme de lettres, d'un esprit juste & d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliotheque de mylord *Chesterfield* avec un professeur d'Oxford, & un Ecossais qui vantait le poëme de *Fingal*, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encor en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle, s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes! alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal*.

„ *Cuchulin* était assis près de la muraille de Tura, „ sous l'arbre de la feuille agitée; sa pique reposait „ contre un rocher couvert de mousse, son bouclier „ était à ses pieds sur l'herbe. Il occupait sa mémoi- „ re du souvenir du grand *Carbar*, héros tué par lui „ à la guerre. *Moran* né de *Fitilh*, *Moran*, senti- „ nelle de l'Océan, se présenta devant lui.

„ Leve-toi, lui dit-il, leve-toi *Cuchulin*; je vois „ les vaisseaux de *Suaran*, les ennemis sont nom- „ breux, plus d'un héros s'avance sur les vagues noi- „ res de la mer.

„ *Cuchulin* aux yeux bleus, lui répliqua, *Moran* „ fils de *Fitilh*, tu trembles toujours; tes craintes „ multiplient le nombre des ennemis. Peut-être est- „ ce le roi des montagnes désertes, qui vient à mon „ secours dans les plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*,

„ c'est *Suaran* lui-même, il est aussi haut qu'un rocher de glace; j'ai vu sa lance, elle est comme un haut sapin ébranché pas les vents; son bouclier est comme la lune qui se leve; il était assis au rivage sur un rocher, il ressemblait à un nuage qui couvre une montagne, &c."

Ah! voilà le véritable stile d'*Homere*, dit alors le professeur d'Oxford; mais ce qui m'en plait davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

„ Tu gouverneras toutes les nations que tu nous soumettras, (60) avec une verge de fer; tu les briseras comme le potier fait un vase,

„ Tu briseras les dents des pécheurs. (61)

„ La terre a tremblé, (62) les fondemens des montagnes se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est fâché contre les montagnes; & il a lancé la grêle & des charbons.

„ Il a logé dans le soleil, (63) & il en est sorti comme un mari sort de son lit.

„ Dieu brisera leurs dents dans leur bouche, (64) il mettra en poudre leurs dents mâchelieres; ils deviendront à rien comme de l'eau; car il a tendu son arc pour les abattre; ils seront engloutis tout vivans dans sa colere, avant d'attendre que les épines soient aussi hautes qu'un prunier.

„ Les nations viendront vers le soir, (65) affamées

(60) Psaume 2. (61) Ps. 3. (62) Ps. 17. (63) Ps. 19.
(64) Ps. 57. (65) Ps. 58.

„ comme des chiens ; & toi, Seigneur, tu te moq„ queras d'elles, & tu les réduiras à rien.

„ La montagne du Seigneur eſt une montagne coa„ gulée; pourquoi regardez-vous les monts coagu„ lés? (66) Le Seigneur a dit, je jetterai Baſan; je „ le jetterai dans la mer, afin que ton pied ſoit teint „ de ſang, & que la langue de tes chiens leche leur „ ſang.

„ Ouvre la bouche bien grande, (67) & je la rem„ plirai.

„ Rends les nations comme une roue qui tourne „ toujours, (68) comme la paille devant la face du „ vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme „ une flamme qui brûle des montagnes; tu les pour„ ſuis dans ta tempête, & ta colere les troublera.

„ Il jugera dans les nations; (69) il les remplira „ de ruines, il caſſera les têtes dans la terre de plu„ ſieurs.

„ Bienheureux celui qui prendra tes petits en„ fans, (70) & qui les écraſera contre la pierre! „ &c. &c. &c. "

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoſſais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures aſiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le ſtile ſimple & noble de *Virgile*.

(66) Pſ. 67. (67) Pſ. 80.
(68) Pſ. 82. (69) Pſ. 111. (70) Pſ. 136.

L'Ecossais palit de colere à ce discours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié; mais mylord *Chesterfield* encouragea le Florentin par un sourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & se sentant appuyé, leur dit; Messieurs, rien n'est plus aisé que d'outrer la nature, rien de plus difficile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improvisatori*, & je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce stile oriental, sans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithetes, qui sont presque toujours les mêmes; pour entasser combats sur combats, & pour peindre des chimeres.

Qui? vous! lui dit le professeur, vous feriez un poëme épique sur le champ? — Non pas un poëme épique raisonnable, & en vers corrects comme *Virgile*, répliqua l'Italien; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecossais & l'Oxfordien. — Eh bien, donnez-moi un sujet, répliqua le Florentin. Mylord *Chesterfield* lui donna le sujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Crecy, & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit, & commença ainsi:

„ Muse d'Albion, génie qui présidez aux héros,
„ chantez avec moi, non la colere oisive d'un hom-
„ me implacable envers ses amis & ses ennemis; non

„ des héros que les Dieux favorisent tour-à-tour sans „ avoir aucune raison de les favoriser; non le siege „ d'une ville qui n'est point prise; non les exploits „ extravagans du fabuleux *Fingal*, mais les victoires „ véritables d'un héros aussi modeste que brave, qui „ mit des rois dans ses fers, & qui respecta ses enne„ mis vaincus.

„ Déja *George*, le *Mars* de l'Angleterre, était des„ cendu du haut de l'empirée, monté sur le cour„ sier immortel devant qui les plus fiers chevaux du „ Limousin fuient, comme les brebis bêlantes & les „ tendres agneaux se précipitent en foule les uns sur „ les autres pour se cacher dans la bergerie à la vue „ d'un loup terrible, qui sort du fond des forêts, „ les yeux étincelans, le poil hérissé, la gueule écu„ mante, menaçant les troupeaux & le berger de la „ fureur de ses dents avides de carnage.

„ *Martin*, le céleste protecteur des habitans de la „ fertile Touraine; *Genevieve*, douce divinité des „ peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la „ Marne; *Denis* qui porta sa tête entre ses bras à „ l'aspect des hommes & des immortels, tremblaient „ en voyant le superbe *George* traverser le vaste sein „ des airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or orné „ des diamans qui pavaient autrefois les places publi„ ques de la Jérusalem céleste, quand elle apparut „ aux mortels pendant quarante révolutions journa„ lieres de l'astre de la lumiere, & de sa sœur incon„ stante, qui prête une douce clarté aux sombres „ nuits.

„ Sa main porte la lance épouvantable & sacrée,
„ dont le demi-Dieu *Michaël*, exécuteur des vengeances du Très-haut terrassa dans les premiers jours
„ du monde, l'éternel ennemi du monde & du créateur. Les plus belles plumes des anges qui assistent autour du trône, détachées de leurs dos immortels, flottaient sur son casque, autour duquel
„ volent la terreur, la guerre homicide, la vengeance impitoyable, & la mort qui termine toutes
„ les calamités des malheureux mortels. Il ressemblait à une comete qui dans sa course rapide franchit les orbites des astres étonnés, laissant loin
„ derriere elle des traits d'une lumiere pâle & terrible, qui annoncent aux faibles humains la chute
„ des rois & des nations.

„ Il s'arrête sur les rives de la Charente, & le bruit
„ de ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphere
„ de *Jupiter* & de *Saturne*. Il fit deux pas, & il arriva jusqu'aux lieux où le fils du magnanime *Edouard*
„ attendait le fils de l'intrépide *Philippe de Valois*."

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart heure. Les paroles sortaient de sa bouche (comme dit *Homere*) plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hyver; cependant ses paroles n'étaient pas froides; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles, qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'a-

vaient cru, de prodiguer les images gigantesques, & d'appeller le ciel, la terre & les enfers à son secours; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de plus moral, & en même tems de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont Ida?

Mylord *Chesterfield* prit alors la parole; Messieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle, peut-être chez les Grecs c'était une chose très intéressante, qu'un Dieu qui couche avec son épouse sur une montagne. Mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu, qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeller *la ceinture de Vénus*, est une image charmante; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les caresses du maître des Dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant Dieu de s'endormir pour si peu de chose! je vous jure que quand j'étais jeune je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter*, „ Si vous voulez absolument me caresser, „ allons-nous-en au ciel, dans votre appartement, „ qui est l'ouvrage de *Vulcain*, & dont la porte ferme si bien qu'aucun des Dieux n'y peut entrer."

Je n'entends pas non plus comment le sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut-être un Die

ſi éveillé. Il arrive en un moment des iſles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida; il eſt beau de partir de deux iſles à la fois; de-là il monte ſur un ſapin, il court auſſi-tôt aux vaiſſeaux des Grecs; il cherche *Neptune*; il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de ſi fretillant que ce ſommeil.

Enfin, s'il faut abſolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioſte* & du *Taſſe*.

Le Florentin ne ſe fit pas prier. Mylord *Cheſterfield* fut enchanté. L'Ecoſſais pendant ce tems-là reliſait *Fingal*; le profeſſeur d'Oxford reliſait *Homere*; & tout le monde était content.

On conclut enfin, qu'heureux eſt celui qui dégagé de tous les préjugés, eſt ſenſible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connait leurs fautes, & les pardonne.



A N E.

AJoutons quelque choſe à l'article *Ane*, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*A-*

pule. Le plus plaisant de l'avanture est pourtant dans *Lucien*; & ce plaisant est, qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur, lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silene* avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe; c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus*. Car on sait que *Bacchus* était Arabe.

Virgile parle de la métamorphose de *Mœris* en loup, comme d'une chose très ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mœrim, & se condere sylvis.

Mœris devenu loup se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débiterent que les Dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géants?

Les Grecs, grands imitateurs, & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphoserent presque tous les Dieux en hommes, ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les Dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes écritures, ont cité l'exem-

ple de *Nabucodonosor* changé en bœuf; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entiérement hors de la sphere de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux prophanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Evangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte, étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une housse de soie, ayant à son cou un pendant d'ébene. Ces femmes lui donnaient des baisers, & lui présentaient à manger, en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frere de ces femmes. Les magiciennes lui avaient ôté la figure humaine; & le Maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile soit apocryphe, la vénération pour le seul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette avanture. Elle doit servir seulement à faire voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les chrétiens qui composerent cet évangile, étaient sans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'église qui rejetta dans la suite cet évangile avec quarante neuf autres, n'accusa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obscurs parlaient à la populace selon les préjugés de leur tems. La Chine était peut-être le seul pays exempt de ces superstitions.

L'avanture des compagnons d'*Ulysse*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempsycose annoncé en Grece, & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi se fonderent les gens, qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur universelle, qui ne soit l'abus de quelque vérité? ils disent qu'on n'a vu des charlatans, que parce qu'on avait vu de vrais médecins; & qu'on n'a cru aux faux prodiges, qu'à cause des véritables.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes? cette erreur universelle n'avait donc pour principe, que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il suffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur Indien voit que les bêtes ont du sentiment, & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'ame de l'homme après sa mort? Que devient l'ame de la bête? Il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu, qui commence à se former. L'ame d'un bracmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit bracmane. Voilà le dogme de la métempsicose, qui s'établit sur un simple raisonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphose. Ce n'est plus une ame sans logis, qui cherche

che un gîte. C'eſt un corps, qui eſt changé en un autre corps, ſon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion ſi extravagante & ſi générale. Sera-t-il arrivé qu'un pere ayant dit à ſon fils plongé dans de ſales débauches, & dans l'ignorance, *Tu es un cochon, un cheval, un âne*, enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tête, une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ſes fautes? ſes voiſines l'auront redit à d'autres voiſines, & de bouche en bouche ces hiſtoires, accompagnées de mille circonſtances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encor ici avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mere de la plupart de nos ſotiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteſtable chez toutes les nations; & vous ne ferez plus étonné de rien. (Voyez *Magie.*)

Encore un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie; & que *Mervan*, le vingt & unieme calife, fut ſurnommé l'*âne* pour ſa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'*extrait de la vie d'Iſidore*, qu'*Ammonius* avait un âne, qui ſe connaiſſait très bien en poëſie, & qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius.*



DE L'ANE D'OR DE MACHIAVEL.

ON connait peu l'*Ane* de *Machiavel.* Il ne fut point achevé, & c'eſt dommage ; tous les dictionnaires qui en parlent, diſent que c'eſt un ouvrage de ſa jeuneſſe ; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puiſqu'il parle des malheurs qu'il a eſſuyés autrefois & très longtems. L'ouvrage eſt une ſatyre de ſes contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins dont l'un eſt changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'eſt pas laiſſé prendre. Chaque caractere eſt peint ſous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis, y ſont figurées ſans doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypſe comique, ſauroit l'*hiſtoire ſécrette du pape Léon X & des troubles de Florence.* Ce poëme eſt plein de morale & de philoſophie. Il finit par de très bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à-peu-près ainſi à l'homme.

Animaux à deux pieds, ſans vêtemens, ſans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toiſon,
Vous pleurez en naiſſant, & vous avez raiſon ;
Vous prévoyez vos maux ; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains induſtrieuſes ;
Mais vous fit-elle, hélas, des ames vertueuſes !
Et quel homme en ce point nous pourait égaler ?

L'homme eſt plus vil que nous, plus méchant, plus ſauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix
Ami, que le bon DIEU me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices!

Ceci eſt l'original de *la ſatyre de l'homme* que fit *Boileau*, & de *la fable des compagnons d'Ulyſſe* écrite par *La Fontaine*. Mais il eſt très vraiſemblable que ni *La Fontaine* ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'*âne* de *Machiavel*.



DE L'ANE DE VERONE.

IL faut être vrai, & ne point tromper ſon lecteur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encor dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu: mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ſes reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès; qu'il était ſous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en proceſſion deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition diſait que cet âne, ayant porté notre Seigneur dans ſon entrée à Jéruſalem, (63) n'avait plus voulu vivre en cette ville;

(63) Voyez *Miſſon*. Tome I. pages 101 & 102.

qu'il avait marché ſur la mer auſſi endurcie que ſa corne; qu'il avait pris ſon chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe & la Sicile; que de là il était venu ſéjourner à Aquilée; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très longtems.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que la plupart des ânes ont une eſpece de croix noire ſur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ſes confreres: une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait ſervi de monture à l'entrée dans Jéruſalem; on fit de magnifiques funerailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit; elle paſſa de Vérone dans les autres pays; elle fut ſurtout célébrée en France; on chanta la proſe de l'âne à la meſſe.

Orientis partibus
Adventavit aſinus
Pulcher & fortiſſimus.

Une fille répreſentant la Ste. Vierge allant en Egypte, montait ſur un âne, & tenant un enfant entre ſes bras, conduiſait une longue proceſſion. Le prêtre à la fin de la meſſe au lieu de dire, (66) *Ite, Miſſa eſt*, ſe mettait à braire trois fois de toute ſa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres ſur la fête de l'âne & ſur celle des fous; ils peuvent ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'eſprit humain.

(66) Voyez *Du Cange*, & *l'Eſſai ſur l'eſprit* & *les mœurs des nations*.



ANGE.

L'Auteur de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'existence des anges, quoique la raison naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raison que la naturelle. Ce qui est surnaturel est au dessus de la raison. Il fallait dire (si je ne me trompe) que plusieurs religions, & non pas *toutes* ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du sabisme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des ministres de DIEU, des députés, des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous signifier ses ordres.

Il y a aujourd'hui quatre mille huit cents quatre-vingts ans que les bracmanes se vantent d'avoir par écrit leur premiere loi sacrée, intitulée *Le Shasta*, quinze cents ans avant leur seconde loi, nommée *Veidam*, qui signifie *la parole de* DIEU. Le *Shasta* contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *& de ses attributs:* le second, *de la création des anges:* le troisieme, *de la chute des anges:* le quatrieme, *de leur punition:* le cinquieme, *de leur pardon & de la création de l'homme.*

Il eſt utile de remarquer d'abord la maniere dont ce livre parle de DIEU.

PREMIER CHAPITRE DU SHASTA.

„ DIEU eſt un; il a créé tout; c'eſt une ſphere „ parfaite ſans commencement ni fin. DIEU conduit „ toute la création par une providence générale ré- „ ſultante d'un principe déterminé. Tu ne recher- „ cheras point à découvrir l'eſſence & la nature de „ l'Eternel, ni par quelles loix il gouverne: une „ telle entrepriſe eſt vaine & criminelle; c'eſt aſſez „ que jour & nuit tu contemples dans ſes ouvrages „ ſa ſageſſe, ſon pouvoir & ſa bonté ".

Après avoir payé à ce début du *Shaſta* le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

SECOND CHAPITRE DU SHASTA.

„ L'Eternel abſorbé dans la contemplation de ſa „ propre exiſtence, réſolut dans la plénitude des „ tems de communiquer ſa gloire & ſon eſſence à „ des êtres capables de ſentir & de partager ſa béa- „ titude, comme de ſervir à ſa gloire. L'Eternel „ voulut, & ils furent. Il les forma en partie de „ ſon eſſence, capables de perfection & d'imperfec- „ tion ſelon leur volonté.

„ L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitſnou*, & *Sib*; „ enſuite *Mozazor*, & toute la multitude des anges. „ L'Eternel donna la prééminence à *Birma*, à *Vitſ- „ nou* & à *Sib*. *Birma* fut le prince de l'armée an- „ gélique; *Vitſnou* & *Sib* furent ſes coadjuteurs.

„ L'Eternel divisa l'armée angélique en plusieurs „ bandes, & leur donna à chacun un chef. Ils „ adorerent l'Eternel, rangés autour de son trône, „ chacun dans le degré assigné. L'harmonie fut dans „ les cieux. *Mozazor* chef de la premiere bande, „ entonna le cantique de louange & d'adoration au „ Créateur, & la chanson d'obéissance à *Birma* sa „ premiere créature; & l'Eternel se réjouït dans sa „ nouvelle création ".

CHAPITRE III. DE LA CHUTE D'UNE PARTIE DES ANGES.

„ Depuis la création de l'armée céleste, la joie & „ l'harmonie environnerent le trône de l'Eternel dans „ l'espace de mille ans, multipliés par mille ans; „ & auraient duré jusqu'à ce que le tems ne fût „ plus, si l'envie n'avait pas saisi *Mozazor* & d'au„ tres princes des bandes angéliques. Parmi eux é„ tait *Raabon*, le premier en dignité après *Mo*„ *zazor*. Immémorans du bonheur de leur créa„ tion & de leur devoir, ils rejetterent le pou„ voir de perfection, & exercerent le pouvoir d'imper„ fection. Ils firent le mal à l'aspect de l'Eternel; ils „ lui désobéirent & refuserent de se soumettre au „ lieutenant de DIEU & à ses associés *Vitsnou* & *Sib*; „ & ils dirent, Nous voulons gouverner; & sans „ craindre la puissance & la colere de leur Créateur, „ ils répandirent leurs principes séditieux dans l'ar„ mée céleste. Ils séduisirent les anges, & entraî„ nerent une grande multitude dans la rebellion; & „ elle s'éloigna du trône de l'Eternel; & la tristesse

„ saisit les esprits angéliques fideles, & la douleur
„ fut connue pour la premiere fois dans le ciel.

CHAPITRE IV. CHATIMENT DES ANGES COUPABLES.

„ L'Eternel, dont la toute-science, la prescience
„ & l'influence s'étend sur toutes choses, excepté
„ sur l'action des êtres qu'il a créé libres, vit avec
„ douleur & colere la défection de *Mozazor*, de *Raabon*,
„ & des autres chefs des anges.

„ Miséricordieux dans son couroux, il envoya *Birma*, *Vitsnou* & *Sib*, pour leur reprocher leur crime, & pour les porter à rentrer dans leur devoir:
„ mais confirmés dans leur esprit d'indépendance, ils
„ persisterent dans la révolte. L'Eternel alors commanda à *Sib* de marcher contre eux armé de la
„ toute-puissance, & de les précipiter du lieu *éminent*
„ dans le lieu de *ténebres*, dans *l'onderâ*, pour y être
„ punis pendant mille ans multipliés par mille ans."

PRÉCIS DU CINQUIEME CHAPITRE.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitsnou* & *Sib* solliciterent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la prison de l'*Onderâ*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encor des rébellions contre DIEU dans ce tems de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre; les anges pénitens y subirent plusieurs métempsicoses; une des dernieres fut leur changement en

vaches. C'eſt de-là que les vaches devinrent ſacrées dans l'Inde; & enfin ils furent métamorphoſés en hommes. De ſorte que le ſyſtême des Indiens ſur les anges, eſt préciſément celui du jéſuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes ſont hahités par des anges pécheurs. Ce que les bracmanes avaient inventé ſérieuſement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaiſanterie: ſi pourtant ce badinage n'était pas en lui un reſte de ſuperſtition mêlé avec l'eſprit ſyſtématique, ce qui eſt arrivé aſſez ſouvent.

Telle eſt l'hiſtoire des anges chez les anciens bracmanes, qu'ils enſeignent encor depuis environ cinquante ſiecles. Nos marchands, qui ont trafiqué dans l'Inde, n'en ont jamais été inſtruits; nos miſſionnaires ne l'ont pas été davantage; & les brames qui n'ont jamais été édifiés ni de leur ſcience ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs ſecrets. Il a fallu qu'un Anglais, nommé Mr. *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès ſur le Gange, ancienne école des bracmanes; qu'il ait appris l'ancienne langue ſacrée du *Hanſcrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaiſſances ſingulieres; comme Mr. *Sale* avait demeuré longtems en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumieres ſur l'ancien ſabiſme, auquel a ſuccédé la religion muſulmane; de même encor que Mr. *Hide* a recherché pendant vingt années en Perſe tout ce qui concerne la religion des mages.

DES ANGES DES PERSES.

Les Perſes avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui eſt ſervi par quatre autres anges, s'appelle *Bahaman*; il a l'inſpection de tous les animaux excepté de l'homme, ſur qui DIEU s'eſt réſervé une juriſdiction immédiate.

DIEU préſide au jour où le ſoleil entre dans le bélier, & ce jour eſt un jour de ſabat; ce qui prouve que la fête du ſabat était obſervée chez les Perſes dans les tems les plus anciens.

Le ſecond ange préſide au huitieme jour, & s'appelle *Débadur*.

Le troiſieme eſt *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus*; & c'eſt l'ange du ſoleil.

Le quatriéme s'appelle *Ma*, & il préſide à la lune.

Ainſi chaque ange a ſon diſtrict. C'eſt chez les Perſes que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphael* était l'ange-gardien de l'empire Perſan.

DES ANGES CHEZ LES HÉBREUX.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges juſqu'aux premiers tems de l'ere chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine ſecrette des anciens bracmanes fut parvenue juſqu'à eux. Car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre, attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chaſſés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puiſqu'il

vivait, selon les Juifs, dans la septieme génération avant le déluge: mais puisque *Seth*, plus ancien encor que lui, avait laissé des livres aux Hébreux, ils pouvaient se vanter d'en avoir aussi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit, selon eux.

„ Le nombre des hommes s'étant prodigieusement „ accru, ils eurent de très belles filles; les anges, „ les brillans, *Egregori*, en devinrent amoureux, & „ furent entrainés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'a-„ nimerent entre eux, ils se dirent: Choisissons-nous „ des femmes parmi les filles des hommes de la terre, „ *Semiaxas* leur prince, dit: Je crains que vous n'o-„ siez pas accomplir un tel dessein, & que je ne de-„ meure seul chargé du crime. Tous répondirent: „ Faisons serment d'exécuter notre dessein, & dé-„ vouons-nous à l'anathême si nous y manquons. Ils „ s'unirent donc par serment, & firent des impréca-„ tions. Ils étaient au nombre de deux cents. Ils „ partirent ensemble du tems de *Jared*, & allerent „ sur la montagne appellée *Hermonim* à cause de leur „ serment. Voici le nom des principaux; *Semiaxas*, „ *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*, *Hosampsich*, *Zaciel*, „ *Parmar*, *Thausaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

„ Eux & les autres prirent des femmes l'an onze „ cent soixante & dix de la création du monde. De „ ce commerce nâquirent trois genres d'hommes, les „ géans *Nephilim*, &c."

L'auteur de ce fragment écrit de ce stile, qui semble appartenir aux premiers tems; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages;

il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'est l'ancienne maniere orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixieme chapitre de la Genese: „ Or en ce tems il y avait „ des géans sur la terre; car les enfans de DIEU „ ayant eu commerce avec les filles des hommes, „ elles enfanterent les puissans du siecle."

Le livre d'*Enoch* & la Genese, sont entiérement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géans qui en nâquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Testament ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien Testament disent unanimement, qu'avant la captivité de Babilone les Juifs ne surent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à *Manué*, pere de *Samson*, ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit: *je viendrai vous voir, si* DIEU *me donne vie, l'année prochaine, &* Sara *votre femme aura un fils.*

Dom Calmet trouve un très grand rapport entre cette histoire & la fable qu'*Ovide* raconte, dans ses *Fastes*, de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Mercure*, qui ayant soupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, pisserent sur le

cuir du veau qu'*Irié* leur avait ſervi, & ordonnerent à *Irié* de l'enfouir ſous terre, & d'y laiſſer pendant neuf mois ce cuir arroſé de l'urine céleſte. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit ſon cuir; il y trouva un enfant qu'on appella *Orion*, & qui eſt actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont ſe ſervirent les anges avec *Abraham*, peuvent ſe traduire ainſi: *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoiqu'il en ſoit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham*; ils ne le dirent pas même à *Moïſe*; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie, du tems de la captivité. Tous les autres noms d'anges ſont pris évidemment des Caldéens & des Perſes. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel* &c. ſont perſans & babiloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'*Iſraël* qui ne ſoit caldéen. Le ſavant Juif *Philon* le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers *Caligula.*

Nous ne répéterons point ici ce qu'on dit ailleurs des anges.

SAVOIR SI LES GRECS ET LES ROMAINS ADMIRENT DES ANGES?

Ils avaient aſſez de Dieux & de demi-Dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. *Mercure* faiſait les commiſſions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon*; cependant ils admirent encor des génies, des démons. La doctrine des anges-gardiens fut miſe en vers par *Héſiode* contemporain d'*Homere.* Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux* & *des jours.*

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée;

Les Dieux prodiguaient tout. Les humains satisfaits
Ne se disputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuse mort si terrible aux coupables,
N'était qu'un doux passage en ce séjour mortel,
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces tems sont nos heureux génies;
Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies;
Ils veillent près de nous; ils voudraient de nos cœurs
Ecarter, s'il se peut, le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui presqu'abandonnées. Les Grecs, qui ont si longtems passé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Caldéens, qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens, qu'*Hésiode* avait si bien chantée, fut ensuite sophistiquée dans les écoles; c'est tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie, comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate, comme on sait, avait un bon ange: mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison, pour dire aux gens, par demande & par réponse, que le pere & la mere, le précepteur & le petit garçon sont des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine alors à garantir son protégé de la cigue.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que son mauvais ange, qui lui apparut avant la bataille de Philippe.



ANGUILLES.

RACE D'ANGUILLES, FORMÉES DE FARINE ET DE JUS DE MOUTON.

CElui qui a dit le premier, qu'il n'y a point de sotise dont l'esprit humain ne soit capable, était un grand prophete. Un jésuite Irlandais, nommé *Néedham*, qui voyageait dans l'Europe, en habit séculier, fit, il y a quelques années, des expériences à l'aide de plusieurs microscopes. Il crut appercevoir dans de la farine de bled ergoté mise au four, & laissée dans un vase purgé d'air & bien bouché; il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomêne dans du jus de mouton bouilli.

Aussi-tôt plusieurs philosophes de crier merveilles, & de dire, il n'y a point de germe, tout se fait, tout se régénere par une force vive de la nature. C'est l'attraction, disait l'un; c'est la matiere organisée, disait l'autre; ce sont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons physiciens furent trompés par un jésuite. C'est ainsi (comme nous l'avons dit ailleurs) qu'un commis des fermes en Basse-Bretagne, fit accroire à tous les beaux esprits de Paris, qu'il était une jolie femme, laquelle faisait très bien des vers.

Il faut avouer que ce fut la honte éternelle de l'es-

prit humain, que ce malheureux empressement de plusieurs philosophes à bâtir un systême universel sur un fait particulier, qui n'était qu'une méprise ridicule, indigne d'être relevée. On ne douta pas que la farine de mauvais blé formant des anguilles, celle de bon froment ne produisît des hommes. L'erreur accréditée jette quelquefois de si profondes racines, que bien des gens la soutiennent encor, lorsqu'elle est reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux historiques répetent des fausses nouvelles insérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées.

Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrece*, enrichie de notes savantes, s'efforce, dans les notes du troisieme livre, de combattre *Lucrece* même à l'appui des malheureuses expériences de *Needham*, si bien convaincues de fausseté par Mr. *Spalanzani*, & rejettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur, que la corruption est mere de la génération, allait ressusciter; il n'y avait plus de germe: plusieurs personnes mandaient que, dans la ménagerie du palais de Bruxelles, un lapin avait fait des lapreaux à une poule. Ce que *Lucrece*, avec toute l'antiquité, jugeait impossible, allait s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
Ex undis homines, ex terrâ posset oriri
Squammiferum genus, & volucres; erumpere cœlo,
Armenta & pecudes.... ferre omnes omnia possent.

Le hazard incertain, de tout alors dispose.
L'animal est sans germe, & l'effet est sans cause.

On

On verra les humains sortir du fond des mers,
Les troupeaux bondissans tomber du haut des airs,
Les poissons dans les bois naissant sur la verdure;
Tout poura tout produire; il n'est plus de nature.

Lucrece avait assurément raison en ce point de physique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs; & il est démontré aujourd'hui aux yeux & à la raison, qu'il n'est ni de végétal, ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice, préside à tous ces dévelopemens, d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puisqu'on les voit & qu'on les seme, & que le chêne est en petit contenu dans le gland. On sait bien que ce n'est pas un chêne de soixante pieds de haut qui est dans ce fruit; mais c'est un embrion qui croîtra par le secours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'existence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'est nier l'existence de la matiere parce qu'elle est divisible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'est pas? ce raisonnement ne peut être admis contre les choses que nous voyons & que nous touchons. Il est excellent contre des suppositions, mais non pas contre les faits.

Quelque systême qu'on substitue, il sera tout aussi inconcevable, & il aura par-dessus celui des germes le malheur d'être fondé sur un principe qu'on ne con-

naît pas, à la place d'un principe palpable dont tout le monde est témoin. Tous les systêmes sur la cause de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la sensibilité, de la pensée, sont également inexplicables.

Monades, qui étiez le miroir concentré de l'univers, harmonie préétablie entre l'horloge de l'ame & l'horloge du corps, idées innées tantôt condamnées, tantôt adoptées par une Sorbonne, *sensorium commune*, qui n'êtes nulle part, détermination du moment où l'esprit vient animer la matiere; retournez au pays des *chimeres* avec le *targum*, le *talmud*, la *mishna*, la *cabale*, la *chiromancie*, les *élémens de Descartes*, & les *contes nouveaux*.

Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui. (Voyez *Génération.*)



ANNALES.

QUe de peuples ont subsisté longtems, & subsistent encor sans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entiere, c'est-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encor n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne sont pas des livres qui puissent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales: & encor aujourd'hui chez les nations les plus savantes, chez celles mêmes qui ont le plus usé &

abusé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins jusqu'à-présent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain sur cent qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au de-là de quatre générations, & qui à peine connaissent le nom d'un bisayeul. Presque tous les habitans des bourgs & des villages sont dans ce cas; très peu de familles ont des titres de leurs possessions. Lorsqu'il s'éleve des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide suivant le rapport des vieillards: le titre est la possession. Quelques grands événemens se transmettent des peres aux enfans; & s'alterent entiérement en passant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si policée, si éclairée, si remplie de bibliotheques immenses, & qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, savent lire & écrire. La société n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on seme, on recueille comme on faisait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas seulement le loisir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à consumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conservées qui remontent à cinq mille ans, ou

environ, après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, caldéennes, persannes, ni de celles des Latins & des Etrusques. Les seules annales un peu antiques, sont les indiennes, les chinoises, les hébraïques. (Voyez *Histoire.*)

Nous ne pouvons appeller *annales* des morceaux d'histoire vagues, & décousus, sans aucune date, sans suite, sans liaison, sans ordre; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité qui n'y entend rien.

Nous n'osons assurer que *Sanchoniaton* qui vivait, dit-on, avant le tems où l'on place *Moïse*, (73) ait composé des annales. Il aura probablement borné ses recherches à sa cosmogonie, comme fit depuis *Hésiode* en Grece. Nous ne proposons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous instruire, & non pour enseigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'est que *Sanchoniaton* cite les livres de l'Egyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, *San-*

(73) On a dit que si *Sanchoniaton* avoit vécu du tems de *Moïse*, ou après lui, l'évêque de Césarée *Eusèbe* qui cite plusieurs de ses fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïse* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniaton* n'aurait pas manqué d'en parler: *Eusebe* aurait fait valoir son témoignage; il aurait prouvé l'existence de *Moïse* par l'aveu autentique d'un savant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. *Eusebe* ne cite jamais *Sanchoniaton* sur les actions de *Moïse*. Donc *Sanchoniaton* avait écrit auparavant. On le présume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion, excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

chonIaton écrivait probablement dans le ſiecle où l'on place l'avanture de *Joſeph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du Juif *Joſeph* au premier miniſtere d'Egypte, à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés ſur la pierre, & ſe ſeraient conſervés dans l'inondation univerſelle.

Une autre difficulté, c'eſt que *Sanchoniaton* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur Egyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouïſſent devant la Geneſe inſpirée par l'Eſprit ſaint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos, que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller; en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Teſtament. Nous demandons ſeulement, ſi du tems de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caracteres alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matiere?

Si *Thot* écrivit des annales, ou ſeulement une coſmogonie?

S'il y avait déja quelques pyramides bâties du tems de *Thot*?

Si la baſſe Egypte était déja habitée?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil?

Si les Caldéens avaient déja enſeigné les arts aux Egyptiens, & ſi les Caldéens les avaient reçus des bracmanes?

Il y a des gens qui ont réſolu toutes ces queſtions. Surquoi un homme d'eſprit & de bon ſens diſait un jour d'un grave docteur, *Il faut que cet homme-là ſoit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*



ANNATES.

A Cet article du dictionnaire encyclopédique, ſavamment traité, comme le ſont tous les objets de juriſprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établiſſement des annates étant incertaine, c'eſt une preuve que l'exaction des annates n'eſt qu'une uſurpation, une coutume torſionnaire. Tout ce qui n'eſt pas fondé ſur une loi autentique eſt un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne ſoit plus dangereuſe que l'abus même. L'uſurpation commence par ſe mettre peu-à-peu en poſſeſſion: l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuſte comme elle peut l'uſurpation avec l'équité. Et l'abus reſte.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocefes, les évêques, les chapitres, & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V* renonça expressément aux annates; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'Avril 1418; le concile de Bâle les déclara simoniaques; & la pragmatique sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année sous le regne de ce prince, cent mille écus de ce tems-là, suivant le calcul qu'en fit alors *Jacques Capelle* avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entiere réclamaient contre cette exaction; & *Henri II*, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvella la loi de *Charles VII* par un édit du 3 Septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encor réitérée par *Charles IX* aux états d'Orléans en 1560. „ *Par avis* „ *de notre conseil, & suivant les décrets des saints conciles; anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois, & arrêts de nos cours de parlement; ordonnons que tous transport d'or & d'argent hors de notre royaume;*

„ *& paiement de deniers, sous couleur d'annates, vacquant & autrement, cesseront, à peine de quadruple contre les contrevenans.*

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation, semblait devoir être irrévocable. Mais deux ans après, le même prince subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entiere & lui-même avaient abrogé.

Henri IV qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célebres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils appellent *une véritable simonie.* Si à défaut de les payer, le pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'église gallicanne, d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzieme concile de Tolede, chargea l'archevêque de cette ville, de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos *libertés* (74), que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, & qu'il ne jouït des annates que par la permission du roi: mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme? à quoi nous servent nos lumieres si nous conservons toujours nos abus?

Le calcul des sommes qu'on a payées, & que l'on

(74) Voyez *Libertés*, mot très impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

paie encor au pape, eſt effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint Romain* a remarqué que du tems de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vacqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que ſoixante & une abbayes ayant auſſi vacqué, on avait payé pareille ſomme à la cour de Rome; que vers le même tems on avait encor payé à cette cour, pour les proviſions des prieurés, doyennés, & des autres dignités ſans croſſe, cent mille écus; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt cinq écus; outre une infinité de diſpenſes dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *Saint Romain* vivait du tems de *Louis XI*. Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres états ont donné. Jugez ſi la république Romaine, au tems de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée, que les papes, les peres de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Suppoſons que le procureur-général *Saint Romain* ſe ſoit trompé de moitié, ce qui eſt bien difficile, ne reſte-t-il pas encor une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

ANNEAU DE SATURNE.

Ce phénomene étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps solide & lumineux qui entoure la planete de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en est éclairé, soit par la faible réflexion des rayons solaires, soit par quelque cause inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui se disait philosophe. Cette mer, selon lui, s'est endurcie; elle est devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un seul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphosez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez sur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaison de dire des choses nouvelles! ô fureur des systêmes! ô folies de l'esprit humain! si on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'est sans doute pour en faire sentir l'énorme ridicule; sans quoi les autres nations seraient en droit de dire, Voilà l'usage que font les Français des découvertes des autres peuples. *Huygens* découvrit l'anneau de *Saturne*, il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamstead* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps solide avait été un océan circulaire, & ce Français n'est pas *Cirano de Bergerac*.

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIERE.

AVez-vous quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & ſa femme *Peronelle*, vouloir précéder leurs voiſins à la proceſſion? *Nos grands-peres*, diſent-ils, *ſonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoient aujourd'hui fuſſent ſeulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de ſa femme & de ſes voiſins, n'en fait pas davantage. Les eſprits s'échauffent. La querelle eſt importante; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un ſavant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, premiere lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* ſe perſuade que c'était un caſque de ſes ancêtres. Ainſi *Céſar* deſcendait d'un héros & de la déeſſe *Vénus*. Telle eſt l'hiſtoire des nations; telle eſt à peu de choſe près la connaiſſance de la premiere antiquité.

Les ſavans d'Arménie *démontrent*, que le paradis terreſtre était chez eux. De profonds Suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener, qui en eſt viſiblement un reſte. Des Eſpagnols *démontrent* auſſi qu'il était en Caſtille; tandis que les Japonois, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les

Américains, ſont aſſez malheureux pour ne ſavoir pas ſeulement qu'il y eut jadis un paradis terreſtre à la ſource du Phiſon, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la ſource du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre; car de *Phiſon* on fait aiſément Phætis; & de *Phætis* on fait le Bætis, qui eſt le Guadalquivir. Le *Gehon* eſt viſiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. *L'Ebre*, qui eſt en Catalogne, eſt inconteſtablement l'Euphrate, dont un *E* eſt la lettre initiale.

Mais un Ecoſſais ſurvient, qui *démontre* à ſon tour, que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom; & il eſt à croire que dans quelques ſiecles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne; car j'ai lu dans un journal, qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs, à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'avanture de *Phaëton* fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſouphre du mont Véſuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil & du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſouphre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'exploſion, pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déja été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt

une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre ainſi que nos idées.

Mais ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent jusqu'à huit pieds dans nos climats, a produit les montagnes qui ont ſeize à dix-ſept mille pieds de hauteur. (75) Cela eſt ſi vrai, que des ſavans qui n'ont jamais été en Suiſſe, y ont trouvé un gros vaiſſeau avec tous ſes agrêts pétrifiés ſur le mont St. Godart, (76) ou au fond d'un précipice, on ne ſait pas bien où; mais il eſt certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiſſons, ***quod erat demonſtrandum.***

Pour deſcendre à un antiquité moins antique, parlons des tems où la plupart des nations barbares quitterent leurs pays pour en aller chercher d'autres, (77) qui ne valaient gueres mieux. Il eſt vrai, s'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire ancienne, qu'il y eut des brigands Gaulois qui allerent piller Rome du tems de *Camille.* D'autres brigands des Gaules avaient paſſé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs ſervices de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangerent leur ſang contre du pain, & s'établirent enſuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons, & des Angevins? Ce furent ſans doute des Gaulois que les Ro-

(75) Voyez les articles *Mer* & *Montagne.*

(76) Voyez *Téliamed* & tous les ſyſtêmes forgés ſur cette belle découverte.

(77) Ancienne émigration.

mains appellaient *Cisalpins*, & que nous nommons *Transalpins*, des montagnards affamés, voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait; & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cenis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garderobes des sénateurs Romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de sang de bœuf; deux petits pommeaux d'yvoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaise de bois; & dans leur cuisine un morceau de lard rance.

Les Gaulois, qui mouraient de faim, ne trouvant pas dequoi à manger à Rome, s'en allerent donc chercher fortune plus loin, ainsi que les Romains en userent depuis, quand ils ravagerent tant de pays l'un après l'autre; ainsi que firent ensuite les peuples du Nord, quand ils détruisirent l'empire Romain.

Et par qui encore est-on très faiblement instruit de ces émigrations? C'est par quelques lignes que les Romains ont écrites au hazard; car pour les Celtes, Velches, ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens, ne savaient alors eux & leurs bardes (78) ni lire, ni écrire.

Mais inférer de là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de *César*, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres

(78) Bardes, bardi, *recitantes carmina bardi*; c'étaient les poëtes, les philosophes des Velches.

ſous un *Clodivic*, avaient auparavant ſubjugué la terre entiere, & donné leurs noms & leurs loix à l'Aſie, cela me parait bien fort; la choſe n'eſt pas mathématiquement impoſſible; & ſi elle eſt *démontrée*, je me rends: il ſerait fort incivil de refuſer aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION SECONDE.

De l'antiquité des uſages.

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que ſignifiait notre gui de chêne? qui le premier a conſacré un chat? c'eſt apparemment celui qui était le plus incommodé des ſouris. Quelle nation a danſé la premiere, ſous des rameaux d'arbres, à l'honneur des Dieux? Qui la premiere a fait des proceſſions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces proceſſions? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guiſe de marteaux? Quel Arabe imagina de pendre le caleçon de ſa femme à la fenêtre, le lendemain de ſes noces?

Toutes les nations ont danſé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? Non, pas plus que pour ſe réjouïr à la naiſſance de ſon fils, & pleurer, ou faire ſemblant de pleurer à la mort de ſon pere. Chaque homme eſt fort aiſe de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il eſt cent uſages qui ſont ſi naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce ſont les Baſques qui les ont enſeignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Baſques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois résineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence, les usages que la nature n'enseigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien, de couper à son fils un bout de prépuce; ni qu'un Chinois & un Persan, aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux peres n'auront pas eu en même tems, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses ou ridicules, ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller, pour découvrir, si on peut, le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment savoir si *Jéhud* en Phénicie, fut l'inventeur des sacrifices de sang humain en immolant son fils?

Comment s'assurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne sait pas qui s'avisa le premier de manger des poules?

On

On recherché l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui sement avec les premiers mandarins. (Voyez *Agriculture.*) La seconde est celle des Thesmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la justice; montrer aux hommes combien l'une & l'autre sont nécessaires; joindre le frein des loix à l'art qui est la source de toutes les richesses, rien n'est plus sage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve partout, comme celles du renouvellement des saisons. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit venue de loin enseigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ses voisins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les saturnales des Romains sont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous est resté beaucoup d'écrits & de monumens romains; & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems; il avait quatre aîles: le tems va vîte. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs disaient, qu'il avait dévoré son pere, & qu'il dévorait ses enfans; il n'y a point d'allégorie plus sensible; le tems dévore le passé & le présent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & tristes explications

d'une fête si universelle, si gaie, & si connue! A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triste; ou du moins, si elles commencent par des lamentations, elles finissent par danser, rire & boire. Si on pleure *Adoni*, ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il ressuscite bientôt, & on se réjouït. Il en est de même aux fêtes d'*Isis*, d'*Osiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proserpine*. On célébrait avec gaieté la mort du serpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même chose. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un événement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Cheronée; & à Rome, celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le souvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inspirer la lâcheté du désespoir. Cela est si vrai, qu'on imaginait des fables, pour avoir le plaisir d'instituer des fêtes. *Castor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile; mais des prêtres le disaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple dansait. *Hercule* n'avait point délivré la Grece d'une hydre à sept têtes, mais on chantait *Hercule* & son hydre.

SECTION TROISIEME.

Fêtes instituées sur des chimeres.

Je ne sais s'il y eut dans toute l'antiquité une seule

fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les scoliastes qui vous disent magistralement, Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui visita Claros; donc *Apollon* est venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Persée*, donc il a délivré *Andromede*. Pauvres gens! dites plutôt, donc il n'y a point eu d'*Andromede*.

Eh! que deviendra donc la savante antiquité qui a précéde les olimpiades? Elle deviendra ce qu'elle est, un tems inconnu, un tems perdu, un tems d'allégories & de mensonges, un tems méprisé par les sages, & profondément discuté par les sots qui se plaisent à nager dans *le vuide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait partout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples. Mais ces jours ne s'appellerent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement; & cela est si vrai, que les prêtres Egyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain. Coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant, ou en portant au bucher son fils & sa fille; c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION QUATRIEME.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauraient comment la terre était

faite il y a cent mille ans, si le génie pouvait le savoir, ont prétendu que les hommes réduits à un très petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encor effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées, perpétuerent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. *Toute fête*, disent ils, *fut un jour d'horreur, institué pour faire souvenir les hommes que leurs peres avaient été détruits par les feux échapés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes sauvages, par la famine, la peste & les guerres.*

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjouï à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entiere sous *Charles II.* Nous fimes des chansons lorsque les massacres de la St. Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni*; on imprima dans Paris, *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundum Bartholomæum.*

Il est arrivé mille fois, que le sultan qui regne à Constantinople, a fait danser ses châtrés & ses odaliques dans des sallons teints du sang de ses freres & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faisait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Greve à la barbarie de ses per-

ſécuteurs, quand le maréchal de *Marillac* était traîné au ſupplice dans une charette en vertu d'un papier, ſigné par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Rechelieu;* quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait verſé ſon ſang pour l'état, condamné par les cris de ſes ennemis acharnés, allait ſur l'échaffaut dans un tombereau d'ordures avec un baillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modeſtie, mais très imprudent, était conduit aux plus affreux des ſupplices? On chantait des vaudevilles.

Tel eſt l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems, par la ſeule raiſon que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

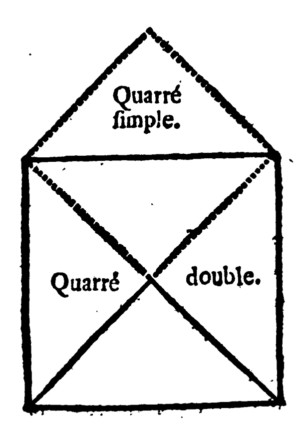
SECTION CINQUIEME.

De l'origine des arts.

Quoi! nous voudrions ſavoir quelle était préciſément la théologie de *Thot*, de *Zerduſt*, de *Sanchoniaton*, des premiers bracmanes: & nous ignorons qui a inventé la navette! le premier tiſſeran, le premier maçon, le premier forgeron, ont été ſans doute des grands génies; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi? c'eſt qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creuſa un chêne pour traverſer un fleuve, ne fit point de galeres: ceux qui arrangerent des pierres brutes avec des traverſes de bois, n'imaginerent point les pyramides: tout ſe fait par degrés, & la gloire n'eſt à perſonne.

Tout ſe fit à tâtons juſqu'à ce que des philoſophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec juſteſſe & ſureté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ſes voyages, montrât aux ouvriers la maniere de faire une équerre, qui fût parfaitement juſte. (78) Il prit trois regles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq; & il en fit un triangle rectangle. De plus, il ſe trouvait que le côté 5 fourniſſait un quarré qui était juſte le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. (79) C'eſt ce fameux théoreme qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs avoir été connu longtems auparavant à la Chine, ſuivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait longtems qu'avant *Platon* les Grecs avaient ſu doubler le quarré par cette ſeule figure géométrique.



(78) Voyez *Vitruve* Liv. IX.
(79) *Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations.* Tome I.

Archytas & *Eratosthenes* inventerent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimede*.

Cet *Archimede* trouva la maniere de supputer au juste combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des siecles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exista longtems avant les mathématiques. Les pyramides construites d'équerre, & correspondant juste aux quatre points cardinaux, font voir assez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial ; & cependant il est prouvé que l'Egypte était un pays tout nouveau.

Sans la philosophie, nous ne serions gueres au dessus des animaux qui se creusent des habitations, qui en élevent, qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par dessus nous le bonheur de naître vétus.

Vitruve qui avait voyagé en Gaule & en Espagne, dit qu'encor de son tems les maisons étaient bâties d'une espece de torchis, couvertes de chaume ou de bardau de chêne ; & que les peuples n'avaient pas l'usage des tuiles. Quel était le tems de *Vitruve* ? Celui d'*Auguste*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Espagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *César*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulen-

te & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graſſe pêtrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointes; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les Dieux, & du magnifique palais de *Priam.*

Apparet domus intus, atque atria longa pateſcunt.
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus, l'induſtrie tombe & ſe releve chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui une trireme; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pieces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule piece; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'église de St. Pierre est beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre est un chef-d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation & les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

La musique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée*; & il n'est point de tableau présenté dans Paris au sallon d'Apollon, qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum. (Voyez *Anciens & Modernes.*)



ANTROPOPHAGES.

On lit dans l'*Histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations*, ce passage singulier.

„ *Herrera* nous assure, que les Mexicains man„ geaient les victimes humaines immolées. La plu„ part des premiers voyageurs & des missionnaires „ disent tous, que les Brasiliens, les Caraïbes, les „ Iroquois, les Hurons & quelques autres peupla„ des, mangeaient les captifs faits à la guerre; & „ ils ne regardent pas ce fait comme un usage de „ quelques particuliers, mais comme un usage de na„ tion. Tant d'auteurs anciens & modernes ont par„ lé d'antropophages, qu'il est difficile de les nier. Je „ vis en 1725 quatre sauvages amenés du Mississipi

„ à Fontainebleau; il y avait parmi eux une femme „ de couleur cendrée comme ses compagnons; je lui „ demandai par l'interprête qui les conduisait, si el- „ le avait mangé quelquefois de la chair humaine? „ Elle me répondit, qu'oui très froidement & com- „ me à une question ordinaire. Cette atrocité si ré- „ voltante pour notre nature, est pourtant bien „ moins cruelle que le meurtre. La véritable bar- „ barie est de donner la mort, & non de disputer „ un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples „ chasseurs, tels qu'étaient les Brasiliens & les Ca- „ nadiens, des insulaires comme les Caraïbes, „ n'ayant pas toujours une subsistance assurée, ont „ pu devenir quelquefois antropophages. La famine „ & la vengeance les ont accoutumés à cette nour- „ riture: & quand nous voyons dans les siecles les „ plus civilisés, le peuple de Paris dévorer les restes „ sanglans du maréchal d'*Ancre*, & le peuple de la „ Haye manger le cœur du grand-pensionnaire de „ *Witt*, nous ne devons pas être surpris qu'une hor- „ reur chez nous passagere, ait duré chez les sau- „ vages.

Les plus anciens livres que nous ayons, ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. Le prophête *Ezéchiel*, (81) suivant quelques commentateurs, promet aux Hébreux, de la part de DIEU, (82) que s'ils se défendent bien

(81) *Ezéchiel* C. XXXIX.

(82) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son tems, aussi bien qu'aux autres animaux carnassiers (car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le sont pas; & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassiere envers

contre le roi de Perse, ils auront à manger *de la chair de cheval & de la chair de cavalier.*

Marco Paolo ou *Marc Paul*, dit que de son tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à mort. Tout cela souleve le cœur ; mais le tableau du genre-humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutu-

eux). Ils disent, qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La premiere partie est ainsi conçue.

„ *Dis à tout ce qui court, à tous les oiseaux, à toutes les bêtes des „ champs, Assemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que je „ vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous buviez „ le sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le sang „ des princes de la terre & des béliers, & des agneaux, & des boucs, „ & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras.*

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie, & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. „ *Vous vous rassasierez sur ma table du cheval & du fort cavalier, & „ de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans „ les nations*, &c.

Il est très certain, que les rois de Babilone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très bien que le prophête ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes, d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *Table. Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier.* Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux ; & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'Ecriture, où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très puissante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 19 & 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs, & non pas aux oiseaux ; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute ; mais nous remarquons avec douleur, qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécutives.

me? faut-il croire qu'elle n'eſt pas auſſi oppoſée à la nature humaine qu'elle le parait? Il eſt ſûr qu'elle eſt rare, mais il eſt ſûr qu'elle a exiſté. On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé ſouvent leurs ſemblables. La faim & le déſeſpoir contraignirent aux ſieges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, des meres à ſe nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *Las Caſas* évêque de Chiapa, dit, que cette horreur n'a été commiſe en Amérique que par quelques peuples chez leſquels il n'a pas voyagé. *Dampier* aſſure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume ſoit en uſage.

Améric Veſpuce dit, dans une de ſes lettres, que les Braſiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient point leurs priſonniers de guerre depuis longtems.

Les Gaſcons & les Eſpagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvenal* dans ſa quinzieme ſatyre. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination ſous le conſulat de *Junius*; une querelle ſurvint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo; on ſe battit; & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangerent juſqu'aux os; mais il ne dit pas que ce fût un uſage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jéſuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très véridique, fait aſſez entendre,

dans ſon *Hiſtoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique ſeptentrionale étaient antropophages; puiſqu'il remarque, comme une choſe fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jéſuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureuſement yvre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le priſonnier batiſé par le pere *Brebeuf* ſous le nom de *Joſeph*, fut condamné à la mort. On lui fit ſouffrir mille tourmens, qu'il ſoutint toûjours en chantant, ſelon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ſes membres dans la chaudiere, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au pere *Brebeuf* (83).

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur; & il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte Ecriture, que les Juifs ſont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéiſſent pas à leurs loix. Il eſt dit aux Juifs (84); „ que non-ſeulement ils auront „ la galle, que leurs femmes s'abandonneront à d'au- „ tres, mais qu'ils mangeront leurs filles & leurs fils

(83) Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'hiſt. de *Charlevoix*, Tome I. pag. 327. & ſuivantes.
(84) Deuteronome, C. XXVIII. vs. 53.

„ dans l'angoisse & la dévastation; qu'ils se disputeront leurs enfans pour s'en nourrir; que le mari „ ne voudra pas donner à sa femme un morceau de „ son fils, parce qu'il dira qu'il n'en a pas trop pour „ lui."

Il est vrai que de très hardis critiques prétendent, que le Deuteronome ne fut composé qu'après le siege mis devant Samarie par *Benadad*; siege pendant lequel il est dit au quatrieme livre des Rois, que les meres mangerent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce siege de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable avanture. D'autres prétendent, qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrieme livre des Rois (85). „ Il y est dit, que „ le roi d'Israël, en passant par le mur ou sur le „ mur de Samarie, une femme lui dit: *Sauvez-moi,* „ *seigneur roi;* il lui répondit: *Ton* DIEU *ne te sauvera pas; comment pourais-je te sauver? serait-ce de* „ *l'aire ou du pressoir?* Et le roi ajouta: *que veux-tu?* „ & elle répondit: *O roi; voici une femme qui m'a* „ *dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. Nous* „ *avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé:* „ *je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin que* „ *nous le mangions, & elle a caché son fils.*"

Ces censeurs prétendent (86) qu'il n'est pas vraisem-

(85) Ch. VI. vs. 26. & suivans.

(86) La prétention de ces Censeurs est chimerique, puisque le texte ne dit pas que ce fut *Benadad* qui passa sur le mur, mais le Roi d'Israël qui pouvoit sans doute bien passer sur le mur de sa Capitale.

blable, que le roi *Benadad*, en assiégeant Samarie, ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encor moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là dequoi les nourrir quatre jours au moins: mais de quelque maniere qu'ils raisonnent, on doit croire que les peres & les meres mangerent leurs enfans au siege de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deuteronome.

La même chose arriva au siege de Jérusalem par *Nabucodonosor* (87); elle est encore prédite par *Ezéchiel.* (88)

Jérémie s'écrie dans ses lamentations; (89) *quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main?* Et dans un autre endroit: (90) *les meres compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encor tirer ces paroles de Baruch; *l'homme a mangé la chair de son fils & de sa fille.*

Cette horreur est répétée si souvent, qu'il faut bien qu'elle soit vraie; (91) enfin on connait l'histoire rapportée dans *Joseph* de cette femme, qui se nourrit de la chair de son fils lorsque *Titus* assiégeait Jérusalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St. Jude*, dit, que les géans nés du commerce des anges, & des filles des hommes, furent les premiers antropophages.

(87) Liv. IV. des Rois ch. XXV. vs. 3.
(88) Ezech. c. V. vs. 10.
(89) Lament. ch. II. vs. 20.
(90) Ch. IV. vs. 10.
(91) Liv. VII. ch. VIII.

Dans la huitieme homélie attribuée à *St. Clément*; *St. Pierre*, qu'on fait parler, dit, que les enfans de ces mêmes géans s'abreuverent de ſang humain, & mangerent la chair de leurs ſemblables. Il en réſulta, ajoute l'auteur, des maladies juſqu'alors inconnues; des monſtres de toute eſpece nâquirent ſur la terre; & ce fut alors que DIEU ſe réſolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'exiſtence des antropophages était univerſelle.

Ce qu'on fait dire à *St. Pierre*, dans l'homélie de *St. Clément*, a un rapport ſenſible à la fable de *Lycaon*, qui eſt une des plus anciennes de la Grece, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoſes* d'*Ovide*.

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitieme ſiecle, par deux Arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'eſt pas un livre qu'on doive croire ſans examen, il s'en faut beaucoup; mais il ne faut pas rejetter tout ce que ces deux voyageurs diſent, ſurtout lorſque leur rapport eſt confirmé par d'autres auteurs, qui ont mérité quelque créance. Ils aſſurent, que dans la mer des Indes, il y a des iſles peuplées de negres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces iſles, *Ramni*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainſi que la *Bibliotheque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul qui n'avait point lu la rélation de ces deux Arabes, dit la même choſe quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé de-

depuis dans ces mers, confirme ce témoignage: *los europeos que çogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les savans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute, qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déja de citer, dit que chez quelques hordes Tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas, *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno judicato a morte lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares: *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le pere *Parennin* l'a réfutée en disant, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant, il faut bien observer que le huitieme siecle, tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage, était un des siecles les plus funestes pour les Chinois. Deux cents mille Tartares passerent la grande muraille, pillerent Pekin, & répandirent partout la désolation la plus horrible. Il est très vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine.

La Chine était auſſi peuplée qu'aujourd'hui. Il ſe peut que dans le petit peuple, quelques miſérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable ſi dégoûtante? Ils auront pris peut-être, comme preſque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples ſi loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il eſt atteſté par notre vainqueur, par notre maître *Jules Céſar*. (92) Il aſſiégeait Aléxie dans l'Auxois; les aſſiégés, réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, & manquant de vivres, aſſemblerent un grand conſeil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, propoſa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour ſoutenir les forces des combattans. Son avis paſſa à la pluralité des voix. Ce n'eſt pas tout; *Critognat*, dans ſa harangue, dit, que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture, dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finiſſons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Breſil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Braſiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais liſez ce qu'il ajoute. (93) *Où eſt plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux, comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens,*

(92) *Bell. Gall* Liv. VII. (93) Liv. I. ch. XXX.

mais entre voisins & concitoyens; & qui pis est, sous prétexte de piété & de religion. Quelles cérémonies pour un philosophe tel que *Montagne*! Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes? .... Hélas!

APOCALYPSE.

Ajoutons à l'article *Apocalypse*, que deux grands hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septieme siecle. L'un est *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait gueres; l'autre est *Bossuet*, à qui cette entreprise convenait davantage. L'un & l'autre donnerent beaucoup de prise à leurs ennemis par leurs commentaires; &, comme on l'a déjà dit, le premier consola la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle, & l'autre réjouit ses ennemis.

Les catholiques & les protestans ont tous expliqué l'Apocalypse en leur faveur; & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont surtout fait des merveilleux commentaires sur la grande bête à sept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractere & le nombre de la bête; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête, était évidemment l'empereur Dioclétien, en faisant un acrostiche de son nom; Grotius croyait que c'était Trajan. Un

curé de St. Sulpice, nommé La Chétardie, connu par d'étranges avantures, prouve que la bête, était Julien. *Jurieu* prouve que la bête, est le pape. Un prédicant a démontré que c'est Louis XIV. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre Guillaume; il n'est pas aisé de les accorder tous.

Il y a eu des vives disputes, concernant les étoiles qui tomberent du ciel sur la terre, & touchant le soleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténebres dans leurs troisiemes parties.

Il y a eu plusieurs sentimens sur le livre, que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par là: & on rétorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset; „ *J'entendis une „ voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux; „ & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix „ que j'entendis était comme des harpeurs harpans sur „ leurs harpes* " Il est clair qu'il valait mieux respecter l'Apocalypse que la commenter.

Le Camus évêque du *Belley* fit imprimer au siecle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *Apocalypse*; parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale; Méliton, parce que *Méliton* évêque de Sardes au second siecle avait passé pour prophête. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de *St. Jean*; jamais on ne parla plus

clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur; *Vous êtes un faussaire, un fripon. Je ne sais si je m'explique.*

L'évêque du *Belley* suppute dans son apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépends des peuples sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail. Il comptait six cents mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé. Mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés & des magistrats.

Que parmi les priviléges accordés aux cordeliers, le sixieme privilege est la sûreté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, pourvu qu'on aime l'ordre *St. François*. (94)

Que les moines ressemblent aux singes, (95) plus ils montent haut, plus on voit leur cu.

Que le nom de (96) *moine* est devenu si infame & si exécrable, qu'il est regardé par les moines même comme une sale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, un ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(97) „ Représentez-vous un convent de l'Escu-„ rial, ou du mont Cassin, où les cénobistes ont

(94) Page 89. (95) Pag. 105. (96) Pag. 101.
(97) Page 160 & 161.

„ toutes sortes de commodités nécessaires, utiles, „ délectables, superflues, surabondantes, puisqu'ils „ ont les cents cinquante mille, les quatre cents „ mille, les cinq cents mille écus de rente; & ju- „ gez si monsieur l'abbé à de quoi laisser dormir la „ méridiene à ceux qui voudront.

„ D'un autre côté représentez-vous un artisan, „ un laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ses „ bras, chargé d'une grosse famille, travaillant „ tous les jours en toute saison, comme un esclave „ pour la nourrir du pain de douleur, & de l'eau „ des larmes; & puis, faites comparaison de la „ prééminence de l'une ou de l'autre condition en „ fait de pauvreté."

Voilà un passage de l'*Apocalypse épiscopal*, qui n'a pas besoin de commentaires; il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs, qui labourent, sement & recueillent pour les monasteres.

Mais ce prélat ne fit qu'une satyre au-lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jésuites ont rendu de grands services aux belles lettres. Il fallait bénir les freres de la charité & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. *Le Camus* se livrait trop à son imagination. *St. François de Sales* lui conseilla de faire des romans de morale; mais il abusa de ce conseil.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

CATALOGUE DE LIVRES.

Evangile du Jour, 8vo. VIII. vol. à 3 *Livres* le volume.

Tome I.

Colimaçons (Les) du Révérend Pere l'Escarbotier, par la grace de Dieu, Capucin indigne, prédicateur ordinaire & cuisinier du grand Couvent de la Ville de Clermont en Auvergne, au Révérend Pere Elie Carme chaussé, Docteur en Théologie.
Confession (La) de Foi des Théistes.
Conseils raisonables à M. Bergier, pour la Défense du Christianisme. Par une Société de Bacheliers en Théologie.
Discours aux Confédérés Catholiques de Kaminiek en Pologne par le Major Kaiserling.
Droits (Les) des hommes & les Usurpations des autres.
Epitre (L') aux Romains, par le Comte Passeran traduite de l'Italien.
Homélie du Pasteur Bourn, prêchée à Londres le Jour de la Pentecôte, 1768.
Fragment d'une Lettre du Lord Bolingbroke.
Remontrances du Corps des Pasteurs du Gévaudan à Ant. Jean Rustan, Pasteur Suisse à Londres.

Tome II.

L'Examen de la Nouvelle Histoire de Henri IV. de M. de Bury, par M. le Marquis de B***. lu dans une séance d'Académie, avec des Notes.
L'A, B, C, en seize Entretiens, ou Dialogues curieux traduits de l'Anglois de M. Huet.

Tome III.

Le Marseillois & le Lion.
Les trois Empereurs en Sorbonne.
Lettre du Marquis d'Argens.
Lettre de Voltaire au Marquis d'Argens.
Réponse de Voltaire à l'Abbé d'Olivet.
Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont.
Déclaration Juridique de la Servante de Mad. Calas.
Lettre d'un Membre du Conseil de Zurich.
Anecdote sur Bélisaire.
Seconde Anecdote sur Bélisaire.
Lettre de l'Archeveque de Cantorberi à l'Archevêque de Paris.
Lettre Pastorale à l'Archêveque d'Auch.
La Prophétie de la Sorbonne.
Instruction Pastorale de l'Evêque d'Alétopolis.
A Warburton.
Essai Historique & Critique sur les Dissentions des Eglises de Pologne.
Lettre d'un Avocat à l'Ex-Jésuite Nonnote.
Lettre sur les Panégiriques par Irénée Aléthès.
Lettre à Son Altesse Monseigneur le Prince De *** sur Rabelais, sur Vanini, sur les Auteurs Anglais, sur Swift, sur les Allemands, sur les Français, sur l'Encyclopédie, sur les Juifs, & sur Spinosa.

Tome IV.

Le Pirronisme de l'Histoire par l'Abbé Big..... en XXXVIII. Chapitres.
Les Singularités de la Nature en XXXVIII. Chapitres.

Tome V.

Discours de l'Empereur Julien contre les Chrétiens.
La Canonisation de St. Cucufin.
Lettres de l'Evêque d'Annecy à Voltaire, avec les Réponses.
Confession de foi de Voltaire.
Cinquieme Homélie prononcée à Londres.
Le cri des Nations 1769.

Tome VI.

Les Lettres d'Amabed, &c. traduites par l'Abbé Tamponet.
Histoire de la Félicité par l'Abbé Voisenon.
Supplément aux Causes Célebres.
Adam & Eve; poëme 1769.
Les trois Epitres.

Tome VII.

De la Paix perpétuelle par le Docteur Goodheart.
Instruction du Gardien des Capucins de Raguse à Frere Pédiculoso, partant pour la terre sainte.
Tout en Dieu, Commentaire sur Malebranche, par l'Abbé de Tilladet.
Dieu & les Hommes, œuvre Theologique, mais raisonnable, en XLIV. Chapitres.

Tome VIII.

Réflexions Philosophiques sur la Marche de nos Idées.
Lettre d'un Avocat à Mr. d'Alembert.
Le Symbole d'un Laïque, ou la profession de foi d'un homme désintéressé.
Diverses Epitres écrites de la Campagne.
Les Adorateurs ou les Louanges de Dieu.
Requête à tous les Magistrats du Royaume.
Défense de Louis XIV.
Pensées détachées de l'Abbé de St. Pierre.
Dieu. Réponse au Systême de la Nature.
Requête au Roi en son conseil pour les sujets du Roi qui réclament la liberté de la france, contre des moines Bénédictins devenus chanoines de St. Claude en Franche-Comté.
Anecdotes sur Fréron.

Collections d'Anciens Evangiles, ou Monumens du premier siecle du Christianisme, extraits de Fabricius, Grabrius & autres savans. Par l'Abbé B***. 8vo. 1 vol. Londres, 1769. à 4 *Livres.*

——— des Lettres sur les Miracles, 8vo. 1 vol. 1767. à 3 *Livres.*

David, ou l'Histoire de l'Homme selon le Cœur de Dieu, ouvrage traduit de l'Anglois, *auquel on a joint* la Tragédie de Saül & David, 8vo. 1 vol. 1768. à 3 *Livres.*
Défense pour mon Oncle, 8vo. 1768. à *L.* 1 : 10.
Dictionnaire Philosophique, nouvelle édition augmentée d'une Cinquentaine d'Articles neufs, 8vo. 2 vol. 1770. à 6 *Livres.*
Diner (le) du Comte de Boulainvilliers 8vo. 1768. à *Livre* 1 : 4. sols.

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]





